Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 58
FÉVRIER 2020

ÉTATS-UNIS
DE LA RÉVOLTE FISCALE À L'INDÉPENDANCE

CHAQUE MOIS UN PRÉSIDENT

MARCO POLO
IL FAIT DÉCOUVRIR LA CHINE À L'OCCIDENT

EUGÉNIE
L'IMPÉRATRICE QUI CONQUIT NAPOLÉON III

WASHINGTON
PORTRAIT DU PREMIER PRÉSIDENT AMÉRICAIN

16 mai 2020 | GRAND REX PARIS | 9h > 19h

JOURNÉE Méditation

Une journée de conférences et de pratiques présentée par

Fabrice Midal
École occidentale de méditation

Élisabeth Marshall
La Vie, Sens & santé

Paix de l'esprit
Intelligence du cœur

Tania Singer
La science de la compassion

Ilios Kotsou
Présence à soi, présence au monde

Corine Sombrun
La transe cognitive, voie de guérison

Isabelle Morin-Larbey
Le yoga, voie de transformation

Dr François Bourgognon
L'art d'habiter sa vie

Isabelle Filliozat
L'intelligence émotionnelle des enfants

Dr Christophe Fauré
Les ressources pour s'apaiser

Maître Ke Wen
L'esprit du qi gong

Marie-Laurence Cattoire
Méditer, un acte solidaire

Avec la participation du jazzman
Raphaël Imbert

PHOTOS DAVID PAUWELS

OFFRE SPÉCIALE
JUSQU'AU 31 JANVIER
CARRÉ OR : 90 € au lieu de ~~110€~~
CAT. 1 : 80 € au lieu de ~~99€~~

INFOS & RÉSERVATIONS
meditation2020.lavie.fr
Tél. 01 42 64 49 40

Sens & santé | La Vie | École occidentale de méditation

En partenariat avec
Télérama | Le Monde

Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS
NUMÉRO 58

Le dossier

36 La naissance des États-Unis

- **13 colonies en révolution.** Les colons américains, excédés par les taxes, proclament leur indépendance le 4 juillet 1776. **PAR BERTRAND VAN RUYMBEKE**
- **Les pèlerins du *Mayflower*.** Événement mineur, leur arrivée devient un grand mythe fondateur américain au XIXe siècle. **PAR ADRIEN BONITEAU**
- **George Washington.** Père fondateur admiré, le premier président des États-Unis incarne aussi une Amérique traditionnelle. **PAR DOMINIQUE KALIFA**

AKG / ALBUM

Les grands articles

22 Les architectes des pyramides

Les égyptologues explorent les sources à leur disposition pour redonner un nom et un visage aux géniaux bâtisseurs qui édifièrent les dernières demeures des pharaons. **PAR PASCAL VERNUS**

60 Marco Polo en Chine

En 1271, un jeune homme de 17 ans quitte Venise pour un périple qui le conduira durant 24 années à travers des terres jusqu'alors presque inconnues des Occidentaux : l'Asie. **PAR ANTONIO RATTI**

72 Le Minotaure, monstre du labyrinthe

Victime de la vengeance du dieu Poséidon, Pasiphaé, reine de Crète, nourrit pour un taureau un amour contre nature. Ainsi naît l'un des monstres les plus célèbres de la mythologie. **PAR AURÉLIE DAMET**

Les rubriques

6 **L'ACTUALITÉ**

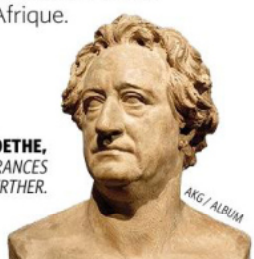
10 **LE PERSONNAGE**
L'impératrice Eugénie
L'épouse de Napoléon III fait souffler un vent de fraîcheur sur la cour et sait faire de la frivolité une arme politique.

16 **L'ÉVÉNEMENT**
Les amours de Werther
Le héros de Goethe, dont le roman paraît en 1774, provoque en Europe une vague de suicides amoureux.

84 **LES GRANDES ÉNIGMES**
La Mano Negra
L'existence de cette organisation anarchiste andalouse du XIXe siècle divise toujours les historiens.

90 **LES ANIMAUX DANS L'HISTOIRE**
Le gorille
Difficile, pour les Occidentaux du XIXe siècle, d'accepter comme proche parent ce primate d'Afrique.

92 **LES LIVRES ET EXPOSITIONS**



BUSTE DE GOETHE, AUTEUR DES *SOUFFRANCES DU JEUNE WERTHER.*

AKG / ALBUM

PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE :
LA BATAILLE DE LEXINGTON, LE 19 AVRIL 1775,
PAR WILLIAM BARNES WOLLEN, 1910.
MUSÉE NATIONAL DE L'ARMÉE, LONDRES.
© BRIDGEMAN IMAGES.

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris. 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Révision : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : A. BONITEAU, J.-J. BRÉGEON, S. BRIET, M. CÉHÈRE, A. DAMET, E. GARCÍA MORAL, A. GHANIME, I. HERNÁNDEZ, D. KALIFA, A. RATTI, M. P. QUERALT DEL HIERRO, B. VAN RUYMBEKE, P. VERNUS
Traduction : A. COURAU, I. LANGLOIS-LEFEBVRE, N. LHERMILLIER, A. LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistante de direction : ODILE TESSIER
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), HÉLÈNE PAULIN

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), CLARA BILLAND, GABRIELLE BUGEIA, LAËTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.
E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abonne@edigroup.be
• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82. E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : SABINE GUDE (responsable ventes France et international), ÉMILY NAUTIN-DULIEU (chef de produit)
Modifications de services ventes au numéro, réassorts : 0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ
Dépôt légal : à parution. *ISSN :* 2417-8764
Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 80, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

PEFC 10-31-1601 Certifié PEFC pefc-france.org

Origine du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0%
Ce magazine est imprimé chez AUBIN, certifié PEFC.
Eutrophisation : PTot = 0,011 kg/tonne de papier

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES
JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE
PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT
SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Bussines Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS
GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par **MALESHERBES PUBLICATIONS**
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir
ASSISTANTE : Odile Tessier

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

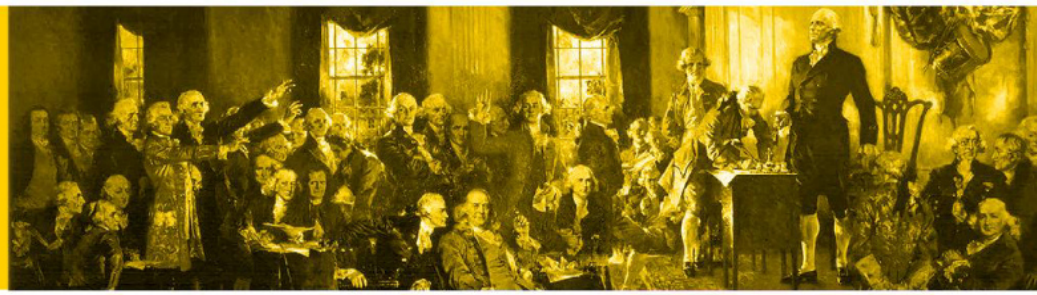
MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS
Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

ÉGYPTE
PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIIIe et le IIIe s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.

ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE
DOMINIQUE KALIFA
Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XIXe siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.

MOYEN ÂGE
DIDIER LETT
Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Comment passe-t-on d'une révolte

fiscale, celle des 13 colonies britanniques d'Amérique du Nord, à une révolution ? Et pas n'importe laquelle : l'américaine, qui ouvrit toutes grandes les portes d'une ère nouvelle.

La naissance d'une nation comporte toujours **une part de mystère.** Au début de l'année 1776 encore, à quelques mois seulement de la proclamation d'indépendance du 4 juillet, les colons, dans leur grande majorité, ne souhaitaient pas s'émanciper de la mère patrie, le royaume de Grande-Bretagne. Mais dans l'enchaînement du conflit, ce dont on n'avait pas — ou peu — conscience apparaît au grand jour, et s'impose de façon irrésistible. Cette catalyse de l'événement, en outre, ne fut possible que parce que **des idées audacieuses fermentaient** depuis longtemps dans les esprits. Elles allèrent plus loin que celles de la Glorieuse Révolution anglaise de 1689, qui avait posé le principe de la monarchie constitutionnelle et inspira le siècle des Lumières. La Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 est d'une radicalité inouïe. Elle secoue le joug des traditions et, contre le « despotisme », autorise la table rase.

Cette aurore démocratique se teinte chez les Américains de **providentialisme religieux.** Un publiciste, Thomas Paine, tel un Bossuet républicain et protestant, écrivait alors : « La découverte de l'Amérique a précédé la Réforme, comme si le Tout-Puissant dans sa bonté avait voulu ouvrir un sanctuaire pour les persécutés des temps à venir… » Par la suite, l'Amérique, confrontée à ses propres idéaux, devra souvent lutter contre elle-même.

PRÉHISTOIRE

La plus vieille scène de chasse

La découverte d'une fresque en Indonésie, datant de 44 000 ans, fait faire à l'art pariétal préhistorique un bond dans le temps, loin avant les grottes de Chauvet et de Lascaux.

C'est bien loin, sur l'île de Sulawesi, en Indonésie, qu'a été découverte la plus ancienne scène de chasse connue, dessinée sur une paroi rocheuse. Elle a été datée d'il y a environ 44 000 ans. Cette fresque, située dans la grotte de Leang Bulu Sipong, s'étale sur près de 4,5 m de long. Diverses figures composent un étonnant tableau où plusieurs acteurs interviennent : à côté de marques de mains, on trouve des buffles nains correspondant à une espèce locale d'Indonésie, des cochons sauvages et, plus étonnant, des petits hommes dotés de têtes d'oiseau brandissant des cordes et des lances. Ils sont parfois pourvus d'une queue ou d'un museau. Ces êtres mi-humains mi-animaux, appelés thérianthropes, suggèrent, selon les archéologues, que « les premiers hommes de Sulawesi avaient la capacité de concevoir des choses qui n'existent pas dans le monde réel ».

LA FRESQUE DÉCOUVERTE EN 2017 DANS LA GROTTE DE LEANG BULU SIPONG MONTRE UNE SCÈNE DE CHASSE PEINTE VOICI 44 000 ANS.

RATNO SARDI / GRIFFITH UNIVERSITY / AFP

Une paroi qui s'effrite

S'agit-il d'une pratique chamanique, ou bien les hommes se déguisaient-ils réellement en animaux pour aller chasser ? Maxime Aubert, archéologue québécois de la Griffith University, en Australie, qui fouille en Indonésie depuis 2014 et qui signe avec son équipe un article dans la revue *Nature* sur cette découverte, n'a pas encore la réponse. Les dessins, mis au jour en 2017, viennent d'être datés. À partir de quatre échantillons de calcite qui se sont déposés sur les peintures, la méthode uranium-thorium a estimé un âge de 43 900 ans. Pour que la date soit confirmée, car un risque d'erreur existe, il faudrait également une datation au carbone 14.

Ce bestiaire est en tout cas très différent de celui que l'on connaît en Europe, avec bisons, lions, chevaux, ours... Plus vieux aussi : les peintures de la grotte Chauvet remontent à 35 000 ans, tandis que celles de Lascaux n'ont « que » 20 000 ans. Mais en Indonésie, malheureusement, comme le constate Maxime Aubert, la surface de la grotte est en train de s'effriter : sans qu'il sache pourquoi, de gros morceaux disparaissent chaque année. Il lui faudra donc étudier très vite cette fresque préhistorique. ■

LES CORPS DÉCOUVERTS À ORLÉANS N'ÉTAIENT PAS EN POSITION ALLONGÉE ET AVAIENT TOUS LES MAINS LIÉES.

PÔLE ARCHÉOLOGIQUE ORLÉANS / SERVICE DE PRESSE

MOYEN ÂGE

Des suppliciées à Orléans

La perplexité domine dans la communauté scientifique après la découverte de trois squelettes de femmes ensevelies au Moyen Âge dans un contexte funéraire très inhabituel.

Trois femmes ont-elles été enterrées vivantes à Orléans au Moyen Âge ? En plein cœur de la ville, des travaux de réfection des réseaux ont révélé par hasard un événement très intriguant. Lors d'une opération de diagnostic archéologique, trois squelettes de femmes, toutes trois les mains liées derrière le dos (l'une en position agenouillée, le buste relevé), ont été mis au jour. Les premiers éléments de datation indiquent qu'elles ont été mises en terre au plus tard à la fin du Moyen Âge (XIVe-XVe siècles), mais sans doute plutôt vers le XIe ou le XIIe siècle.

Les chercheurs sont perplexes, car il s'agit d'inhumations très inhabituelles. D'abord, ces squelettes qui reposaient sur le tracé d'une ancienne voie romaine, l'actuelle rue Porte-Saint-Jean, se situaient à l'écart de tout lieu de culte connu, contrairement aux usages en cours. Ainsi, l'été dernier, les équipes de la ville ont découvert des sépultures dans d'autres rues, mais qui se trouvaient à chaque fois près d'une église. Cette fois-ci, ce n'est pas le cas ; il ne s'agit donc pas d'un espace funéraire classique. Par ailleurs, les trois femmes ont été déposées dans des trous de 0,80 m de profondeur et n'ont pas été installées en position allongée. Aucun objet n'a été découvert avec les corps, ni élément de vêtement, ni dépôt rituel.

Premier cas en France

D'après les premières analyses, elles n'ont pas subi de traumatisme. Mais la position des corps pourrait indiquer que les femmes ont été enterrées vivantes. Il s'agirait alors d'un châtiment : les sources médiévales font état de peine d'ensevelissement vivant pour des crimes de vol, de meurtres ou d'adultère. Or, c'est la première fois qu'un tel cas est connu en France. Laure Ziegler, anthropologue au pôle archéologique d'Orléans qui a fouillé les lieux, va étudier les ossements en ce début d'année : on en saura alors un peu plus sur les circonstances de la mort de ces femmes. Il faudra également attendre les datations au radiocarbone pour connaître la date exacte de leur enfouissement. ■

PRÉHISTOIRE

Une statuette en grande forme

Ses 23 000 ans n'ont rien entamé de ses courbes. Surgie du sol d'Amiens, une petite vénus préhistorique vient compléter un corpus de 14 autres statuettes de même type.

Le visage n'a pas de traits, mais les seins, les cuisses, les fesses, le ventre en avant sont très présents : façonnée dans un bloc de craie, une nouvelle vénus paléolithique aux formes hypertrophiées a été découverte, très bien conservée, dans un quartier de l'ouest d'Amiens, près d'une la zone d'activité commerciale de Renancourt. Aves ses fesses proéminentes, elle est dite « stéatopyge ». Du haut de ses 4 cm, la dame affiche 23 000 ans. Sa « coiffe » est étonnante : composée de fines incisions en quadrillage, elle évoque une résille.

Cette vénus répond aux canons du style gravettien, une culture du paléolithique supérieur qui prédomine entre 28 000 et 22 000 ans av. J.-C. en Europe. À cette époque, des chasseurs avaient établi un campement sur ce site de Renancourt, comme le montrent des pointes de projectiles, des couteaux, des grattoirs, des silex retrouvés en nombre. Ils y mangeaient de la viande de cheval. Ces traces témoignent de la présence de l'homme moderne dans le nord de la France, région dans laquelle il n'existe pas de grotte.

VUES DE LA VÉNUS DÉCOUVERTE EN 2019 SOUS SES DIFFÉRENTS ANGLES.

INRAP / SERVICE DE PRESSE

Fécondité féminine

La statuette enfouie dans une couche de limon de 4 m d'épaisseur a sans doute été extraite sur place dans un bloc de craie et y aurait été sculptée. Plusieurs milliers de fragments de craie laissent supposer l'existence d'un atelier de fabrication.

◀ **VUE GÉNÉRALE** DE LA FOUILLE DU GISEMENT D'AMIENS-RENANCOURT.

IRWIN LEULLIER, INRAP / SERVICE DE PRESSE

Quant à la signification de ces vénus, elle demeure encore discutée par les chercheurs, l'hypothèse la plus courante étant qu'elles symbolisent la fécondité de la femme. Depuis 2014, 14 autres statuettes ont été mises au jour sur le même site par les chercheurs de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), ce qui double le nombre de vénus trouvées en France. On n'en connaissait jusqu'alors qu'une quinzaine, et la dernière, découverte en Dordogne, datait de 1959. Dans toute l'Europe, on en recense une centaine. À Amiens, la fouille reprendra l'été prochain, et les objets exhumés seront exposés au musée de Picardie après leur étude. ■

CROISIÈRE
DE SAINT-PÉTERSBOURG À MOSCOU

Du 30 août au 10 septembre 2020

En votre compagnie

©Portrait 2.0

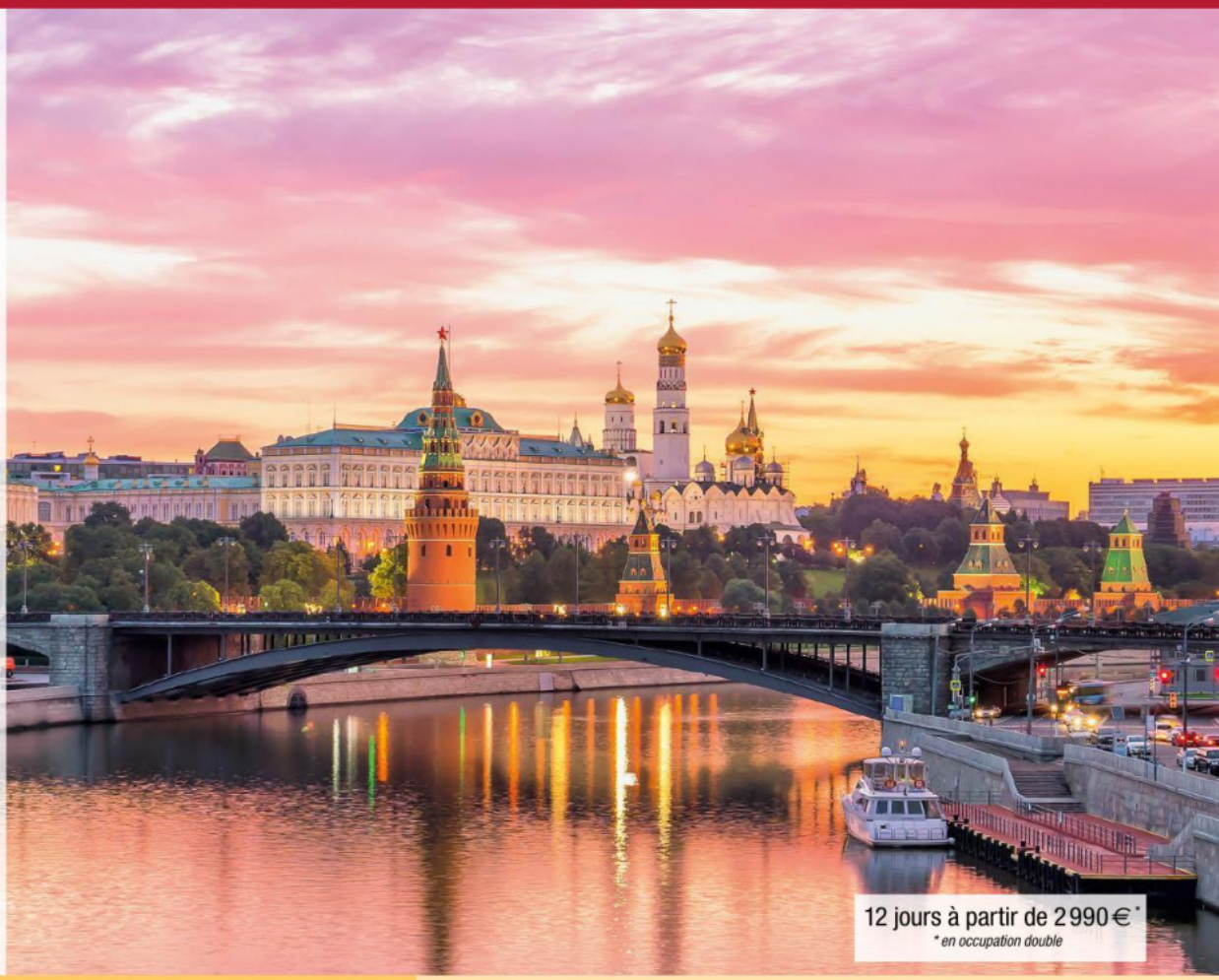
Gilles Van Kote
Directeur délégué du *Monde*

Fransesca Mantovani

Jean-Claude Guillebaud
Ancien journaliste au *Monde*, chroniqueur à *La Vie* et à *L'Obs*

Frantishak

Nicolas Werth
Historien, spécialiste de l'histoire de l'Union soviétique et directeur de recherche au CNRS



12 jours à partir de 2 990 € *
** en occupation double*

Une croisière au cœur de l'histoire et de l'actualité pour découvrir les multiples facettes de la Russie, à bord de l'élégant et confortable M/S Tchekov.

Vos exclusivités *La Vie* - *Le Monde* :

- Toutes vos excursions en journée incluses dans le prix
- La présence des membres des rédactions de *La Vie* et du *Monde*
- Un invité exceptionnel avec vous à bord
- Des conférences qui vous sont réservées
- Des rencontres inédites

Votre itinéraire

Saint-Pétersbourg – Mandroga – Kiji – Goritsy
Ouglitch – Serguiev Possad – Moscou

Documentation gratuite au **01 83 96 83 43**
ou **croisiere-la-vie@rivagesdumonde.fr**
ou Rivages du Monde, 19 rue du Quatre-Septembre, 75002 Paris

Rivages du Monde
DES BATEAUX PAS COMME LES AUTRES

☐ Je désire recevoir, sans engagement, la documentation de la croisière de St-Pétersbourg à Moscou proposée par *La Vie* et *Le Monde* du 30 août au 10 septembre 2020.

Nom/Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Tél. |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| HiCi58

Courriel ..... @ .....

Je souhaite être informé(e) ❒ des offres de *La Vie* ❒ des offres des partenaires de *La Vie*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Rivages du Monde et Malesherbes Publications (MP), le responsable de traitement, utilisent vos données personnelles ainsi que celles du 2e participant dont vous avez obtenu l'accord, pour les besoins de votre commande, de la relation client et d'actions marketing sur les produits et services de MP. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse http://confidentialite.lavie.fr ou écrivez à notre délégué à la protection des données - 80 bd Auguste Blanqui 75707 Paris cedex 13.

Licence : IM075950505 - ©f11photo/stock.adobe.com

Eugénie, l'impératrice qui conquit Napoléon III

En épousant Louis-Napoléon Bonaparte, Eugénie de Montijo fait souffler un vent de fraîcheur sur la cour du Second Empire. De la frivolité, elle a su faire une arme politique.

L'Espagnole qui faisait vibrer Paris

1826

Naissance, à Grenade, de María Eugenia de Palafox y Portocarrero, fille du comte de Montijo et de María Manuela Kirkpatrick.

1853

Eugénie épouse Napoléon III, empereur des Français et neveu de Napoléon, en la cathédrale Notre-Dame de Paris.

1870

Après la défaite de Sedan, Eugénie et son fils s'exilent en Grande-Bretagne. L'empereur, déposé, y rejoint sa famille en 1871.

1879

Alors qu'Eugénie conspire pour que son fils récupère le trône, celui-ci meurt pendant la guerre anglo-zouloue.

1920

Eugénie de Montijo décède alors qu'elle passe quelques jours en Espagne avec ses neveux, les ducs d'Albe.

Au début du XX[e] siècle, il était fréquent de voir se promener dans le parc de l'Ouest, à Madrid, une vieille dame menue et fragile, à l'élégance hautaine. Elle résidait en Angleterre, mais quand le froid de l'hiver britannique se faisait plus intense, elle se rendait en Espagne et s'installait dans le palais de Liria avec ses neveux, les ducs d'Albe. Les passants la regardaient avec admiration et une certaine pitié. Ils savaient qu'elle avait tout eu et tout perdu. Elle s'appelait Eugénie de Palafox y Portocarrero et avait été la dernière impératrice de France.

Eugénie de Montijo, nom qu'elle tenait de l'un des titres de noblesse de son père, est née à Grenade le 5 mai 1826. Baptisée sous les prénoms de María Eugenia Ignacia Agustina, elle était la fille de Cipriano de Palafox y Portocarrero, 13[e] duc de Peñaranda, également comte de Teba et de Montijo, et de María Manuela Kirkpatrick de Closeburn y de Grevignée, une aristocrate d'origine écossaise dont Eugénie avait hérité la chevelure rousse et la peau blanche parsemée de quelques taches de rousseur. Cadette des enfants du couple, elle était précédée de sa sœur María Francisca, surnommée Paca, qui plus tard deviendrait duchesse d'Albe par son mariage avec Jacobo Fitz-James Stuart y Ventimiglia.

Le comte de Montijo est un militaire reconnu et un homme aux mœurs simples, qui a du mal à comprendre les ambitions et le goût de l'ostentation de son épouse. Sa condition d'*afrancesado* — les « francisés » désignent ceux qui, pendant la guerre d'indépendance espagnole, ont pris le parti de la France bonapartiste — le porte à vouloir une formation particulière pour ses filles, raison pour laquelle elles sont éduquées en France et en Angleterre. María Manuela Kirkpatrick partageait l'avis de son mari, mais avec d'autres ambitions : assurer un brillant avenir à ses filles. Pour cela, la comtesse de Montijo fait appel à un vieil ami, l'écrivain Prosper Mérimée, qui devient le mentor des jeunes filles et, à la fin de leurs études à l'école parisienne du Sacré-Cœur, les introduit dans la haute société de la capitale.

En 1839, après le décès du comte de Montijo, ses filles retournent à Madrid. Elles font leur entrée dans

GÉRARD BLOT / RMN-GRAND PALAIS

Eugénie considère sa garde-robe comme l'une des obligations liées à sa fonction de souveraine.

BROCHE DE PERLES ET DIAMANTS AYANT APPARTENU À EUGÉNIE.

GÉRARD BLOT / RMN-GRAND PALAIS

UN CHARME ÉTRANGE ET PERSONNEL

MADAME CARETTE, lectrice d'Eugénie de Montijo, la décrit ainsi : « Ses traits étaient réguliers, et la ligne, extrêmement délicate, du profil avait la perfection d'une médaille antique, avec [...] un charme tout personnel, un peu étrange même, qui faisait qu'on ne pouvait la comparer à aucune autre femme. Le front, élevé et droit, était resserré aux tempes. Les sourcils, longs et déliés, avaient un peu d'obliquité. Les paupières [...] suivaient la ligne des sourcils voilant les yeux assez rapprochés [...] : deux beaux yeux, d'un bleu vif et profond, enveloppés d'ombre, pleins d'âme, d'énergie et de douceur. »

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.
PAR FRANZ XAVER WINTERHALTER.
HÔTEL DE VILLE, AJACCIO.

la société par la grande porte, en donnant un magnifique bal masqué dans leur palais de la Plaza del Ángel. Peu de temps après, en 1844, Paca répond aux attentes de sa mère en épousant le duc d'Albe. La comtesse décide alors de retourner à Paris, convaincue qu'Eugénie y trouvera des opportunités qui la mettront sur un pied d'égalité avec sa sœur. Dotée d'une beauté insolite qui s'écarte des canons habituels, Eugénie est raffinée, cultivée, intelligente. Aux dires de ses contemporains, elle a un étrange pouvoir de séduction, qu'elle sait utiliser avec ingéniosité. Il ne lui est donc pas difficile de briller dans les salons qu'elle fréquente avec sa mère, ni d'attirer l'attention de Louis-Napoléon Bonaparte, alors président de la Deuxième République, lorsqu'on les présente au cours d'un bal le 12 avril 1849.

Louis-Napoléon est le fils de Louis, frère de Napoléon et éphémère roi de Hollande, et d'Hortense de Beauharnais, fille du premier mariage de l'impératrice Joséphine. Il a hérité des droits dynastiques des Bonaparte après la mort de son frère aîné et de Napoléon II, fils unique de l'ancien empereur. Après plusieurs tentatives de coup d'État infructueuses, il est élu président de la Deuxième République en 1848. Paré de l'auréole héroïque entourant son nom, Louis-Napoléon a une faiblesse : les femmes. Il est subjugué par le charme de la comtesse de Teba, autre titre d'Eugénie de Montijo. Mais les aléas de la vie politique interrompent ce qui promettait d'être l'une des nombreuses liaisons amoureuses du galant président : le 2 décembre 1851, jour anniversaire du couronnement de son illustre ancêtre,

L'UN DES GRANDS PROJETS architecturaux de Napoléon III est l'achèvement du Louvre. L'architecte Visconti présente devant les souverains son projet d'agrandissement. Par Ange Tissier. 1865. *Musée du Louvre, Paris.*

AKG / ALBUM

Louis-Napoléon fait un coup d'État, dissout le Parlement et se proclame « prince-président ». Un an plus tard, avec l'approbation du Sénat, il s'octroie le titre d'empereur des Français. C'est le début du Second Empire.

Or, l'empire nouvellement proclamé a besoin d'un héritier et, pour cela, il faut une impératrice. La comtesse de Montijo voit le ciel s'ouvrir — et sans doute est-ce aussi le cas de sa fille. À cette époque, Eugénie de Montijo a déjà écarté toute idée de romance, puisqu'elle a été dédaignée par le duc d'Albe, qui lui a préféré sa sœur Paca, et par le marquis d'Alcañices, José de Osorio, dont on dit qu'il fut son grand amour.

La réputation de libertin du neveu de Napoléon et les vingt ans qui les séparent ne semblent pas avoir posé problème. Éblouie par la possibilité de devenir impératrice des Français, Eugénie sait utiliser ses charmes à bon escient, et elle fait en sorte que l'empereur tombe à ses pieds.

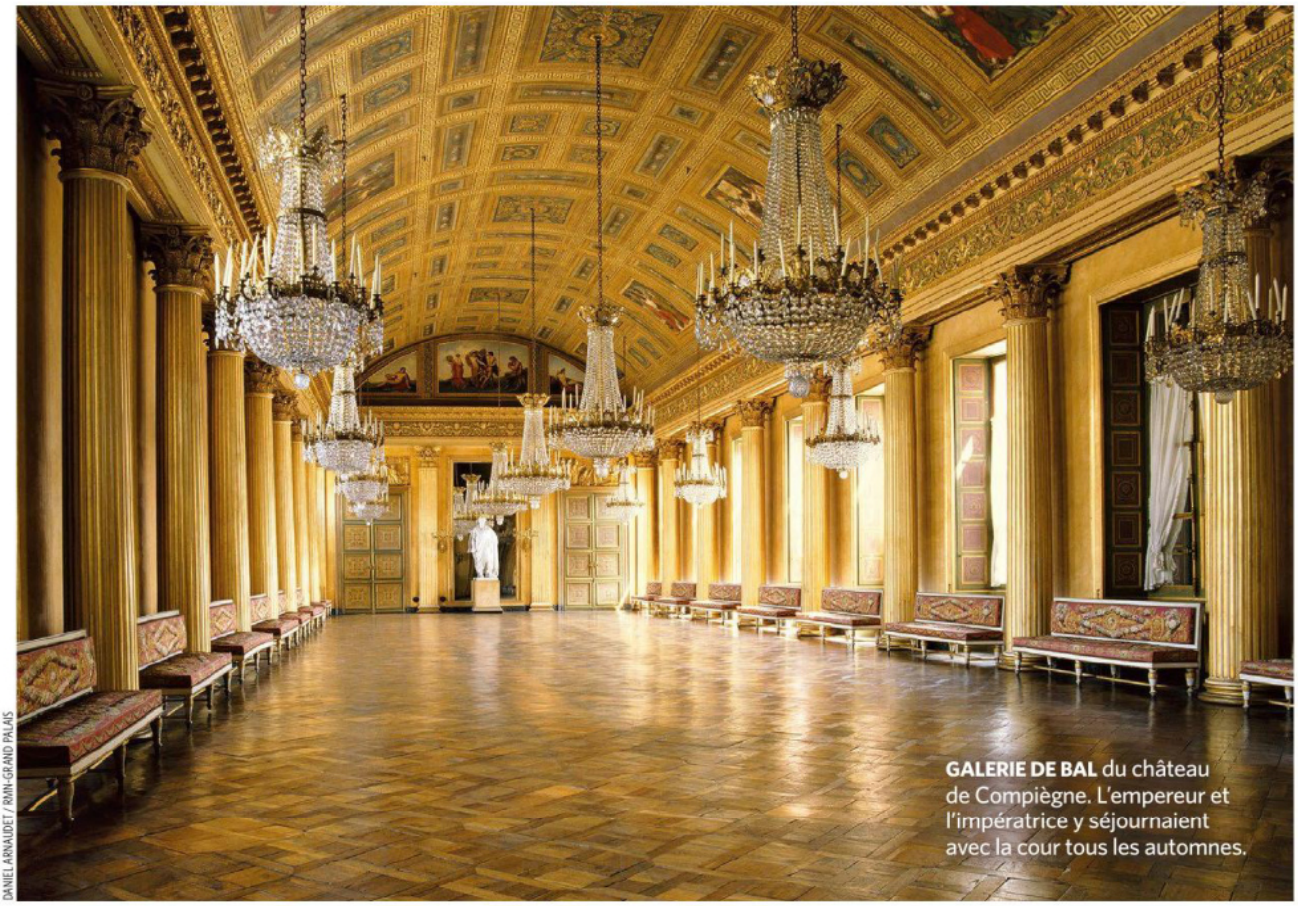
La rumeur raconte que, lorsqu'il lui demanda le chemin pour arriver à sa chambre, Eugénie de Montijo répondit : « Par la chapelle, Sire ! » L'anecdote, qui a aussi été attribuée au début de la relation d'Anne Boleyn avec le souverain anglais Henri VIII, est sans aucun doute inventée. Toujours est-il que, contre l'avis d'une bonne partie de la cour et de la sphère politique qui voient en elle une étrangère, Eugénie obtient ce que d'autres avaient tenté sans succès : retenir à ses côtés un Bonaparte conquis.

SANG-FROID IMPÉRIAL

LE 28 AVRIL 1855, Napoléon III sort indemne d'un attentat. Le soir même, il va avec son épouse au théâtre comme si de rien n'était. Le comte Horace de Viel-Castel décrit la scène : « Les cris de "vive l'Empereur" tonnaient comme des décharges d'artillerie [...]. J'ai vu des gens pleurer. [...] L'Impératrice était pâle et préoccupée malgré ses efforts pour paraître calme. »

NAPOLÉON III. PAR HIPPOLYTE FLANDRIN. 1862. *CHÂTEAU, VERSAILLES.*

AGE FOTOSTOCK



DANIEL ARNAUDET / RMN-GRAND PALAIS

GALERIE DE BAL du château de Compiègne. L'empereur et l'impératrice y séjournaient avec la cour tous les automnes.

Le mariage est célébré à Notre-Dame le 30 janvier 1853. Les mariés se rendent à la cathédrale dans le carrosse utilisé par Napoléon et Joséphine le jour de leur couronnement en 1804. La mise en scène démesurée de la cérémonie fait revivre les fastes de Versailles et laisse clairement présager ce que sera le Second Empire : un moment historique dans lequel la France retrouvera une place centrale dans le concert politique européen, tandis que Paris devient une capitale européenne modèle par son réaménagement urbanistique, et que la cour, bien que bourgeoise dans ses usages, déploie une splendeur tout aristocratique.

Dès le jour de son mariage, Eugénie sait qu'elle ne se contentera pas d'un rôle décoratif auprès de son impérial époux. Pour commencer, elle n'accepte les 600 000 francs que lui offre la mairie de Paris en cadeau de mariage qu'à la condition qu'ils servent à fonder la première des nombreuses institutions caritatives qui naîtront sous son règne. Lorsque, le 16 mars 1856, naît son fils Louis Napoléon, après deux grossesses avortées, elle considère qu'elle a désormais accompli sa mission en donnant un héritier au trône et s'implique pleinement dans la politique impériale.

La régente prend le pouvoir

Eugénie bénéficie pour cela de l'approbation de son mari. Ce dernier la nommera d'ailleurs régente les trois fois où les circonstances l'obligeront à s'éloigner du trône : pendant la campagne d'Italie en 1859, lorsque l'empereur se rend en Algérie en 1865, et lorsqu'il participe à la guerre franco-prussienne, qui provoquera la chute du Second Empire en 1870. Son activité politique ne s'en tient pas là. Fervente catholique, elle n'hésite pas à soutenir les partis les plus conservateurs, ce qui lui vaut l'hostilité d'une partie de la classe politique.

Malgré son bonapartisme militant, Eugénie de Montijo ne cache pas son admiration pour Marie-Antoinette. Pendant sa lune de miel au château de Saint-Cloud, près de Paris, elle insiste pour occuper les appartements où séjourna la dernière reine de l'Ancien Régime. Et, comme cela avait été le cas pour cette dernière, Eugénie acquiert une réputation de frivolité et d'arrogance. Il est certain, en revanche, que l'impératrice devient une icône de la mode. Non par vanité, car elle considère simplement sa garde-robe comme l'une des obligations liées à sa fonction. À cette fin, elle parvient à un accord avec son mari pour promouvoir, par ses tenues vestimentaires et ses bijoux, les secteurs industriels qui en ont le plus besoin, qu'il s'agisse de la joaillerie, du commerce ou du

L'IMPÉRATRICE Eugénie se rend dans la ville d'Amiens lors d'une épidémie de choléra. Par Auguste Ferragu. 1866. *Château, Compiègne.*

ROGER-VIOLLET / AURIMAGES

textile. Ce comportement contribuera à dynamiser certains secteurs économiques, comme les manufactures de soiries à Lyon, et son alliance avec le couturier Charles Frederick Worth ainsi que sa passion pour les bijoux et les accessoires seront déterminantes pour faire de Paris le moteur de la mode internationale, ce qui profitera largement à l'économie nationale. Malheureusement, la plupart de ses contemporains ne voient pas les choses sous cet angle. L'impératrice en a conscience. En exil, elle écrira à son ami et biographe Lucien Daudet : « On m'a reproché d'être frivole et d'avoir trop aimé la toilette, mais c'est absurde, c'est ne pas se rendre compte du rôle qu'une souveraine a à jouer, comme une actrice, mais c'est plus difficile ! La toilette fait partie de ce rôle. »

Son discrédit augmente lorsqu'elle défend l'intervention française dans l'aventure mexicaine de Maximilien de Habsbourg en 1867, qui se terminera par l'exécution de ce dernier et d'importantes pertes parmi les troupes françaises. Cet aspect de son règne fait oublier son travail social en tant que fondatrice d'asiles, d'orphelinats et d'hôpitaux, sa protection des travaux de recherche de Louis Pasteur, son implication dans la construction du canal de Suez ou son intervention dans la plupart des grâces accordées par l'empereur, qui ont sauvé la vie à nombre

LA FIN D'UNE DYNASTIE

LOUIS NAPOLÉON BONAPARTE s'engage dans la guerre anglo-zouloue en 1879. Le 2 avril, il écrit à sa mère : « Mon regret est de ne pas être avec ceux qui combattent ; vous me connaissez assez pour juger combien il est amer. Mais tout n'est pas fini, et je prendrai ma revanche contre la mauvaise fortune. » En juin, le prince est abattu lors d'une embuscade.

LE PRINCE LOUIS NAPOLÉON JOUANT DU TAMBOUR. 1858.

ADOC-PHOTOS / ALBUM

HÔTEL DU PALAIS, à Biarritz. Ce bâtiment, devenu un hôtel de luxe, a été construit en 1854 pour servir de résidence d'été à l'impératrice Eugénie.

ANDREAS JUNG / AGE FOTOSTOCK

de ses ennemis politiques. Le peuple et les politiciens ont imputé le déclin de l'empire à celle qu'ils appelaient « l'Espagnole », surnom qui rappelait celui, méprisant, d'« Autrichienne » attribué à Marie-Antoinette.

L'exil et le deuil

En 1870, la défaite française à Sedan lors de la guerre franco-prussienne est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Avec l'emprisonnement de Napoléon III après la bataille et la proclamation de la Troisième République, l'impératrice et son fils doivent fuir en Angleterre. Ils s'établissent dans le domaine de Camden Place, à Chislehurst, où l'empereur déchu les rejoint en 1871 après sa libération. Malgré tout, au cours de ses premières années d'exil, et particulièrement après la mort de Napoléon III en 1873, Eugénie continue à conspirer afin que son fils récupère le trône. Ce sera impossible. La république est déjà bien implantée en France, et les projets d'Eugénie tournent court avec la mort du jeune homme le 1er juin 1879 : engagé volontaire auprès des troupes britanniques qui combattent les Zoulous en Afrique australe, il tombe dans une embuscade lors d'une mission de reconnaissance.

Eugénie de Montijo survit quarante ans à son fils, mais elle n'est plus la même. Elle abandonne tout engagement politique et se consacre à ses œuvres pieuses. Après s'être installée à Farnborough, elle fait construire près de sa résidence un mausolée pour le père et le fils, l'abbaye Saint-Michel, dont elle confie la garde à des frères bénédictins. Peu à peu tombent dans l'oubli la beauté et l'élégance qu'avaient célébrées Winterhalter, portraitiste favori des têtes couronnées d'Europe, et Worth, son créateur de mode préféré, le prédécesseur des grands couturiers français du XXe siècle. Retirée dans sa propriété, elle laisse derrière elle son ambition, son talent pour l'intrigue politique, les multiples infidélités de son mari et la désaffection de son peuple. Dans ses dernières années, elle partage son temps entre l'Angleterre et l'Espagne, où elle se réfugie, solitaire, auprès de ses neveux, les ducs d'Albe. C'est là qu'elle se trouve le 11 juillet 1920, lorsqu'elle succombe à un problème rénal. Son corps est rapatrié en Angleterre afin qu'elle soit ensevelie auprès de son mari et de son fils. Morte, l'impératrice Eugénie de Montijo entrait dans la légende. ■

MARÍA PILAR QUERALT DEL HIERRO
HISTORIENNE ET ÉCRIVAINE

Pour en savoir plus

ESSAI
L'Impératrice Eugénie. L'obsession de l'honneur
R. Dargent, Belin, 2017.

LA MORT DE WERTHER est reconstituée en 1911 sur cette plaque autochrome du peintre français François-Charles Baude.

ROGER VIOLLET / AURIMAGES

Werther, héros tragique des amours malheureuses

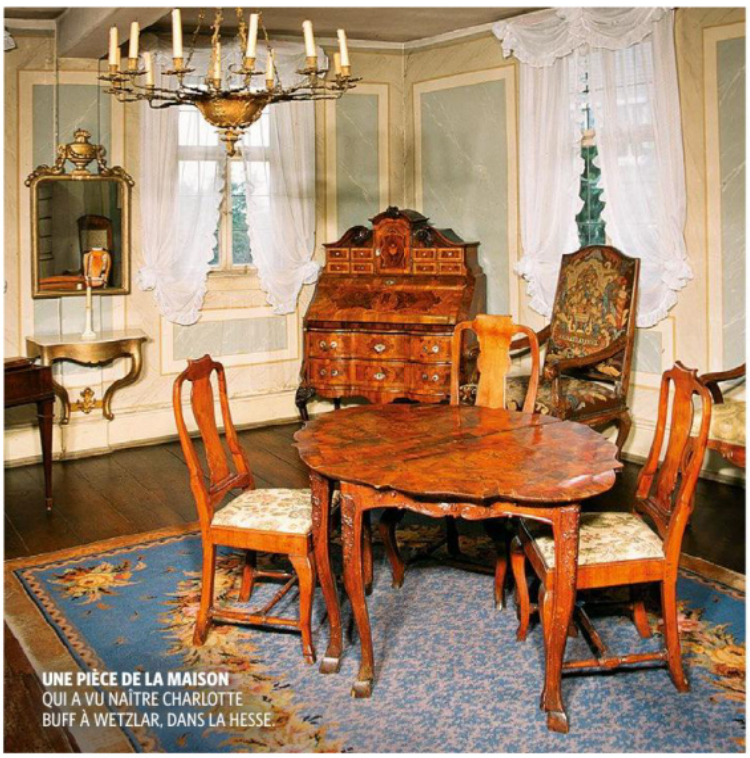
Lorsque Goethe publie en 1774 *Les Souffrances du jeune Werther*, il ignore que son roman va susciter en Europe une vague de suicides. Et ouvrir la voie au romantisme allemand.

Wetzlar, en Allemagne, le 30 octobre 1772. Un jeune homme épris d'une femme mariée, dont l'amour lui est à jamais interdit, se suicide à son bureau. Il s'agit de Karl Wilhelm Jerusalem, assesseur près de la délégation du duché de Brunswick-Lunebourg. Sa disparition émeut la haute société, et tout particulièrement son grand ami, l'écrivain Johann Wolfgang von Goethe. Comme le défunt, le jeune Goethe a une vingtaine d'années, et lui aussi nourrit un amour impossible pour une femme promise à un autre, Charlotte Buff. Celle-ci accédera à la postérité littéraire internationale sous l'identité de Charlotte S***, le personnage qu'elle lui inspirera, surnommée Lotte dans le texte allemand. Un an et demi après la mort de Jerusalem, Goethe publie en 1774 un roman épistolaire, *Les Souffrances du jeune Werther*, dont le protagoniste confie à son ami William l'amour qu'il éprouve pour la jeune Charlotte. Werther présente de nombreux points communs avec Karl Wilhelm Jerusalem et finira comme lui par se tuer d'un coup de pistolet, tandis que Charlotte S*** rappelle à de nombreux égards l'inaccessible Charlotte Buff.

Arrivé à la campagne pour une cure de repos, le jeune et poétique narrateur y rencontre Charlotte, une jeune femme aussi belle que candide, qui s'occupe de ses jeunes frères et sœurs après le décès de leur mère. Il en tombe aussitôt éperdument amoureux, conscient toutefois qu'elle

LA BIEN-AIMÉE DE GOETHE

L'HISTOIRE de *Werther* est une transposition de l'amour qu'éprouve Goethe pour Charlotte Buff, dont il fait la connaissance le 9 juin 1772 à un bal près de Wetzlar. Depuis le décès de sa mère, la jeune femme, âgée de 18 ans, s'occupe de son père et de ses neuf frères et sœurs. Promise à Johann Christian Kestner, assesseur près de la délégation du duché de Hanovre, elle l'épouse un an plus tard. De nature sereine et prudente, Charlotte sait réfréner les ardeurs de son nouveau prétendant, tant et si bien que Goethe décide par lui-même de s'en éloigner. Mais, à la différence de Werther, il résista à la tentation du suicide.



UNE PIÈCE DE LA MAISON QUI A VU NAÎTRE CHARLOTTE BUFF À WETZLAR, DANS LA HESSE.

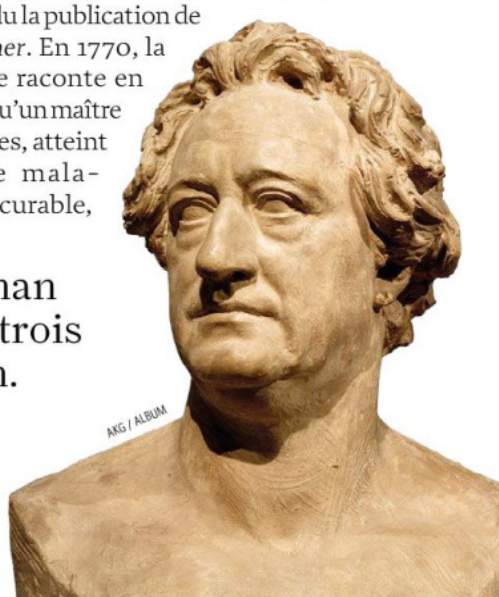
AKG / ALBUM

est déjà promise à un autre homme répondant au nom d'Albert. Werther, que le désespoir pousse à s'éloigner du couple après plusieurs mois en sa compagnie, revient quelques années plus tard, hanté par le souvenir de sa bien-aimée. Entre-temps, Charlotte a épousé Albert. Inquiète pour son mariage, elle finit par annoncer à Werther qu'ils ne se reverront plus. Au terme de leur dernière rencontre, où tous deux laissent éclater leurs sentiments, Werther prend sa funeste décision. Prétextant un projet de voyage, il écrit à Albert pour lui demander de lui prêter deux pistolets. À la réception du billet, Charlotte est chargée par son époux d'envoyer les deux armes, dont l'une portera le coup fatal. Le lendemain matin, Werther est retrouvé moribond, avec une lettre d'adieu pour sa bien-aimée. Conscient que l'Église refuse une sépulture chrétienne à ceux qui mettent fin à leurs jours, il demande à être enterré « au fond du cimetière, [...] vers le coin qui donne sur la campagne », sous l'ombrage de deux tilleuls et dans ses habits.

Le roman rencontre un tel succès qu'il est réimprimé à trois reprises en Allemagne ; il est immédiatement traduit en français (1775) et en anglais (1779), puis en néerlandais, en suédois, en serbe, en russe et en espagnol (1803). L'œuvre suscite en effet un véritable engouement populaire. Pour s'habiller comme Werther, c'est-à-dire comme Karl Wilhelm Jerusalem le jour de sa mort, les jeunes arborent une veste bleue, un gilet jaune et des bottes hautes, tandis que les femmes se parfument à l'eau de Werther et que tous les foyers affichent des bibelots ou figurines en porcelaine à l'effigie de Werther et de Charlotte.

L'œuvre exerce toutefois une influence plus inquiétante : une vague de suicides déferle lors des années qui suivent sur l'Allemagne et sur d'autres pays d'Europe, apparemment inspirés par le héros goethéen — même si la pratique du suicide amoureux n'a pas attendu la publication de *Werther*. En 1770, la presse raconte en effet qu'un maître d'armes, atteint d'une maladie incurable,

Couronné de succès, le roman de Goethe est réimprimé à trois reprises en l'espace d'un an.



AKG / ALBUM

GOETHE. PAR ERNST RIETSCHEL. 1850. *MUSÉE D'ART, DRESDE.*

THOMAS CHATTERTON, poète miséreux, s'empoisonne à 17 ans. Par Henry Wallis. Vers 1856. *Yale Center for British Art, New Haven.*

BRIDGEMAN / ACI

et son aimée se sont enchaînés l'un à l'autre dans une chapelle près de Lyon avant de s'y suicider en pointant ensemble un pistolet sur leur cœur. Les sources qui relatent ce drame prennent le parti d'exalter plutôt que de condamner la passion des amants. La même année, un autre suicide élève son auteur au rang d'icône du romantisme : ne supportant plus ses conditions de vie misérables, le poète anglais Thomas Chatterton s'empoisonne dans sa mansarde à 17 ans.

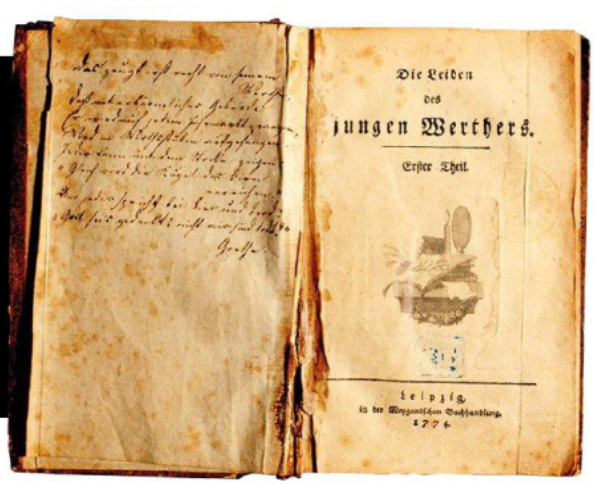
Réceptive à l'extrême sensibilité de ces jeunes gens, réels comme fictifs, qui s'ôtent la vie dans le désespoir le plus complet, la société, romantique avant l'heure, les élève au rang de virtuoses du sentiment incarnant ses rêves d'amour, de passion et de grandeur. L'opportunité et la justesse avec lesquelles *Werther* cristallise cette sensibilité collective lui valent de devenir le livre culte des victimes d'amours impossibles. Loin de se cantonner à la sphère littéraire, cette fascination inspire plus ou moins directement des suicides amoureux commis dans les années immédiatement postérieures à sa publication.

Le premier cas dont on ait connaissance est décrit par l'écrivain Friedrich Nicolai dans une lettre datée du 17 janvier 1775 : « Une personne fort judicieuse et quelque peu hystérique s'est empoisonnée après avoir lu *Les Souffrances du jeune Werther*. Avant de mourir, elle a confessé sans regret que cette

CÉLÈBRE LECTEUR

PARMI LES LECTEURS de *Werther* figure Napoléon Bonaparte lui-même, qui le lit pour la première fois à l'âge de 18 ans et l'emporte avec lui dans la campagne d'Égypte (1798-1799).

PREMIÈRE ÉDITION DE *WERTHER*.



AKG / ALBUM

ÉVENTAIL de 1776 représentant une scène des *Souffrances du jeune Werther* de Goethe. *Collection privée.*

AKG / ALBUM

lecture l'y avait résolue. Des détails plus intimes, que je tairai par respect pour sa famille, rendent son histoire plus bouleversante encore. » La personne en question n'est autre qu'une jeune Anglaise qui gardait le roman de Goethe sous son oreiller et s'est suicidée dans son lit. Quatre mois plus tard, un autre écrivain allemand célèbre, Georg Christoph Lichtenberg, fait état d'un nouveau cas dans une lettre datée du 1er mai : « Un jeune homme du nom de von Lütichow s'est effectivement tué d'un coup de pistolet au-dessus de ce livre. »

Noyée avec le roman en poche

Dans une lettre datée du 21 mars 1777, Lucie Auguste Jensen rapporte un autre suicide déploré dans la ville allemande de Kiel : « Plusieurs malheurs se sont abattus sur notre académie. Dimanche dernier, un jeune homme répondant au nom de Karstens s'est par exemple tué d'un coup de pistolet. Probablement d'origine suédoise, il a été retrouvé sans vie dans sa chambre. Parmi plusieurs livres du même genre se trouvait celui de Werther, ouvert à côté de lui. Il avait chargé quatre balles pour s'assurer de ne pas rater son coup et laissé quelques lettres expliquant la saisissante ressemblance entre son histoire et celle du jeune Werther, car il devait s'être épris d'une femme mariée. Pour pousser la comparaison encore plus loin, il a cherché à l'imiter jusque dans la mort et dans le moindre détail, en demandant par exemple à être enterré tout habillé sous deux arbres verts. »

De nombreuses sources rapportent un troisième suicide, celui de la jeune Christel von Lassberg, le 16 janvier 1778. Le savant Karl August Böttiger raconte qu'elle « s'est noyée avec *Les Souffrances du jeune Werther* dans la poche, quittée par son amant livonien. » Un autre contemporain, Friedrich Wilhelm Riemer, en fournit un récit plus détaillé : « Une certaine mademoiselle von Lassberg a été retrouvée dans la rivière Ilm, en aval du barrage, près du pont du château. On ignore s'il s'agit d'une noyade accidentelle ou préméditée, bien que certains avancent qu'elle avait un exemplaire des *Souffrances du jeune Werther* dans sa poche pour en faire porter la responsabilité au romancier, ne serait-ce qu'indirectement. » Vivant non loin du lieu du drame, Goethe lui-même y fait référence à trois reprises dans son journal et souligne la grande ressemblance entre cette lectrice et son protagoniste.

Ruiné par une escroquerie et détourné de la religion par ses lectures ésotériques, le capitaine Gottlieb Georg Ernst von Arenswald est un fervent lecteur de « livres dangereux. » Il a dévoré *Les Souffrances du jeune*

DEMEURE DE GOETHE
sur la place Frauenplan de Weimar, où le poète vécut de 1782 jusqu'à sa mort.

HANS SZYSZKA / AGE FOTOSTOCK

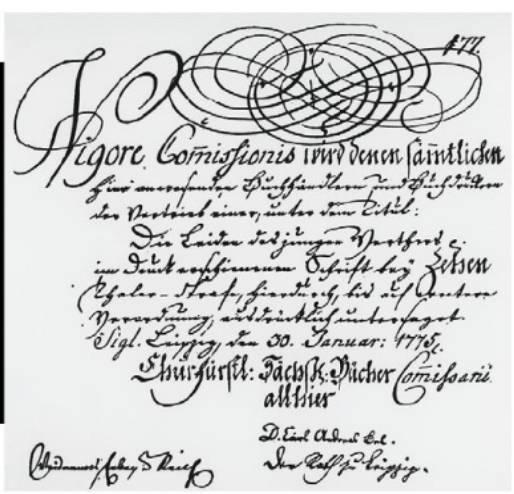
Werther et d'autres drames dont les protagonistes mettent un terme à leur existence, se familiarisant ainsi avec la question du suicide. Le 29 septembre 1781, « il s'y résolut, prit congé de ses amis dans différentes lettres, sortit se promener avec d'autres, finit de rédiger ses lettres dans l'après-midi, les cacheta, dégaina sans attendre son pistolet et se donna la mort. » Publiées en 1782, les *Lettres authentiques du capitaine Arenswald* retracent un suicide calqué sur celui de Werther : comme ce dernier, le capitaine passe sa dernière après-midi à son bureau, rédige ses dernières épîtres, met de l'ordre dans ses papiers, règle ses affaires ; c'est aussi son domestique qui le retrouve le lendemain, vêtu de son uniforme, le pistolet aux pieds. Sa lettre d'adieu reprend des termes proches de ceux de Werther : « L'heure fatale est venue ! Les pistolets sont chargés. »

La maison d'édition qui fait paraître ces lettres mentionne dans le même ouvrage un autre cas similaire à celui d'Arenswald, sans toutefois préciser l'identité, le lieu ou la date : « Un jeune [...] de bonne famille et d'excellente éducation s'est donné la mort parce que son aimée en avait épousé un autre. Quand on l'a retrouvé, il gisait dans une mare de sang, le roman des *Souffrances du jeune Werther* ouvert sur la table. » Le cas qui suit est recueilli par une revue de 1785, dans un article intitulé « Un nouveau Werther » et

FACE À LA CENSURE

C'EST À LEIPZIG que le libraire Weygand publie en 1774 *Les Souffrances du jeune Werther*. Or, dès le 30 janvier 1775, les autorités de la ville interdisent le roman, jugeant qu'il fait l'« apologie du suicide » et risque d'« impressionner les plus faibles et les femmes ».

INTERDICTION DIFFUSÉE PAR LA MAIRIE DE LEIPZIG.



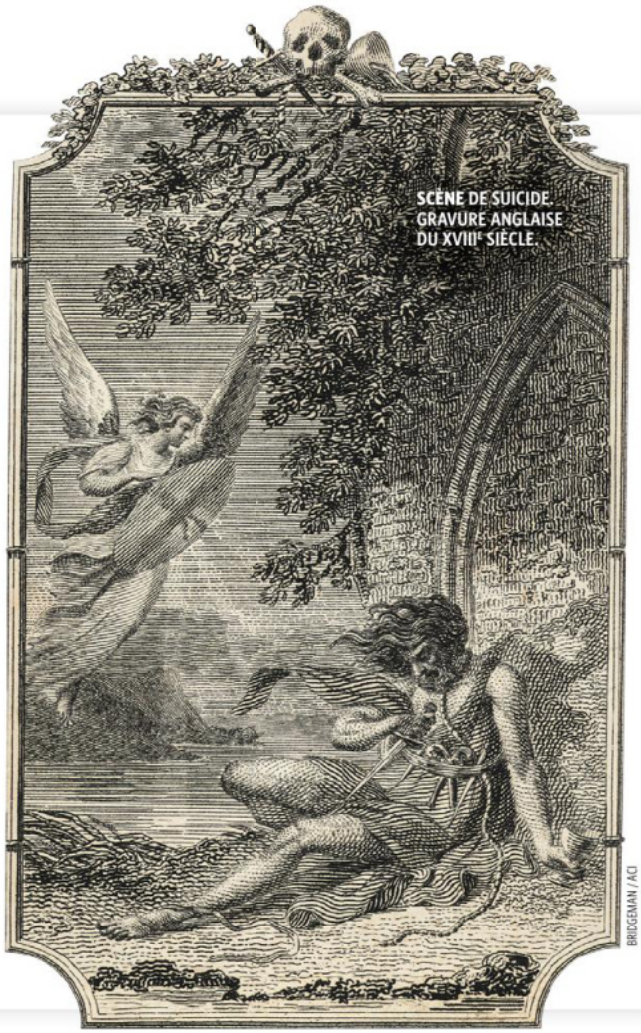
AKG / ALBUM

Un plaidoyer pour le droit au suicide

CONSIDÉRÉ AU XVIII[E] SIÈCLE comme une offense à Dieu, à la société et à l'individu lui-même, le suicide est défendu par David Hume. Dans son *Essai sur le suicide* (1753), le philosophe estime en effet que l'homme est libre de disposer de sa propre vie.

Hume (portrait de 1766) considère la condamnation du suicide comme une « superstition » empêchant de « nous éloigner des régions de la douleur et du chagrin, [et] nous enchaîn[ant] encore à une existence honnie. » Il utilise un raisonnement par l'absurde : si se suicider bouleversait les lois universelles, alors, en détournant « une pierre qui est sur le point de me tomber sur la tête, je dérange [aussi] le cours de la nature. » Ce n'est donc ni un blasphème ni un crime de vouloir quitter la vie « lorsqu'elle devient un fardeau ».

ALBUM



SCÈNE DE SUICIDE, GRAVURE ANGLAISE DU XVIII[E] SIÈCLE.

BRIDGEMAN / ACI

consacré à « la triste histoire de L… », dont le suicide a beaucoup fait parler de lui. Avant de se donner la mort, « il s'était rasé, avait enfilé des vêtements propres et s'était tressé les cheveux. » Ce soir-là, il s'enferme dans une pièce où il sait qu'on le retrouvera le lendemain : « en entrouvrant à peine la porte, [un domestique] vit L… entièrement vêtu, les cheveux découverts et le visage blanc comme de la craie […]. Sur sa table se trouvait le roman de Werther […], où l'on pouvait lire "Ils sont chargés. Minuit sonne." »

Une épidémie européenne

D'autres épisodes de ce type sont recensés hors d'Allemagne. À Londres, le *Gentleman's Magazine* rapporte ainsi en 1784 le cas de Mlle Glover : « On a retrouvé sous son oreiller *Les Souffrances du jeune Werther*, un détail qui mérite d'être signalé pour endiguer autant que possible la mauvaise influence de cette œuvre pernicieuse. » Cette observation est révélatrice de l'inquiétude que les autorités commencent alors à manifester quant aux potentiels effets délétères du roman de Goethe ou de ceux publiés dans son sillage, comme les anonymes *Souffrances de la jeune Fanny* ou *The Power of Sympathy* de William Hill Brown. Dans ce dernier, le protagoniste se tue d'un coup de pistolet, et l'on retrouve une lettre ainsi qu'un exemplaire des *Souffrances du jeune Werther* à côté de son cadavre ensanglanté.

Quelques Länder allemands décident d'intervenir. Un an après la parution du roman, en Saxe, l'autorité de Leipzig chargée de la censure proclame que sa vente est passible d'une amende de 10 thalers ; les 28 libraires de la ville souscrivent à cette interdiction. En 1776, le roman est aussi frappé par les censures autrichienne et danoise. Considéré par l'Église catholique d'Espagne comme « une licencieuse élégie de l'adultère » incitant à l'érotisme, il est inscrit sur l'Index des livres interdits du Saint-Office. Loin d'imaginer que son œuvre aurait de telles conséquences, Goethe publie en 1775 un avertissement aux lecteurs partageant les souffrances de son jeune protagoniste : « Sois un homme et ne suis pas ma voie », puis, en 1787, une seconde édition du roman, où il introduit des passages attribuant la décision de Werther à une « maladie morale ». Il est loin de se douter que les sentiments exaltés de Werther ont déjà allumé la mèche du romantisme allemand. ■

ISABEL HERNÁNDEZ
UNIVERSITÉ COMPLUTENSE, MADRID

Pour en savoir plus

TEXTE
Les Souffrances du jeune Werther
J. W. von Goethe, Folio bilingue, 1990.

LES TROIS PYRAMIDES DE GIZEH
C'est dans la plaine de Gizeh, à 40 km du centre du Caire, que Kheops, Khephren et Mykerinos, pharaons de la IV[e] dynastie, édifièrent leurs gigantesques pyramides funéraires. Les questions qu'elles soulèvent restent encore un défi pour nos connaissances. En page de droite, un fil à plomb retrouvé dans la tombe de Sennedjem, à Deir-el-Medineh.

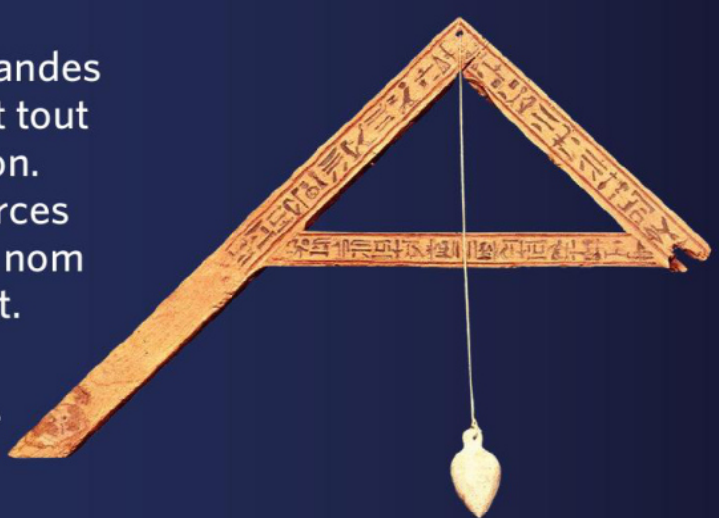
EN HAUT : SHUTTERSTOCK EN BAS : THE GRANGER COLLECTION NY / AURIMAGES

LES ARCHITECTES DES PYRAMIDES

LES GÉNIES ANONYMES DES PHARAONS

Spectaculaires par leur taille, les grandes pyramides d'Égypte fascinent avant tout par les mystères de leur construction. Les égyptologues explorent les sources à leur disposition pour redonner un nom et un visage à ceux qui les édifièrent.

PASCAL VERNUS
ÉGYPTOLOGUE, DIRECTEUR D'ÉTUDES À L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (PARIS)



Les trois grandes pyramides édifiées durant la IVe dynastie (v. 2670-2450 av. J.-C.) dans la plaine de Gizeh sont spectaculaires. Pourtant, quatre millénaires et demi après leur construction, beaucoup de mystères les entourent encore, à commencer par le nom des architectes qui les conçurent. Soit la pyramide de Kheops : aucune indication positive dans la documentation disponible ; les égyptologues ont dû s'en remettre à des conjectures. Bien vite, un personnage a attiré leur attention : le vizir Hemiounou.

Ce neveu de Kheops et petit-fils de Snefrou (v. 2561-2538 av. J.-C.), le fondateur de la IVe dynastie, possédait un mastaba monumental à Gizeh, à l'ouest de la grande pyramide. Y fut retrouvée une statue soulignant fortement son obésité, signe de réussite sociale selon la symbolique propre à l'iconographie pharaonique. Hemiounou était notamment « directeur de tous les travaux ». Quelques indications semblent suggérer une compétence particulière dans les connaissances livresques : ainsi, il est représenté un papyrus sur les genoux. Parmi ses multiples titres, il est « grand des cinq de Thot », le dieu de l'Écriture et de la Connaissance. Les inscriptions de sa statue sont incrustées de pâte colorée, une technique rare. Or, Néfermaât, son père, dont le mastaba illustre cette technique, se vante de l'avoir lui-même mise en œuvre pour créer une écriture « qui ne peut être effacée ». Il y aurait donc une vocation « intellectuelle » du père qui, après tout, aurait pu susciter une vocation d'architecte chez le fils.

À partir de ces maigres indices, on a suggéré que l'on devait à ce dernier la conception de la grande pyramide. Et par une propension propre à la vulgate égyptomaniaque, ce qui n'était qu'une hypothèse s'est transformé en fait avéré. Il n'est pas rare de lire dans les ouvrages pour grand public qu'Hemiounou était l'architecte de la grande pyramide, sans la moindre réserve. C'est aller bien vite en besogne, comme le montre une découverte récente. En effet, dans un port de la mer Rouge, on a retrouvé des archives relatives à la construction de cette pyramide. Y est évoqué Ankhhaef, très probablement le demi-frère de Kheops, bien connu par ailleurs. Comme Hemiounou, il était vizir et « directeur de tous les travaux du roi ». Mais les archives lui donnent aussi le titre plus précis de « directeur de l'entrée du bassin de Kheops », c'est-à-dire du port où affluaient les hommes et les matériaux destinés à la grande pyramide. Si donc Hemiounou eut vraisemblablement à connaître plus ou moins sa construction, Ankhhaef est clairement désigné comme un responsable — voire le responsable — majeur du chantier de cette construction. Lourde tâche, assurément, mais avant tout tâche de gestionnaire. Pour autant, impliquait-elle qu'il ait conçu le monument lui-même et en ait planifié l'architecture ? Rien ne l'indique, même si rien ne l'exclut non plus. Hélas, donc, dans l'état actuel de nos connaissances, le plus raisonnable est de se

L'un des rares noms à nous être parvenu est celui d'Imhotep, architecte de Djoser.

STATUE EN BRONZE D'IMHOTEP. VIIIe SIÈCLE AV. J.-C. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*
DEA / SCALA, FLORENCE

DEA / SCALA, FLORENCE

LE VIZIR HEMIOUNOU
Exerçant la charge de « directeur de tous les travaux du roi », Hemiounou fut sans doute impliqué dans la construction de la pyramide du pharaon Kheops. *Musée Roemer et Pelizaeus, Hildesheim.*

CHRONOLOGIE

ULTIME DEMEURE ROYALE

2635-2561 av. J.-C.
Imhotep conçoit pour le pharaon Djoser la première pyramide, un édifice à degrés.

2561-2538 av. J.-C.
Le premier pharaon de la IV[e] dynastie, Snefrou, érige des pyramides à Dahchour et à Meidoum.

2538-2516 av. J.-C.
Construction de la pyramide de Kheops, à Gizeh, dont le chantier est dirigé par Ankhhaef.

2509-2484 av. J.-C.
Khephren fait construire sa pyramide, la seconde par la taille, près de celle de son père, Kheops.

2480-2462 av. J.-C.
Construction de la pyramide de Mykerinos, fils de Khephren et petit-fils de Kheops.

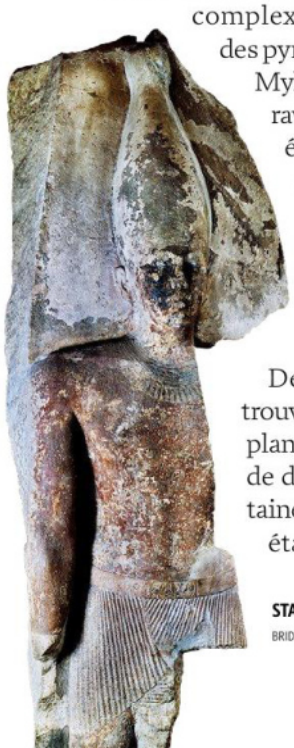
CAISSE EN BOIS
TROUVÉE DANS LA TOMBE DE KHÂ ET DE MERYT, À DEIR EL-MEDINEH, UTILISÉE POUR CONTENIR DES ÉCHELLES.
DEA / ALBUM

OUVRIERS PRÉPARANT DES BLOCS DE CALCAIRE DESTINÉS AU MUR D'UNE PYRAMIDE. LITHOGRAPHIE D'HERBERT HEGER. XX^{E} SIÈCLE.

NATIONAL GEOGRAPHIC / BRIDGEMAN / ACI

résigner : nous ne pouvons pas désigner avec certitude le concepteur au grand talent d'une des Sept Merveilles du monde.

En revanche, de nouvelles données, qu'elles soient archéologiques ou philologiques, ont jeté quelques lumières, non sur ceux qui avaient conçu le projet des trois grandes pyramides, mais sur ceux qui l'exécutaient. À 400 m au sud du grand Sphinx de Gizeh, les fouilles ont révélé un vaste complexe associé aux chantiers des pyramides de Khephren et de Mykerinos, et peut-être auparavant de Kheops. Son cœur était constitué de quatre groupes de galeries en briques crues qui étaient séparés par trois rues. À l'intérieur de ces galeries étaient ménagées de petites habitations. Devant chaque galerie se trouvait une colonnade avec des plans inclinés propres à servir de dortoirs pour une quarantaine de personnes. L'ensemble était susceptible de loger au minimum 1 600 personnes, sans doute plus si les toits étaient aménagés. L'espace autour de ce bloc de galeries était dévolu aux boulangeries, aux silos, aux magasins, et, à l'extrémité sud, séparé par une petite excroissance d'un lac, à un vaste enclos pour le bétail. Des habitations rudimentaires, destinées au personnel le plus subalterne chargé de la panification et de la préparation des biens de subsistance, contrastaient avec d'autres plus luxueuses, évidemment vouées aux chefs.



STATUE REPRÉSENTANT LE PHARAON SNEFROU, PROVENANT DE DAHCHOUR. *MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.*
BRIDGEMAN / ACI

Organisés comme les marins

À travers ces vestiges se laisse percevoir une répartition complexe et fortement hiérarchisée des ouvriers des grandes pyramides. Le noyau dur était constitué de jeunes hommes recrutés dans différentes provinces. Ils étaient organisés en formations selon le système depuis longtemps bien rôdé des expéditions économiques ou militaires — le terme égyptien est le même. Ces formations étaient divisées en équipes, elles-mêmes subdivisées en « phylès » (du grec *phylè*, « tribu ») de 40 personnes. La terminologie désignant cette hiérarchisation faisait référence à la navigation, car, d'une part, le transport par eau

JOSE LUCAS / AGE FOTOSTOCK

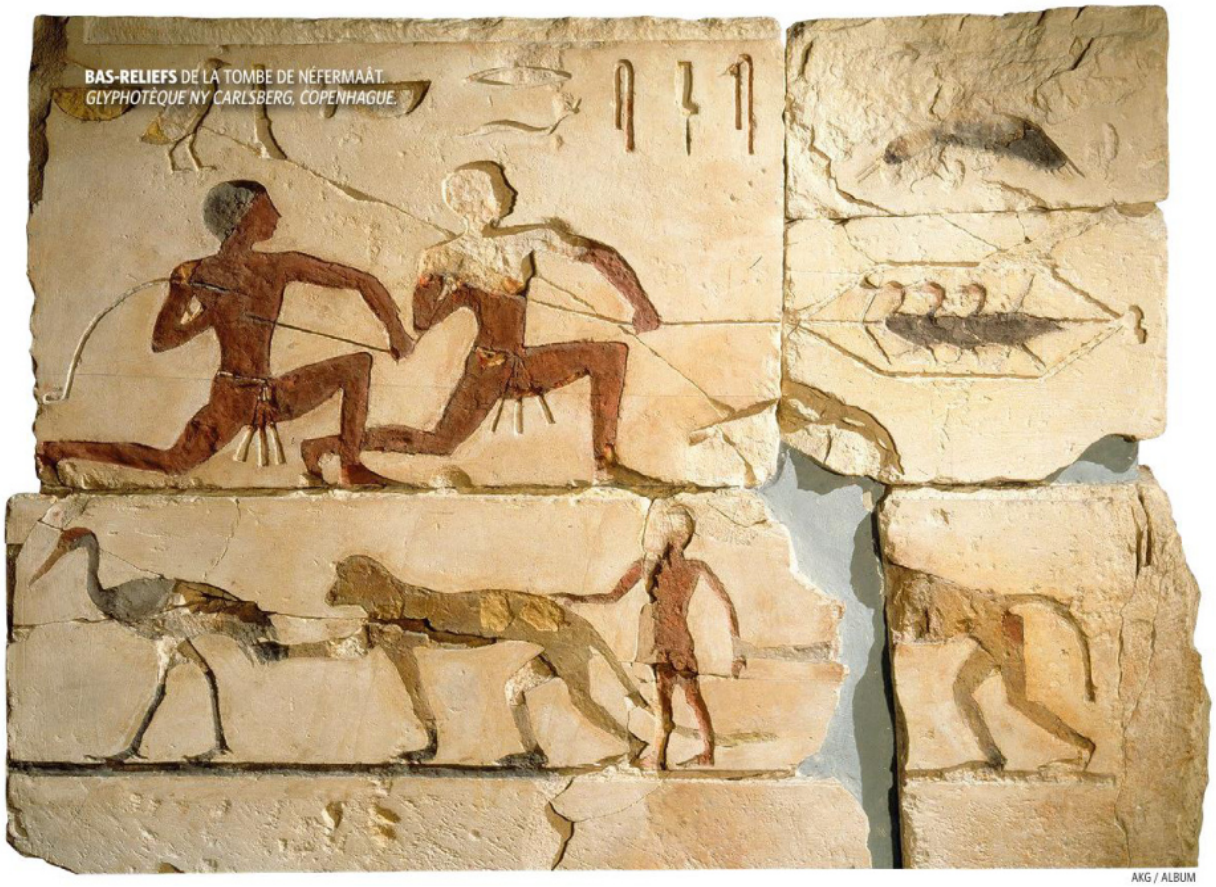
LA PREMIÈRE DES PYRAMIDES
Érigée à Saqqarah, elle était constituée de cinq mastabas superposés, de taille décroissante. La mention d'Imhotep sur une statue de Djoser trouvée dans le complexe donne à penser qu'il en fut le concepteur.

DES ARCHITECTES DIVINISÉS

L'HONNEUR D'UNE GLOIRE POSTHUME

Ce sont 1 300 ans qui séparent Imhotep et Amenhotep, fils de Hâpou, tous deux promus au statut de demi-dieux. Le second supervisa les travaux entrepris par Amenhotep III à Thèbes, notamment dans le temple de Louqsor, et innova par l'emploi du quartzite. Il n'eut pas à construire de pyramide, car, à cette époque, les pharaons étaient enterrés dans des hypogées creusés dans les flancs de la Vallée des Rois. Seuls les ouvriers en charge des sépultures royales surmontaient l'entrée de leurs tombes, sur le site de Deir el-Medineh, par de petites pyramides de modestes dimensions. Rien à voir avec celle de Kheops !

Imhotep connut quant à lui une célébrité posthume dans toute l'Égypte pendant plus de trois millénaires. On l'évoquait encore au Ve siècle apr. J.-C., lui qui s'était éteint au début du XXVe siècle av. J.-C. On lui attribuait même la conception d'édifices bâtis à l'époque gréco-romaine. C'est surtout dans la région de Thèbes qu'il était associé à Amenhotep fils de Hâpou, dont la popularité, même bien établie, fut plus restreinte.

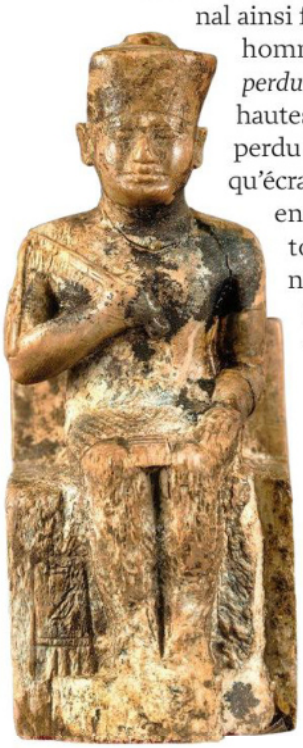


BAS-RELIEFS DE LA TOMBE DE NÉFERMAÂT. *GLYPHOTÈQUE NY CARLSBERG, COPENHAGUE.*

AKG / ALBUM

jouait un rôle crucial, et, d'autre part, ce transport impliquait souvent le halage des barges, tâche de même nature en définitive que le halage des blocs de pierre sur terre. L'analyse minutieuse des restes a révélé que ces recrues, quelque pénible que fût leur tâche, étaient bien nourries et bien traitées, avec une abondance relative de nourriture carnée.

Doit-on alors révoquer l'image d'Épinal ainsi formulée par Sully Prudhomme dans son sonnet *Cri perdu* : « C'était un ouvrier des hautes pyramides, / adolescent perdu dans ces foules timides : qu'écrasait le granit pour Chéops entassé » ? Sans doute pas totalement. Car, outre ce noyau dur, participaient bien d'autres travailleurs voués à des tâches jugées subalternes — préparation de la nourriture et des biens de consommation, travaux annexes au transport, à la préparation des matériaux — et assurément beaucoup plus mal traités. Il est possible qu'ils aient été en grande partie des condamnés de droit commun et des prisonniers étrangers. L'archéologie offre un tout récent apport à nos connaissances : depuis longtemps les égyptologues postulaient le recours à des rampes pour la construction des pyramides. Or, une rampe, apparemment contemporaine des grandes pyramides, vient d'être dégagée dans une carrière de Moyenne Égypte. Elle était bordée de chaque côté de poteaux en bois autour desquels passaient probablement les cordes de halage. Ainsi, le poids des blocs à hisser se trouvait divisé, ceux qui les hissaient suivant une pente descendante.



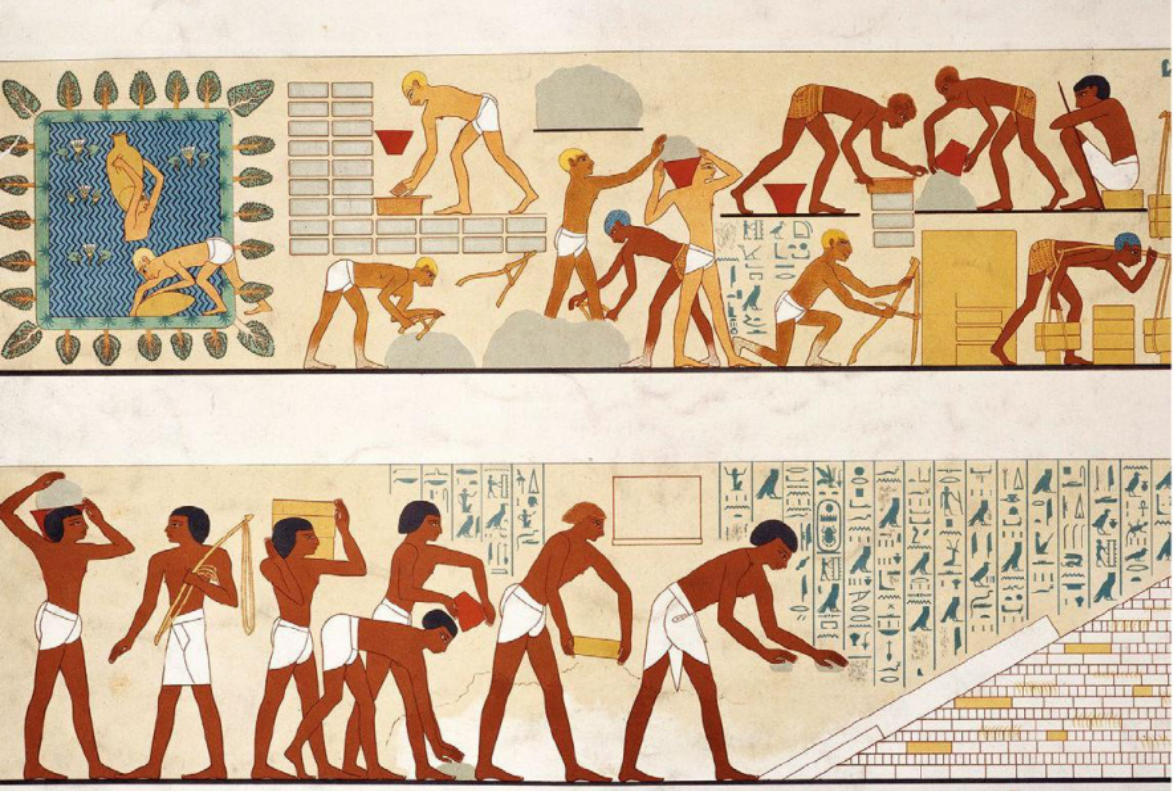
STATUE DE KHEOPS TROUVÉE À ABYDOS. *MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.*
SCALA, FLORENCE

Imhotep, le « grand des voyants »

Il existe une pyramide dont le concepteur nous est connu. Certes, ce n'est pas la grande pyramide, mais elle a néanmoins ses mérites puisqu'il s'agit de la première du genre, la « pyramide à degrés » érigée pour le pharaon Djoser (v. 2617-2599 av. J.-C.) à Saqqarah. Loin de reposer sur une tradition postérieure, l'association d'Imhotep — Imouthès dans sa forme hellénisée — au complexe de la pyramide à degrés est attestée sur une statue du

YANN ARTHUS-BERTRAND / GETTY IMAGES

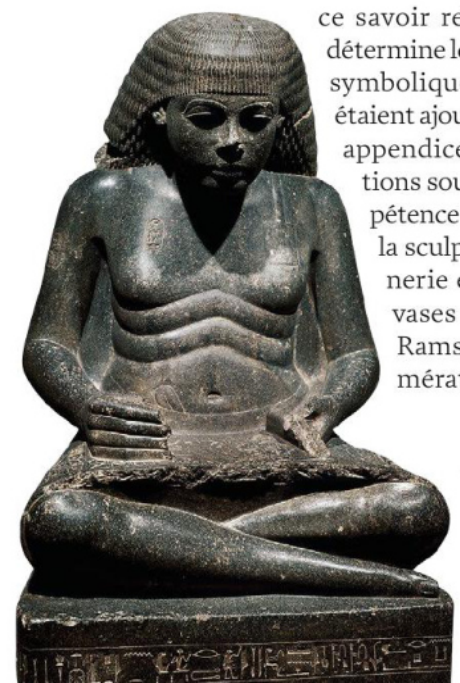
LA PYRAMIDE DE MEIDOUM
Après de longs débats, les égyptologues sont enclins à attribuer cette pyramide à degrés à Houni, dernier pharaon de la IIIe dynastie.



BAS-RELIEFS DE LA TOMBE DE REKHMIRÊ, À THÈBES. REGISTRE SUPÉRIEUR : DES OUVRIERS MOULENT DES BRIQUES. REGISTRE INFÉRIEUR : DES OUVRIERS CONSTRUISENT UNE RAMPE EN BRIQUES CRUES.

DEA / ALBUM

roi originellement placée dans la colonnade d'entrée. Sur la base de cette statue, Imhotep était mentionné, ce qui est déjà en soi un honneur exceptionnel. Il y était pourvu d'une série de titres réels ou honorifiques, dont le plus important est celui de « grand des voyants », c'est-à-dire grand prêtre d'Héliopolis, ville conservatoire du savoir religieux. Ce n'est point anecdotique : la construction d'une pyramide met en jeu non seulement des connaissances techniques propres au métier d'architecte, mais aussi ce savoir religieux qui en détermine les significations symboliques. À ces titres étaient ajoutées, comme en appendice, des désignations soulignant la compétence d'Imhotep dans la sculpture, la maçonnerie et le travail des vases de pierre. Sous Ramsès II, une énumération canonique des pharaons complète l'évocation des souverains de la IIIe dynastie par l'exceptionnelle mention d'un particulier, Imhotep, qualifié de « constructeur, qui dirige [...] ». La suite du texte est détruite, mais celui-ci demeure néanmoins significatif.



AMENHOTEP, FILS DE HÂPOU. STATUE DE L'ARCHITECTE ROYAL D'AMENHOTEP III. *MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.*

BRIDGEMAN / ACI

Un immense tombeau de pierre

Il est presque assuré, donc, qu'Imhotep fut le concepteur de la pyramide à degrés et de son complexe. À la performance architecturale et au savoir religieux que mettait en jeu ce monument s'ajoutait une innovation technique : l'emploi monumental de la pierre. En rupture avec la tradition qui ne connaissait guère que le bois ou la brique crue, Imhotep y avait déjà recouru sous le règne de Nebka (v. 2635-2617 av. J.-C.), prédécesseur de Djoser. Peut-être même était-il intervenu dans l'édification à Abydos de la tombe de granit rouge et de pierre de Khâsekhemouy, dernier souverain de la IIe dynastie, mort vers 2635 av. J.-C. Mais jamais auparavant ce matériau n'avait été mis en œuvre à si grande échelle.

Les Égyptiens anciens vouaient une admiration particulière à ceux qui avaient découvert de nouveaux matériaux. Plus d'un millénaire plus tard, Amenhotep, fils de Hâpou, à qui le pharaon Amenhotep III

DK IMAGES

DE LA CARRIÈRE AU SOMMET DE LA PYRAMIDE

LE PRINCIPAL MATÉRIAU mis en œuvre dans les grandes pyramides était la pierre. Il fallait faire venir le **granit** depuis les carrières d'Assouan, près de la première cataracte du Nil, à plus de 700 km de Memphis. On le transportait dans de grandes barges qui parvenaient jusqu'au port ménagé près du chantier. Quant au **calcaire**, que l'on débitait en blocs pour édifier la majeure partie de ces monuments, sa carrière se trouvait sur leur site même. Encore fallait-il haler ces blocs de plus en plus haut au fur et à mesure que les ouvrages s'élevaient. Pour ce faire, on construisait des **rampes** en briques crues qui débouchaient sur chaque côté de la pyramide.Tirer les blocs en remontant la pente n'était évidemment pas une mince affaire, mais un ingénieux système permettait de soulager quelque peu le travail : les côtés de la rampe étaient bordés à intervalles réguliers de poteaux autour desquels on faisait passer les cordes de halage. Ainsi, non seulement le poids à tirer se trouvait divisé, mais les ouvriers pouvaient aussi s'activer à **pente descendante**.

REPRÉSENTATION TRADITIONNELLE DU HALAGE DES BLOCS DE PIERRE SUR LA RAMPE (CI-DESSUS). **CARRIÈRE** DE GEBEL SILSILA DANS LE SUD DE LA HAUTE-ÉGYPTE (CI-CONTRE).

J. D. DALLET / AGE FOTOSTOCK

UN ATELIER DE MÉTALLURGIE AVEC, DANS LE REGISTRE INFÉRIEUR, DES NAINS SPÉCIALISTES D'ORFÈVRERIE. *TOMBE DE MERÉROUKA, SAQQARAH.*

SCALA, FLORENCE

(v. 1391-1353 av. J.-C.) avait confié la supervision de ses édifices de Thèbes, dont rien de moins que le temple de Louqsor, avait connu une gloire posthume en grande partie pour avoir innové en utilisant massivement le quartzite, une pierre jusque-là négligée. Au demeurant, dans la région thébaine, la dévotion populaire, toujours en quête de grands hommes susceptibles de jouer les intercesseurs avec les dieux, l'apparia systématiquement à Imhotep. Toutefois, sa réputation demeura plutôt limitée géographiquement, alors que celle d'Imhotep s'étendit à tout le royaume.

Imhotep fut sans doute l'homme le plus célèbre de l'ancienne Égypte. On lui attribuait une grande compétence en astronomie comme en philologie. On en fit l'auteur d'une « sagesse », un recueil de prescriptions et de prohibitions visant à régler le comportement. Sa maîtrise de la langue, allant de pair avec celle d'Hordjedef, un fils de Kheops, était érigée en modèle. Avec Hordjedef, il forme le premier couple des huit écrivains constituant le « Parnasse » de l'époque ramesside. Bien plus, chaque scribe était tenu de verser une libation en son honneur avant de se mettre au travail. Un faux sacerdotal tardif le met en scène dénouant par son habileté à compulser les écrits anciens une situation de crise où était plongé Djoser en raison d'une longue période de crues insuffisantes. Tenu pour un médecin habile, il fut associé à Asclépios à l'époque gréco-romaine. De là sa réputation de magicien, dont les manifestations iconographiques perdurèrent jusqu'au Ve siècle apr. J.-C. À Memphis, on lui édifia un grand temple, et un secteur de la ville portait son nom. Six jours de fête par an lui étaient consacrés. Il était censé rendre des oracles. Nombre de fidèles lui dédièrent des statues en bronze ou en pierre à son effigie. Certains demandaient son intercession auprès des dieux afin d'obtenir des enfants. Fait exceptionnel : on lui prêta une ascendance divine, en tant que fils d'une mortel, Kherdouankh, et du dieu Ptah, plus rarement de Khnoum. Le temple d'Edfou, pourtant construit plus de deux millénaires après sa mort, le revendiqua comme son architecte ! ■

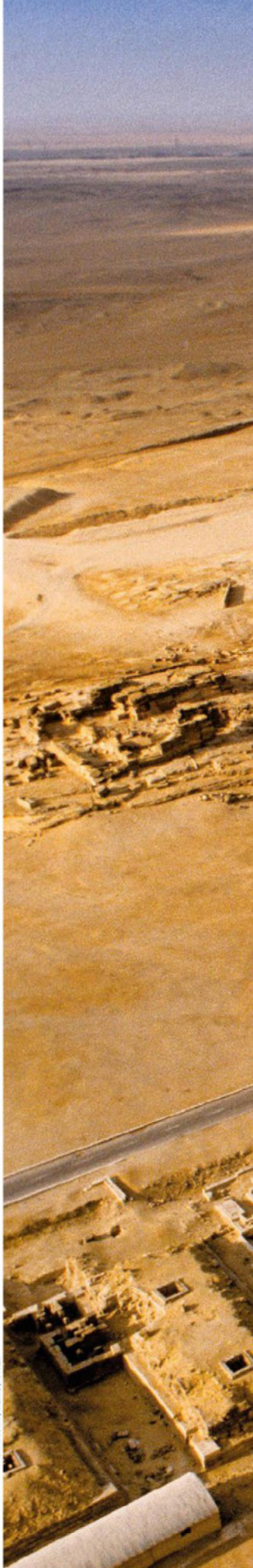
Pour en savoir plus

ESSAIS

Les Pyramides d'Égypte
I. E. S. Edwards, Le Livre de poche, 1992.

Le Mystère des pyramides
J.-P. Lauer, Presses de la Cité, 1988.

L'Égypte restituée. Tome 3.
S. Aufrère et J.-C. Golvin, Errance, 1997.

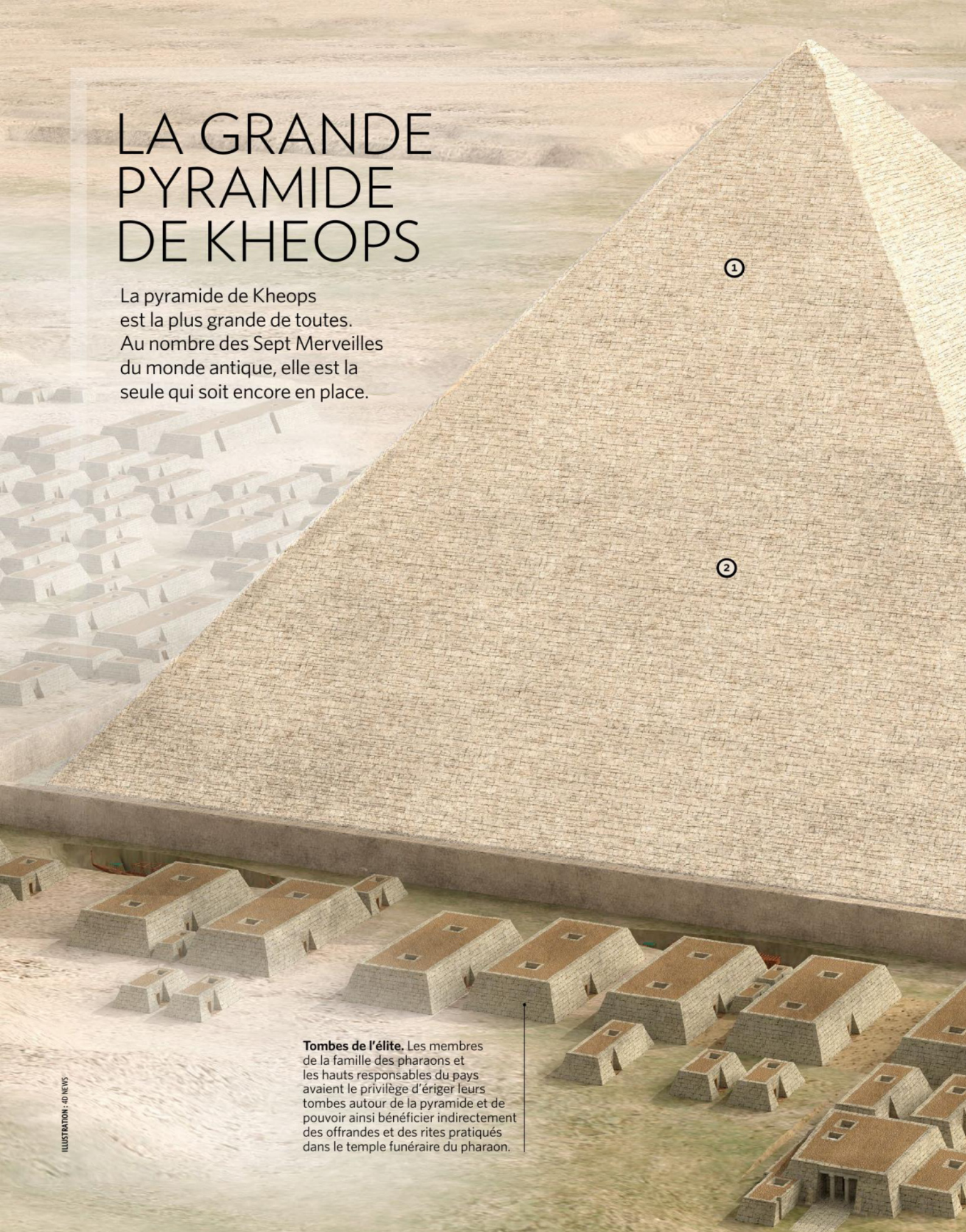


FRUMM JOHN / HEMIS / GTRES

LA PYRAMIDE DE KHEPHREN
De moindre dimension que celle de son père Kheops, cette pyramide est la seule qui a conservé à son sommet une partie de son parement de calcaire. Elle nous donne ainsi une idée de l'aspect originel du monument.

LA GRANDE PYRAMIDE DE KHEOPS

La pyramide de Kheops est la plus grande de toutes. Au nombre des Sept Merveilles du monde antique, elle est la seule qui soit encore en place.



Tombes de l'élite. Les membres de la famille des pharaons et les hauts responsables du pays avaient le privilège d'ériger leurs tombes autour de la pyramide et de pouvoir ainsi bénéficier indirectement des offrandes et des rites pratiqués dans le temple funéraire du pharaon.

ILLUSTRATION : 4D NEWS

① LES DIMENSIONS
Sa hauteur originelle était de 146,6 m ; chaque côté mesurait environ 230 m. On estime à 230 000 le nombre de blocs de calcaire que sa construction a exigés.

② LE POIDS ET LE VOLUME
Son volume est estimé à 2 521 000 m^3, et son poids à 5 750 000 tonnes. Selon Hérodote, 100 000 ouvriers auraient participé à sa construction.

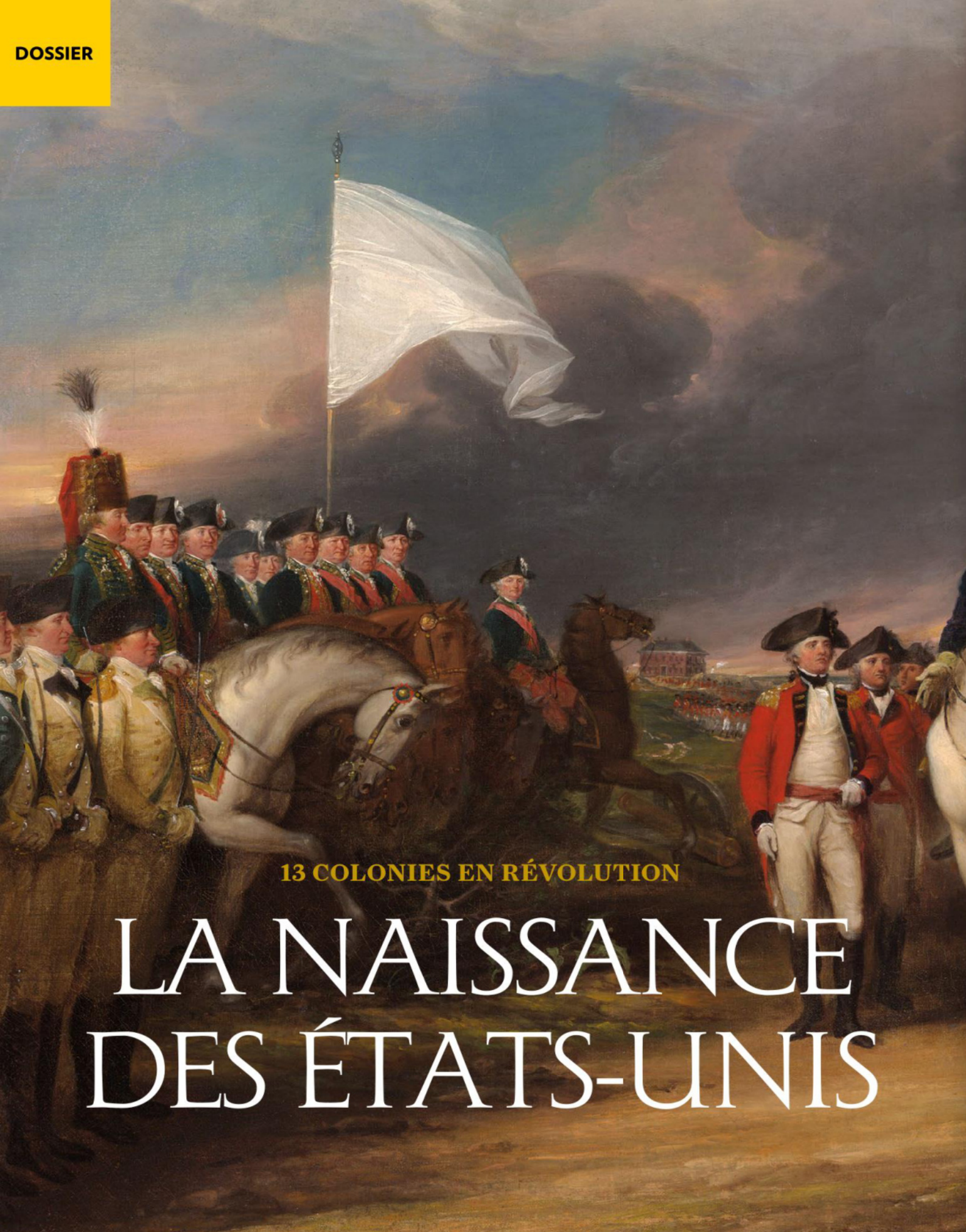
③ LE REVÊTEMENT
À l'origine, elle était revêtue d'un parement en calcaire fin de Toura, aujourd'hui disparu. Dans les aménagements intérieurs, on employait si nécessaire le granit d'Assouan.

④ LE TEMPLE HAUT
Cet édifice rectangulaire doté d'un portique accueillait les rituels et les offrandes assurant la survie du pharaon défunt. Il était relié par une chaussée au temple bas.

⑤ LES PYRAMIDES DE REINES
Près de la grande pyramide se trouvent quatre pyramides dites « satellites ». L'une était peut-être consacrée au double – le *ka* – du roi, et les trois autres à ses épouses.

⑥ LES BARQUES
Le long du côté sud de la grande pyramide, une barque solaire en cèdre de 43,4 m de long, démontée en plus d'un millier de pièces, a été mise au jour dans une fosse en 1947.

DOSSIER



13 COLONIES EN RÉVOLUTION

LA NAISSANCE DES ÉTATS-UNIS

LA DERNIÈRE BATAILLE
Dans cette toile de 1787 représentant *La Reddition de lord Cornwallis*, John Trumbull immortalise la capitulation des armées britanniques face aux « insurgents » américains, le 19 octobre 1781. *Yale University Art Gallery, New Haven.*
BRIDGEMAN IMAGES

En proclamant leur indépendance le 4 juillet 1776, les colonies britanniques d'Amérique du Nord entament avec leur métropole un bras de fer sanglant qui bouleverse l'histoire. Cette révolution signe l'acte de naissance politique des États-Unis. Mais la jeune nation saura tirer profit d'autres mythes fondateurs pour affermir son identité, tel celui du *Mayflower*.

BERTRAND VAN RUYMBEKE
HISTORIEN, SPÉCIALISTE DES ÉTATS-UNIS

CHRONOLOGIE

La révolte des colons du roi

10 février 1763
Le traité de Paris consacre la victoire de la Grande-Bretagne sur la France dans la guerre de Sept Ans.

Avril 1775
Les incidents qui surviennent dans les villes de Lexington et de Concord provoquent la guerre d'Indépendance.

4 juillet 1776
Les 13 colonies britanniques d'Amérique du Nord font sécession et proclament leur indépendance.

6 février 1778
Grâce à leur diplomatie active, les « insurgents » signent un traité d'alliance défensive avec la France.

19 octobre 1781
Avec l'aide de troupes françaises, les « insurgents » remportent une victoire décisive à Yorktown.

3 septembre 1783
Le traité de Paris met fin à la guerre et reconnaît l'indépendance des colonies américaines.

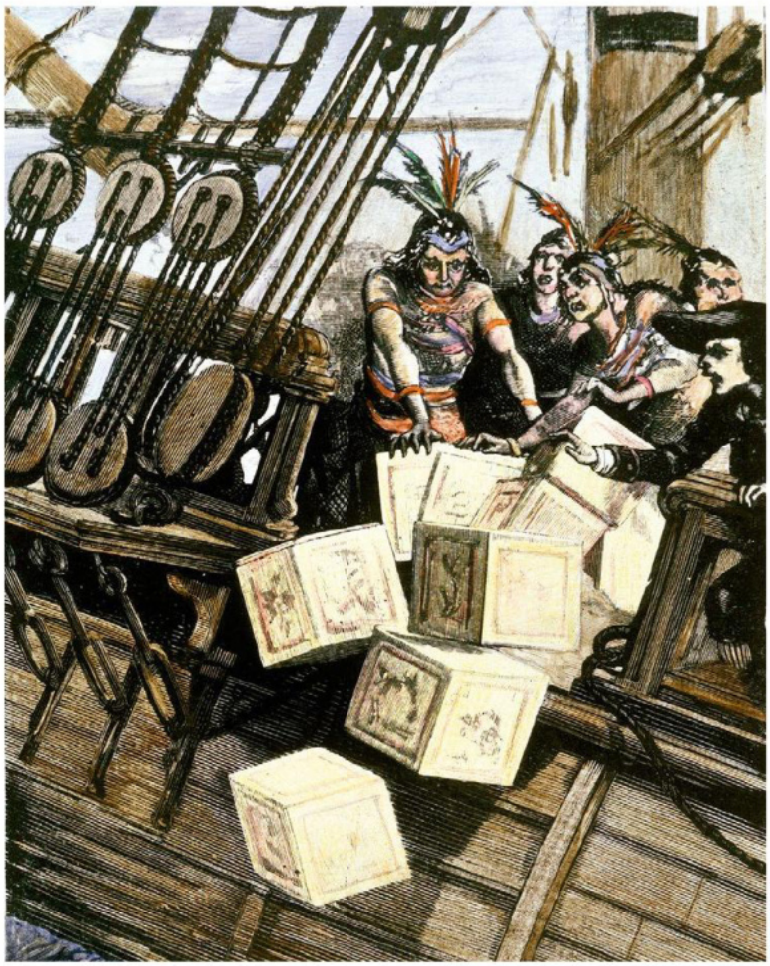
1787
Une Convention réunie à Philadelphie est chargée de rédiger la Constitution des États-Unis.

1789
Grand héros de la guerre, George Washington devient le premier président des États-Unis.

▲ LE MASSACRE DE BOSTON
Le 5 mars 1770, des soldats britanniques tirent sur la foule et font sept morts. Cet incident est le point de départ de la révolte des colonies qui mènera à la guerre d'Indépendance. Gravure d'époque par Paul Revere, un patriote américain.

La révolution puis l'indépendance américaine constituent l'un des grands bouleversements du XVIII[e] siècle. Un événement fondateur. Prise dans son ensemble, la naissance des États-Unis couvre une assez longue période allant de 1763 – date de la fin de la guerre de Sept Ans et de la signature du traité de Paris entre la France et la Grande-Bretagne – à 1789 – année de l'élection de George Washington à la présidence des États-Unis, qui entérine les nouvelles institutions nées de l'adoption de la Constitution fédérale, toujours en vigueur même si amendée de nombreuses fois depuis 1787. Si l'historien peut reconstruire le fil de ces événements, il faut toujours garder à l'esprit la dimension inattendue de ces derniers pour leurs contemporains. Jusqu'en 1775, soit au plus fort de la crise entre les colonies nord-américaines et Londres, l'indépendance effraie plus qu'elle n'enthousiasme les Américains, hormis une poignée de radicaux. Pourtant, elle sera proclamée un an plus tard, en juillet 1776…

AKG / NORTH WIND PICTURE ARCHIVES

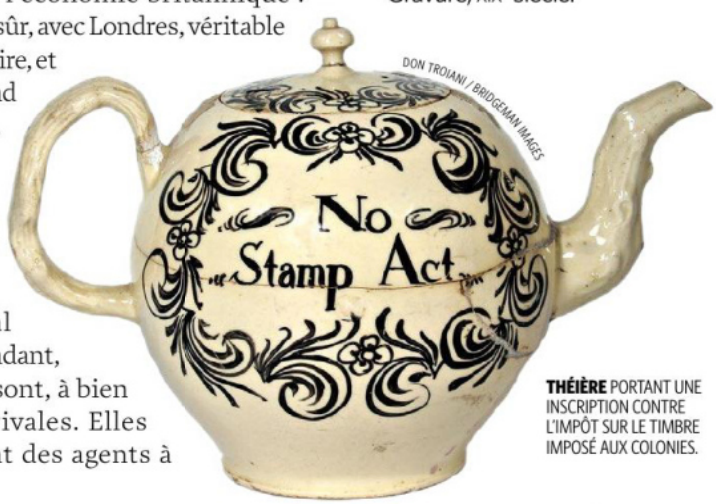


COSTA / LEEMAGE

Au milieu du XVIIIe siècle, la Grande-Bretagne contrôle 15 colonies en Amérique du Nord : les futures 13 colonies, soit du nord au sud le New Hampshire, le Massachusetts, le Connecticut, le Rhode Island, New York, le New Jersey, la Pennsylvanie, le Delaware, le Maryland, la Virginie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud et la Géorgie, auxquelles s'ajoutent la Nouvelle-Écosse — l'ancienne Acadie, où demeurent encore beaucoup de francophones — et Terre-Neuve. À ces territoires, il convient d'ajouter les colonies caribéennes, dont la florissante Jamaïque. L'Amérique du Nord britannique se distingue par son dynamisme démographique — 1,2 million d'habitants (dont 200 000 esclaves) en 1750 pour 250 000 en 1700 — et sa prospérité. La Virginie et le Maryland cultivent du tabac ; la Caroline du Sud et la Géorgie, du riz et de l'indigo (une plante tinctoriale à partir de laquelle s'obtient le bleu) —, ces quatre colonies concentrant la majorité de la population servile. La Caroline du Nord produit du goudron et de la poix obtenus à partir de la résine de pin pour calfeutrer les navires ; la Pennsylvanie, le New Jersey et New York, des céréales, des farines et de la viande. Le Rhode Island élève des chevaux ; le New Hampshire exporte du bois de marine (notamment pour les mâts) ; le Massachusetts, la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve livrent des produits baleiniers et du poisson en abondance.

Clairement, ces colonies sont une pièce maîtresse de l'économie britannique : anglaise, bien sûr, avec Londres, véritable capitale d'empire, et Liverpool, grand port négrier, mais aussi écossaise, Glasgow devenant au XVIIIe siècle un port colonial majeur. Cependant, ces colonies sont, à bien des égards, rivales. Elles entretiennent des agents à

▲ L'HEURE DU THÉ Indignés par les taxes sur le thé, des colons bostoniens grimés en Mohawks en déversent une cargaison dans la mer. La « Boston Tea Party » de 1773 est l'une des étincelles de la révolution. Gravure, XIXe siècle.



DON TROIANI / BRIDGEMAN IMAGES

THÉIÈRE PORTANT UNE INSCRIPTION CONTRE L'IMPÔT SUR LE TIMBRE IMPOSÉ AUX COLONIES.

Sources : M. Dorigny, *Atlas des premières colonisations*, Autrement, 2013 ; J. Sellier, *Atlas des peuples d'Amérique*, La Découverte, 2013
© LA VIE/LE MONDE

▲ L'INFLUENCE BRITANNIQUE
À la veille de l'insurrection, la Grande-Bretagne est la puissance dominante en Amérique du Nord. Une situation que la guerre d'Indépendance remet en cause.

Londres qui défendent leurs intérêts propres. L'Amérique n'est qu'un terme géographique, et le mot « Américain » se réfère alors aux Amérindiens, qui constitueront d'ailleurs de précieux alliés pour chaque camp lors de la guerre de Sept Ans (1756-1763).

Cette guerre débute en Virginie dès 1754 par des opérations que mène un certain George Washington, planteur et capitaine de milice, contre les Français. En Amérique du Nord, ce conflit majeur se déroule principalement dans le pays de l'Ohio, le piémont de Virginie au bord des Appalaches, et en Nouvelle-Écosse — d'où les Acadiens sont déportés dans toutes les colonies britanniques continentales en 1755. Sur le plan impérial, la France perd toutes ses possessions : le Québec et l'Ohio sont remis aux Britanniques, la Louisiane et le pays des Illinois cédés aux Espagnols, qui donnent pour leur part la Floride aux Britanniques. La Grande-Bretagne, avec cette éclatante victoire entérinée par le traité de Paris de 1763, contrôle tous les territoires nord-américains à l'est du fleuve Mississippi. Les colons américains, qui pour la première fois se sont battus ensemble aux côtés des troupes britanniques, revendiquent aussi fièrement cette victoire. En 1763, les « Américains » se sentent pleinement britanniques ! C'est pourtant au faîte de cette euphorie que la crise entre les colons et la métropole débute…

En 1763, la Grande-Bretagne est confrontée à trois défis majeurs. Le premier est sa dette — 130 millions de livres sterling pour 50 millions dans les années 1720 — qui l'oblige à lever des impôts. Or, à Londres, on estime que les colons américains doivent participer à l'effort financier. Dès 1765, le gouvernement britannique propose un impôt sur le timbre, le *Stamp Act*. Sur tout papier officiel doit

désormais figurer un timbre fiscal. Pour les colons, c'est une mesure nouvelle et inadmissible. À leurs yeux, le parlement de Londres ne peut, selon le principe du consentement des gouvernés si cher aux Britanniques de part et d'autre de l'océan, les taxer, car ils n'y sont pas représentés et, surtout, ils jouissent de leurs propres assemblées, qui existent depuis la fondation des colonies au début du XVII[e] siècle. Le deuxième défi est l'administration d'un territoire désormais immense en Amérique du Nord, où la Grande-Bretagne veut garder des troupes, ce qui est très mal perçu par les habitants des colonies. La présence de quelque 10 000 hommes, stationnés surtout dans les villes, provoque l'incompréhension. Pourquoi maintenir cette armée, que les colons doivent aider à loger, alors que les Français ont été vaincus ? Est-ce une armée d'occupation ? Que surveille-t-on, au juste ? Les frontières, les Amérindiens ou la population coloniale ? Enfin, souhaitant ménager ses alliés amérindiens et contrôler le commerce avec ces derniers, la Grande-Bretagne veut empêcher les colons américains de franchir les Appalaches et les contenir près des côtes. La Proclamation royale de 1763, qui interdit aux habitants des colonies d'occuper des terres au-delà des Appalaches et de commercer avec les autochtones, est tout aussi inédite qu'inacceptable. George Washington déclare qu'il faudrait « rien moins qu'une muraille de Chine » pour bloquer l'avancée les colons vers l'Ouest.

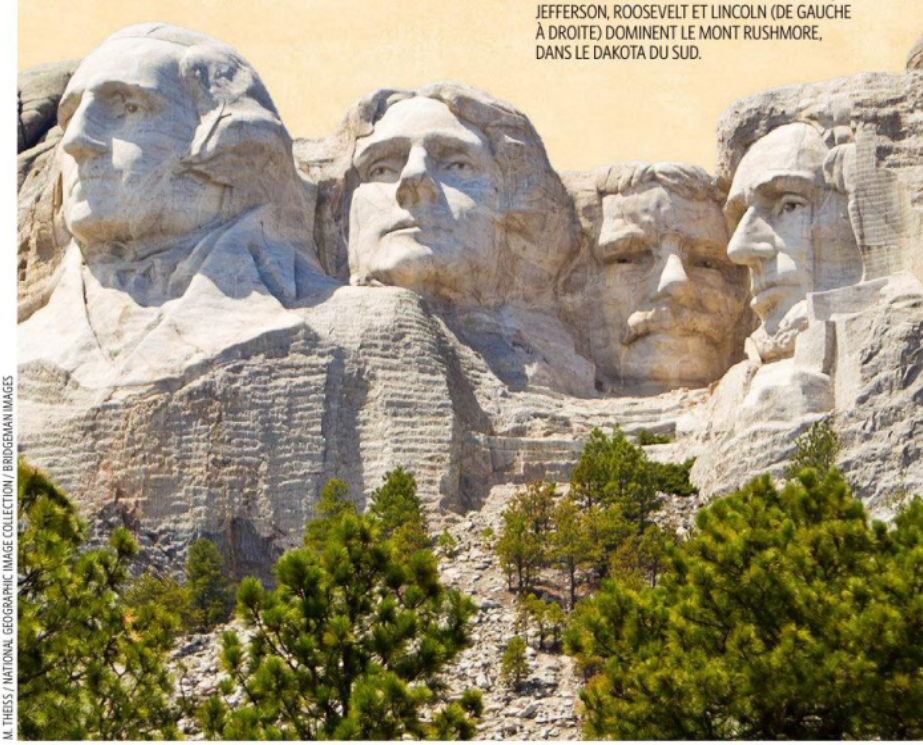
Attaques à coup de pamphlets

Les années 1760 sont traversées par une guerre de pamphlets entre Anglais et Américains (le mot commence alors à prendre son sens contemporain). D'une part, sur la différence entre lever des droits de douane (une prérogative du Parlement ancestrale et acceptée par les colons) et lever des impôts dans les colonies (un droit réservé, à leurs yeux, aux assemblées coloniales), et, d'autre part, sur l'impossible représentation des Américains au Parlement. Londres prétend que les colons y sont représentés virtuellement en qualité de sujets britanniques… Les Américains récusent catégoriquement cet argument. Cette même décennie voit le tout premier Congrès, réunissant les habitants de neuf colonies, se tenir à New York en 1765. Alternant menaces

QUI SONT LES PÈRES FONDATEURS ?

L'EXPRESSION DE « PÈRES FONDATEURS » (*Founding Fathers*) apparaît dans les années 1920, lorsque les États-Unis vivent une période de grande prospérité et s'enorgueillissent de leur réussite et de la solidité de leurs institutions. Les plus connus sont **George Washington,** commandant en chef de l'armée américaine pendant la guerre d'Indépendance et premier président des États-Unis (1789-1797) ; **Benjamin Franklin,** négociateur du traité d'alliance avec la France de 1778 et membre du comité en charge de rédiger la Déclaration d'indépendance ; **John Adams,** négociateur du traité de paix de 1783 et deuxième président des États-Unis (1797-1801) ; **Thomas Jefferson,** principal auteur de la Déclaration d'indépendance, ambassadeur à Paris de 1785 à 1789 et troisième président des États-Unis (1801-1809) ; **James Madison,** surnommé « le père de la Constitution » (celle de 1787, toujours en vigueur) et quatrième président des États-Unis (1809-1817). Dans son sens générique, l'expression désigne les leaders qui ont, à un moment ou à un autre, joué un rôle dans la révolution, le processus d'indépendance et la construction des institutions. Ils sont donc assez nombreux. Le groupe inclut notamment les signataires de la Déclaration d'indépendance de 1776 (les ***signers***), les rédacteurs de la Constitution de 1787 (les ***framers***), tous les membres des Congrès successifs de 1774 à 1787, et tous ceux qui ont écrit pour défendre la cause américaine ou qui ont représenté ses intérêts à l'étranger.

LES VISAGES DES PRÉSIDENTS WASHINGTON, JEFFERSON, ROOSEVELT ET LINCOLN (DE GAUCHE À DROITE) DOMINENT LE MONT RUSHMORE, DANS LE DAKOTA DU SUD.



M. THEISS / NATIONAL GEOGRAPHIC IMAGE COLLECTION / BRIDGEMAN IMAGES

BENJAMIN FRANKLIN, AMÉRICAIN DES LUMIÈRES

PICTURES FROM HISTORY / BRIDGEMAN IMAGES

FILS D'UN MARCHAND DE CHANDELLES, Benjamin Franklin naît en 1706 à Boston, dans le Massachusetts ; il est le plus jeune d'une fratrie de 17 enfants. En 1723, il s'installe comme imprimeur à Philadelphie, en Pennsylvanie. En 1727, il crée un club de lectures et de discussions, le Junto, et fonde en 1731 la première bibliothèque des colonies américaines, la Library Company of Philadelphia. À partir de 1733, Franklin publie *L'Almanach du bonhomme Richard*, qui sera l'un de ses plus grands succès éditoriaux. Cet **almanach,** qui fut de nombreuses fois traduit et réédité en France, contient des prévisions météorologiques, des proverbes, des dictons et des conseils en tout genre, pour lesquels Franklin sera connu et apprécié. En 1753, il reçoit une médaille de la Royal Society à Londres pour ses travaux sur l'électricité et son invention du paratonnerre.

De 1768 à 1774, il s'installe dans la capitale anglaise, où il est agent pour plusieurs colonies, notamment la Pennsylvanie. Il rentre à Philadelphie en 1775, où il siège au **Congrès continental.** Il est membre du comité qui rédige la Déclaration d'indépendance l'année suivante. Toujours en 1776, il devient maître des postes pour les nouveaux États-Unis. À l'automne 1776, il est envoyé en France pour défendre les intérêts des États-Unis à Versailles et obtenir de Louis XVI une aide financière, matérielle et si possible militaire. En France, où il est connu pour ses travaux scientifiques, publiés en français dès 1773, notamment ceux sur la foudre, il devient véritablement une icône. En 1782, il est l'un des **négociateurs américains** du traité de Paris de 1783, qui met fin à la guerre d'Indépendance. En 1787, à l'âge de 81 ans, il siège à la Convention constituante de Philadelphie. Il meurt dans cette même ville en 1790.

À la fois imprimeur, écrivain, inventeur, scientifique, bibliophile, démographe, journaliste, diplomate et homme politique, Franklin, dont la vie s'étire sur tout le XVIII[e] siècle, est véritablement l'un des révolutionnaires américains les plus talentueux et les plus prolifiques. Il figure parmi les Pères fondateurs les plus appréciés des Américains, son nom a été donné à des comtés, des ponts, des autoroutes et une université, et son portrait figure sur le billet de 100 dollars.

▲UN TALENT POLYMORPHE
Dans ce portrait de 1767, le peintre David Martin met en avant à la fois l'homme de lettres et le scientifique (le buste sur la gauche est celui de Newton). *Maison-Blanche, Washington.*

METMUSEUM.ORG/CREATIVE COMMONS

▲ VERS LA RIVE DE LA VICTOIRE
Nommé en 1775 commandant en chef des armées insurgées par le Congrès continental, Washington fait traverser le fleuve Delaware à ses troupes le soir de Noël 1776. Par Emanuel Leutze. 1851. *Metropolitan Museum of Art, New York.*

et reculades, le gouvernement britannique ne sait pas comment gérer cette crise qui ne fait que s'aggraver. Les Américains choisissent l'arme du boycott, qui pénalise durement les marchands de métropole.

Au cours des années 1770, la crise atteint un point de non-retour. En mars 1770, un affrontement entre soldats et colons à Boston cause la mort de sept personnes. Ce tragique incident, qui reflète le très haut niveau de tension entre les Bostoniens et les troupes britanniques, est vite qualifié par les Patriotes (le nom que se donnent les révolutionnaires américains) de « massacre de Boston ». Menant toujours une politique incohérente, Londres décide alors de lever des taxes douanières sur plusieurs produits, puis se rétracte et ne garde que celle sur le thé, dont les Américains sont alors de grands consommateurs. Souhaitant aider la Compagnie des Indes orientales, qui s'est investie dans la colonisation du Bengale au point d'être au bord de la faillite, le gouvernement lui accorde le monopole du marché nord-américain pour écouler son thé. Une décision inacceptable pour les marchands américains — qui, par ailleurs, pratiquent la contrebande de thé hollandais à grande échelle… En décembre 1773, des Bostoniens grimés en Mohawks jettent la cargaison de thé de trois navires de la Compagnie ancrés dans le port. C'est la « Boston Tea Party ».

Boston, le cœur du désordre

En 1774, Londres décide de frapper du poing sur la table. Cette insubordination est devenue inadmissible et doit être durement matée. Le Parlement vote alors ce que les Britanniques appellent les « lois coercitives », mais que les Américains nomment les « lois intolérables ». Ces lois ciblent tout particulièrement Boston et la colonie du Massachusetts, considérés comme le cœur du désordre. Le port de Boston est fermé, et les Bostoniens doivent loger les troupes britanniques. La charte du Massachusetts est modifiée pour donner plus de pouvoirs au gouverneur — un général britannique est nommé à ce poste —, au détriment de l'assemblée. De plus, une

LA FAYETTE PREND LES ARMES
Le « héros des deux mondes » combattait déjà comme engagé volontaire aux côtés de Washington avant l'arrivée, en mai 1781, de renforts français commandés par Rochambeau. Portrait par Louis Léopold Boilly. 1788. *Musée du Château, Versailles.*

JOSSE / LEEMAGE

LES FRANÇAIS SONT APPELÉS EN RENFORT

En France, la guerre d'Indépendance des États-Unis est connue sous le nom de **« guerre d'Amérique ».** Si les colons américains se battent contre la Grande-Bretagne dès avril 1775, la France ne s'engage officiellement dans le conflit qu'au mois de février 1778, avec la signature d'un traité d'alliance, et n'envoie de troupes qu'à l'été 1780. Le contingent français, constitué d'environ **6 000 hommes,** est commandé par le général Rochambeau. La Fayette combat pour sa part dans l'armée de Washington. La fine fleur de la noblesse française se bat en Amérique : le baron de Viomésnil, le chevalier de Chastellux, ou encore Jacques Anne Joseph de Vauban. On trouve aussi dans les rangs le Suédois Axel de Fersen. Les Français installent leur quartier général dans la ville portuaire de Newport, dans le Rhode Island. À l'été 1781, l'armée rejoint celle de Washington au nord de New York, puis descend vers la Virginie, couvrant 800 kilomètres à pied. Fin septembre, elle fait le siège de la ville de **Yorktown**, où s'est retranché le général britannique Cornwallis. Une escadre française, commandée par le comte de Grasse, bloque la baie de Chesapeake, empêchant Cornwallis de recevoir des renforts. Le 19 octobre, les Britanniques capitulent. La guerre d'Indépendance prend fin.

autre loi, l'Acte de Québec, étend les limites de cette province loin vers le sud, tout en y établissant un gouvernement bienveillant envers les habitants francophones et catholiques. Londres, clame-t-on outre-Atlantique avec amertume et étonnement, traite les colons américains, sujets britanniques, si durement et se montre si tolérante envers d'anciens ennemis…

En 1774 et en 1775, en réaction à ces mesures, se réunissent à Philadelphie le Premier, puis le Second Congrès continental. Cette fois-ci, 13 colonies y sont représentées. Jusqu'à la fin de la période, ce Congrès de 55 membres restera le cœur politique de la rébellion. En avril 1775, des escarmouches entre colons et troupes britanniques dans les petites villes de Lexington et de Concord, au nord de Boston, lancent la guerre. En juin 1775, le Congrès nomme George Washington général en chef de l'armée américaine. La bataille de Bunker Hill, livrée à Boston le 17 juin, est féroce. Les Britanniques la remportent, mais perdent près de 1 000 hommes. Les Américains apparaissent farouchement déterminés. À l'automne 1775, le roi George III déclare l'Amérique en état de rébellion.

LA CONFECTION DU PREMIER DRAPEAU AMÉRICAIN EST ATTRIBUÉE À LA PATRIOTE BETSY ROSS, ICI EN TRAIN DE DÉCOUPER LES ÉTOILES EN PRÉSENCE DE WASHINGTON (À GAUCHE). PAR JEAN-LÉON GÉRÔME FERRIS. *COLLECTION PARTICULIÈRE.*

GRANGER COLL NY / AURIM AGES

▲ UNE NOUVELLE NATION
Ce tableau d'Howard Chandler Christy regroupe le portrait des 33 délégués qui signèrent la Constitution en 1787, dont Washington ①, Franklin ②, Madison ③ et Hamilton ④. Jefferson, absent, est alors à Paris. 1940. *Chambre des représentants, Washington.*

Alors que la guerre fait rage et que les Américains tentent toujours de négocier avec Londres, le mouvement vers l'indépendance s'accélère soudainement. En janvier 1776, l'Anglais Thomas Paine, établi à Philadelphie depuis 1774, publie un brûlot antimonarchique en faveur de l'indépendance. Le pamphlet connaît un très grand succès, avec 140 000 exemplaires vendus. En mai 1776, le Congrès invite les colonies à rompre leurs liens avec la métropole et à devenir des États en rédigeant leurs propres Constitutions. Certaines l'ont d'ailleurs déjà fait, tel le New Hampshire dès janvier. En juin 1776, Thomas Jefferson soumet sa Déclaration d'indépendance au Congrès, qui l'adopte unanimement le 4 juillet. Les 13 colonies se proclament « des États libres et indépendants ». Un nouveau pays est né. Magistrale et éloquente, la Déclaration est composée de trois parties. La première expose, dans un condensé de principes hérités des Lumières, les raisons « philosophiques » qui ont conduit ces colonies à proclamer leur indépendance. La seconde liste les griefs reprochés au roi George III : volontairement répétitive et accusatrice, la formulation fait débuter chaque paragraphe par l'anaphore « Il a ... ». La troisième, enfin, proclame l'indépendance des colonies.

Les anciens ennemis réconciliés

Proclamer son indépendance alors que la métropole a plus de 35 000 hommes de troupe sur place ne suffit pas pour l'obtenir. Et d'ailleurs, ces planteurs, avocats et marchands sont bien courageux, car ils risquent d'être arrêtés et emprisonnés à tout moment. L'Amérique a besoin d'une victoire importante, afin de convaincre les nations européennes de les soutenir. Au Congrès, on pense principalement à la France, la seule qui puisse rivaliser militairement, notamment sur mer, avec la Grande-Bretagne, et qui nourrit un esprit de revanche depuis sa défaite de 1763. Cette victoire décisive sera celle de Saratoga, dans l'État de New York, le 7 octobre 1777. Depuis son arrivée en France en décembre 1776, Benjamin Franklin, qui y a rejoint le

BRIDGEMAN IMAGES

premier émissaire du Congrès à la cour de Versailles, Silas Deane, s'active sans relâche et avec succès pour obtenir l'appui financier, diplomatique et militaire de Louis XVI. En février 1778, quatre mois après la victoire de Saratoga, la France, qui a reconstitué sa marine, signe avec les États-Unis un traité d'alliance et d'amitié, et s'engage dans la guerre auprès des « insurgents ». À l'automne 1780, elle envoie en Amérique une partie de sa flotte et un contingent de 6 000 hommes, commandé par le général Rochambeau et basé à Newport, dans le Rhode Island. Quant à La Fayette, il combat déjà dans l'armée américaine depuis 1777 auprès de Washington.

Anciens ennemis, les Français et les Américains s'entendront somme toute bien après une inévitable période d'adaptation. Renonçant à tenter de prendre New York, où les Britanniques ont établi leur quartier général, les nouveaux alliés décident de porter toutes leurs forces en Virginie, près de la petite ville de Yorktown, où le général Cornwallis s'est retranché. Une telle décision implique une coordination parfaite entre les régiments américains de La Fayette, qui arrivent du sud depuis les deux Carolines, et des armées de Washington et de Rochambeau. Cette dernière doit parcourir 800 kilomètres à marche forcée... Enfin, l'assaut terrestre doit aussi être coordonné avec la flotte française, qui a pour mission de fermer la baie afin que les troupes de Cornwallis ne puissent obtenir des renforts ou se retirer par mer. De septembre à octobre 1781, les Franco-Américains mènent à bien ce plan. Après un siège de trois semaines, Cornwallis capitule.

Le traité de Paris de 1783 reconnaît l'indépendance des États-Unis. Mais l'euphorie cède vite la place à une grande inquiétude et à une confusion nées des sérieuses difficultés que traverse le pays. Les États sont très endettés, l'économie va mal. Une grande partie des terres ont été ravagées par la guerre. Les 60 000 colons loyalistes, partisans de la Grande-Bretagne, ont quitté le pays. Deux révoltes secouent le pays. Enfin, les institutions se révèlent fragiles et peu efficaces. Depuis 1781, le Congrès gouverne sous le régime des articles de la Confédération, qui a crée une ligue d'États souverains, mais sans le pouvoir de lever des impôts, et où toute décision doit être prise à l'unanimité.

En 1787, une convention de délégués des États se réunit avec pour instruction de modifier cette première Constitution. En fait, ils en rédigent une nouvelle, qui change radicalement la donne. Le pays sera désormais gouverné par un exécutif en la personne d'un président élu, et par deux assemblées législatives. Le pouvoir des institutions fédérales est par ailleurs fortement renforcé. La campagne de ratification de cette Constitution est disputée. Finalement, alors que le Rhode Island ne l'a toujours pas ratifiée, elle se met en place. Au début de 1789, Washington, le général qui sauva la cause américaine lors de la guerre, est élu président. La république états-unienne est née. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Histoire des États-Unis. De 1492 à nos jours
B. Van Ruymbeke, Tallandier, 2018.

Genèse d'un mythe fondateur

LES PÈLERINS DU MAYFLOWER

Il y a 400 ans, en 1620, 102 pèlerins fuyant les persécutions en Angleterre accostaient au cap Cod. Leur arrivée n'a, à l'époque, rien d'un événement. Pourtant, au cours du XIXe siècle, le *Mayflower* va être hissé au rang de mythe des origines de l'Amérique.

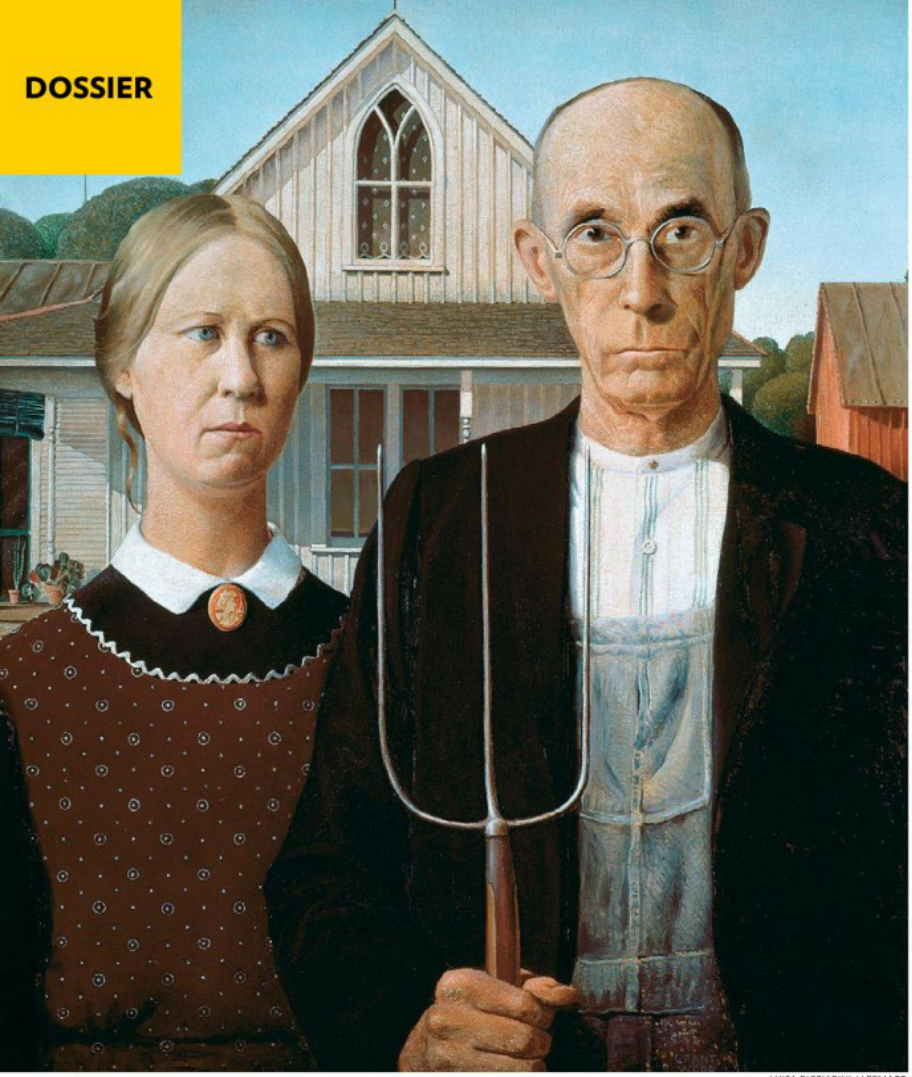
ADRIEN BONITEAU
HISTORIEN SPÉCIALISTE DES ÉTATS-UNIS

« Un navire, le *Mayflower* ; une date, 1620 ; une fête, Thanksgiving ; [...] une utopie, la "ville sur la colline" ; des héros, les *Pilgrim Fathers*. Voici les ingrédients de la naissance mythique des États-Unis », écrit Bertrand Van Ruymbeke dans *L'Amérique avant les États-Unis*. Il est vrai que le récit des pèlerins du *Mayflower*, relativement ignoré jusqu'à la fin du XVIIIe siècle dans les sources, se voit propulsé, au cours du XIXe siècle, au rang de symbole de l'identité américaine et de mythe des origines. Il est alors réinterprété pour incarner successivement l'idéal de liberté politique né de la révolution américaine (1775-1783) et les valeurs de liberté et d'égalité des États du Nord contre l'esclavagisme des États du Sud lors de la guerre de Sécession (1861-1865). Pourtant, l'arrivée et l'installation en 1620 des 102 passagers du *Mayflower* en Nouvelle-Angleterre sont un événement marginal à l'époque. Pourquoi un tel épisode, alors passé inaperçu, est-il parvenu au rang de mythe fondateur de la première puissance mondiale actuelle ?

En 1620, des puritains séparatistes anglais acquièrent un territoire en Virginie auprès de la Compagnie de Plymouth, l'une des compagnies coloniales de leur pays. Les puritains désignent alors des chrétiens cherchant à réformer l'Église d'Angleterre pour la rendre plus conforme au modèle biblique en la purifiant de certains de ses rites, que ces protestants zélés assimilent volontiers à un reste « papiste » (c'est-à-dire catholique). Face aux échecs des tentatives de réformation, une minorité d'entre eux, séparatiste, en vient à la conclusion

UNE NOUVELLE TERRE PROMISE
Après les aléas d'une longue traversée, les passagers du *Mayflower* posent enfin pied à terre au cap Cod. Ils espèrent trouver en Amérique des conditions de vie plus conformes à leurs convictions religieuses. Par Antonio Gisbert. 1863. *Sénat, Madrid*.

AKG-IMAGES / ALBUM / ORONOZ



LUISA RICCIARINI / LEEMAGE

▲ PURITAINS MODERNES
La représentation que donne Grant Wood d'un père fermier et de sa fille en 1930 dans son célèbre *American Gothic* évoque, par sa rigidité symétrique, l'austérité puritaine souvent associée aux descendants des premiers arrivants européens. *Art Institute, Chicago.*

qu'il est désormais nécessaire de fonder de nouvelles communautés ecclésiastiques en dehors de l'Église d'État, irréformable. Tel est le cas de ces 35 puritains originaires de la petite ville de Scrooby, dans le Nottinghamshire, qui décident de partir pour le Nouveau Monde afin d'y fonder une colonie régie par des normes qu'ils jugent plus bibliques et peuplée d'hommes qu'ils considèrent comme vraiment régénérés. Conduits par William Bradford, ces « pèlerins » ont le sentiment de revivre l'Exode biblique, quittant une Europe qu'ils estiment semblable à l'Égypte antique pour s'installer dans ce qu'ils imaginent comme une nouvelle Terre promise.

Tout juste implantés à Plymouth, les colons affrontent de difficiles conditions de vie. Les épidémies emportent plus de la moitié d'entre eux après un premier hiver très rude.

Mais ces séparatistes ne sont pas seuls à bord. Ils sont même minoritaires, puisque 67 « étrangers », selon les mots de Bradford dans son *Histoire de la colonie de Plymouth*, sont aussi du voyage. Ces hommes avaient embarqué avec les pèlerins sur ordre de la compagnie d'investisseurs finançant l'entreprise, afin de multiplier les chances de survie de l'expédition en cas de coup dur (épidémie ou attaque indienne). Leurs motivations étant avant tout matérielles, des dissensions ne tardent pas à apparaître quant au choix de la destination. Parmi les pèlerins comme parmi les « étrangers », plusieurs souhaitent s'établir en Nouvelle-Angleterre plutôt qu'en Virginie. C'est pour répondre à ces tensions qu'est conclu un accord, le *Mayflower Compact*, signé par 41 passagers le 11 novembre 1620. Loin de constituer le pacte visionnaire précurseur du républicanisme américain que l'on en fera ultérieurement, le *Compact* est avant tout un contrat pragmatique visant à assurer un cadre légal minimal dans la future colonie. Les signataires s'engagent ainsi à se « constituer en un corps politique civil » et à obéir aux lois qui seront promulguées dans la colonie.

Sauvés par les Amérindiens

Ayant débarqué au cap Cod, dans le sud-est de l'actuel Massachusetts, les passagers fondent sur l'autre rive de la baie le village de Plymouth, première colonie durable de Nouvelle-Angleterre. Mais, du fait d'un hiver rude, près de la moitié des habitants de la nouvelle communauté meurt d'épidémies en quelques mois. Toutefois, les relations cordiales qu'ils entretiennent avec les Amérindiens leur sont d'une réelle utilité. Les colons font ainsi la connaissance de Tisquantum et de Samoset, de la tribu des Wampanoags, qui parlent tous deux anglais. Capturé par un capitaine européen, Tisquantum avait passé une partie de sa vie en Angleterre. Il sert d'interprète aux colons et leur apprend « la meilleure manière de planter le blé », ce qui fait dire à Bradford qu'il est un véritable « présent du Seigneur ». Lors des premières récoltes, à l'automne 1621, sont décrétés trois jours d'action de

AKG-IMAGES / ALBUM / PRISMA

▲ LES MAISONS DES PÈLERINS
Le Plantation Historical Museum, dans le Massachusetts, a reconstitué les maisons de la colonie de Plymouth, fondée au XVII[e] siècle par les passagers du *Mayflower* en Nouvelle-Angleterre.

grâces, ou *thanksgiving*. Façonnés par les récits bibliques et la théologie calviniste de l'élection, les colons reconnaissent en effet, d'après Bradford, « que le Seigneur était avec eux dans tous leurs faits et gestes, que sa grâce s'exerçait dans toutes leurs allées et venues ». Signe de cette élection, la colonie devient prospère, gagne des habitants et essaime même avec la création de villages alentours (Duxbury, Yarmouth, Taunton, Sandwich), avant de finir absorbée, en 1691, dans la colonie du Massachusetts.

Plymouth n'est pourtant pas la première colonie anglaise en Amérique : celle de Jamestown en Virginie, fondée en 1607, l'avait précédée. Les pèlerins du *Mayflower* ne sont pas non plus les premiers Européens à fouler la terre de Nouvelle-Angleterre : de nombreux marchands, français et anglais principalement, l'avaient déjà explorée, et une première colonie, Sagadahoc, y avait connu une brève existence. Le récit anachronique faisant des « Pères pèlerins » les premiers « Américains » ou, d'après John Quincy Adams, les « fondateurs de [n]otre race » doit donc être écarté.

Le refuge des persécutés

Néanmoins, ce n'est pas totalement sans raison que l'épisode du *Mayflower* est finalement devenu le mythe de fondation des États-Unis. Il révèle en effet une caractéristique majeure des colonies anglaises qui, contrairement au modèle colonial français, dans lequel l'uniformité religieuse est imposée, présentent une réelle diversité confessionnelle et en viennent à être considérées comme la terre de refuge par excellence pour les minorités persécutées du Vieux Monde. Succédant aux pèlerins du *Mayflower*, environ 13 000 puritains s'établirent ainsi en Nouvelle-Angleterre, principalement au Massachusetts, entre 1630 et 1640, ce que l'on a appelé la Grande Migration. En outre, les côtes américaines accueillent, au cours du XVII[e] siècle, de nombreuses minorités

ARG-IMAGES

▲ LE PREMIER THANKSGIVING
Cette fête typique de la culture populaire américaine célèbre la première récolte des pèlerins en 1621. La scène ci-dessus est moins naïve qu'elle ne le paraît : dans les premiers temps, colons et Amérindiens entretenaient en effet des relations cordiales.

religieuses, comme les quakers (très représentés dans les colonies centrales, notamment la Pennsylvanie), les baptistes ou d'autres minorités protestantes qui refusent de se conformer à l'Acte d'uniformité de 1662, établissant un strict anglicanisme en Angleterre. Les catholiques anglais, également persécutés, voient dans la colonie du Maryland, fondée en 1632, une terre de refuge. Ces migrations ne se limitent pas aux minorités anglaises. Les luthériens allemands, les mennonites alsaciens persécutés pour leur foi, les réformés français, dont beaucoup quittent leur patrie après la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV en 1685, et les frères moraves fondent leurs propres églises outre-Atlantique. Quelques communautés juives apparaissent. Enfin, l'anglicanisme, quoique moins omniprésent qu'en Angleterre, n'en est pas moins très bien représenté dans les colonies, notamment celles du Sud.

Si la reconstruction contemporaine de l'épisode du *Mayflower* constitue, il est vrai, un mythe, elle reste représentative de deux aspects ayant fortement marqué l'identité américaine : le puritanisme et la pluralité. La théorie de la « destinée manifeste » (*Manifest Destiny*) faisant de la nation américaine le nouveau peuple élu de Dieu, développée dans les années 1840, est à bien des égards héritière du providentialisme des Pères pèlerins et de leurs frères puritains. En outre, le *Mayflower* illustre parfaitement cet autre trait de l'histoire américaine : l'accueil des minorités confessionnelles, si caractéristique de cette Amérique plurielle. En ce sens, le récit du *Mayflower* peut être lu « comme les Actes des apôtres de la future nation américaine », selon les mots de l'historien Bernard Cottret. ■

Pour en savoir plus

RÉCIT
Histoire de la colonie de Plymouth. Chroniques du Nouveau Monde (1620-1647)
W. Bradford, Labor et Fides, 2004.

ESSAI
L'Amérique avant les États-Unis. Une histoire de l'Amérique anglaise (1497-1776)
B. Van Ruymbeke, Flammarion, 2013.

L'AMÉRIQUE AURAIT-ELLE PU ÊTRE FRANÇAISE ?

COMME LE RAPPELLE CHATEAUBRIAND dans *Atala* (1801), « la France possédait autrefois, dans l'Amérique septentrionale, un vaste empire ». Aux XVII^e^-XVIII^e^ siècles, une grande partie de l'Amérique fut en effet française. L'histoire coloniale française en Amérique du Nord commence en 1603, date à laquelle Samuel de Champlain séjourne à la confluence du Saguenay et du Saint-Laurent et noue une alliance franco-amérindienne, ce qui rend possible une installation durable des Français dans cette région. Cinq ans plus tard, avec le soutien d'Henri IV, l'explorateur fonde la ville de Québec.

Très vite, les établissements permanents se multiplient dans la région : Trois-Rivières (1634), **Montréal** (1642)... À partir du Saint-Laurent, les Français pénètrent dans les terres de l'Ouest, vers les Grands Lacs, puis au sud, dans la vallée du Mississippi. En 1699, ils s'installent sur les côtes du golfe du Mexique. La Nouvelle-Orléans, future capitale de la **Louisiane,** y est fondée en 1718. Vers 1700, les Français ont rattrapé leur retard vis-à-vis de la colonisation espagnole et portugaise, et bénéficient d'une indéniable avance sur les colonies anglaises, que leur propre empire encercle, allant occuper jusqu'à la moitié du continent nord-américain. Cet empire s'organise alors autour de quatre principales colonies : Terre-Neuve, l'Acadie, le Canada et la Louisiane. L'Amérique du Nord est en passe de devenir française.

Mais, contre toute attente, le XVIII^e^ siècle consacre le déclin de l'empire français en Amérique. Le **traité d'Utrecht** de 1713, conclu en pleine guerre de Succession d'Espagne (1701-1714), ratifie l'ascendant britannique : les Français doivent céder l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson à la Grande-Bretagne. Louis XIV préfère alors sacrifier les colonies au profit de la préservation de l'hégémonie française en Europe. Toutefois, la France conserve un vaste territoire s'étendant du Saint-Laurent à la Louisiane. Il faut attendre la fin de la **guerre de Sept Ans** et la signature du traité de Paris en 1763 pour voir l'empire français en Amérique complètement démantelé : le Canada et l'est de la Louisiane sont cédés aux Britanniques, l'Espagne ayant acquis La Nouvelle-Orléans et la rive droite du Mississippi. La France est alors exclue du continent : sa présence en Amérique du Nord se réduit au petit archipel de **Saint-Pierre-et-Miquelon.** Triomphante, la Grande-Bretagne jouit désormais d'une véritable suprématie outre-Atlantique. Du moins jusqu'aux émeutes de 1773.

▼ PASSATION DE POUVOIR
Le drapeau français flotte pour la dernière fois sur La Nouvelle-Orléans, après la vente de la Louisiane aux États-Unis en 1803. Gouache anonyme. *Château, Blérancourt.*

GIANNI DAGLI ORTI / AURIMAGES

SOBRE ET DIGNE
Washington est encore président lorsque Charles Willson Peale peint ce portrait en 1795. Derrière le costume austère de l'homme politique se cache un leader vigoureux, qui mena les troupes américaines à la victoire, et son pays vers l'indépendance.

THE GRANGER COLLECTION / AURIMAGES

Les paradoxes du premier président

GEORGE WASHINGTON

Tel un moderne Cincinnatus, le planteur Washington a quitté sa propriété de Mount Vernon, en Virginie, pour engager le combat politique puis militaire contre la Grande-Bretagne. À côté du héros de l'Indépendance, l'homme incarne aussi une autre Amérique, celle des colonies du Sud.

DOMINIQUE KALIFA
PROFESSEUR, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

Les États-Unis n'ont pas lésiné sur les hommages rendus à leur premier président : on donna son nom à la capitale fédérale ainsi qu'au 42e État du pays, on baptisa en son honneur sept montagnes, huit cours d'eau, dix lacs, plus de 30 comtés et neuf universités, et on orna de son effigie le très emblématique billet de 1 dollar. Peu de « Pères fondateurs » peuvent prétendre à un tel palmarès. George Washington n'est pourtant pas exempt de quelques contradictions, à l'image il est vrai de celles de son pays, ce qui explique peut-être sa grande et persistante popularité.

Ses origines et sa jeunesse ne le prédestinaient pourtant pas à prendre la tête de la rébellion. Ce fils d'honorable planteur, né en février 1732 en Virginie, appartenait en effet à la plus traditionnelle société coloniale. Ses parents, d'ascendance anglaise, avaient acquis des domaines sur lesquels travaillaient plusieurs centaines d'esclaves. À Mount Vernon comme à Ferry Farm, deux des plantations de tabac où vécut la famille, le jeune George reçut une éducation d'apprenti gentleman, mais la mort précoce de son père l'empêcha d'entreprendre comme ses aînés des études supérieures. Chaperonné par son demi-frère Lawrence, il fut introduit dans l'entourage des Fairfax, les plus riches propriétaires de Virginie, acquit le goût des choses militaires et fit ses premières armes comme arpenteur et planteur.

Engagé à 20 ans dans la milice de Virginie, il fut envoyé dans la vallée de l'Ohio, où Français et Anglais se disputaient le territoire.

SÉRIE À L'AMÉRICAINE

À l'occasion de la campagne électorale américaine, *Histoire & Civilisations* vous ouvre les portes de la Maison-Blanche, en dressant tous les mois le portrait d'un président marquant des États-Unis.

GRANGER / BRIDGEMAN IMAGES

▲ LA VIE DANS LES CHAMPS
Cette illustration du XIXe siècle montre une version idéalisée et pacifiée de la vie dans la propriété du Père fondateur, dont les 300 esclaves ne furent affranchis qu'après sa mort, par testament.

Cinq ans durant, il y fit l'expérience de la guerre, et même s'il ne brilla pas par ses faits d'armes, il participa activement à l'arrêt de l'expansion française et à la mainmise britannique sur la Nouvelle-France. Revenu à la vie civile, Washington épousa en 1759 une riche héritière et se consacra, à l'instar de nombreux gentilshommes, aux nouveautés et au progrès agronomiques. Il fut dès lors assidu aux réunions de la Chambre des bourgeois, l'assemblée législative de Virginie, dans laquelle il siégea dès son retour. C'est également durant ces années qu'il fut initié à la franc-maçonnerie.

Le héros de Yorktown

Hostile comme beaucoup d'autres Américains aux nouvelles taxes levées par Londres, il fut élu comme délégué de Virginie au Congrès continental de Philadelphie, qui affirma en 1774 les droits des colonies face à l'arbitraire du gouvernement britannique. Il ne brillait guère par son éloquence, mais son sérieux, son patriotisme et son expérience militaire firent de lui un délégué apprécié. L'année suivante, alors que la « rébellion » avait commencé dans le Massachusetts, le Second Congrès continental lui proposa de diriger l'armée chargée de défendre les intérêts des colons. Il occupa cette fonction huit ans durant, devenant de fait le principal acteur de la guerre d'Indépendance des États-Unis. Une guerre longue et difficile, marquée de revers et d'avancées, mais durant laquelle le nouveau général s'attacha à construire une armée mieux organisée et mieux équipée. Oublieux des rivalités d'antan, il collabora avec les troupes françaises menées par Rochambeau et La Fayette, et sortit grand vainqueur de la bataille de Yorktown en octobre 1781. Deux ans plus tard, au lendemain du traité de Paris qui reconnaissait l'indépendance des États-Unis, Washington remit sa démission au Congrès, renonçant à toute fonction publique pour se consacrer désormais à son seul domaine.

La pause fut cependant de courte durée. Soucieux de régler les différends qui ne cessaient de surgir entre les États, il participa en mai 1787 à la Convention de Philadelphie,

AMÉRINDIENS ET NOIRS, LES GRANDS PERDANTS

« NOUS, LE PEUPLE DES ÉTATS-UNIS ». Ainsi débute le préambule de la Constitution des États-Unis. Si les délégués de la Convention réunie à Philadelphie pour l'élaborer débattirent longuement des droits et des devoirs des citoyens, il ne leur vint guère à l'esprit d'élever à ce statut les populations non blanches du pays. Des **Amérindiens,** la Constitution ne dit d'ailleurs pas un mot. La question des esclaves fut en revanche discutée. Fallait-il les inclure dans le calcul des « propriétés » prises en compte pour être électeur ou éligible ? Devait-on par ailleurs les comptabiliser dans la population des États, notamment afin d'établir le nombre de députés à la Chambre des représentants ? On s'accorda sur ce dernier point à considérer que 5 esclaves équivaudraient à 3 habitants ! Quant aux questions de l'esclavage et de la traite, elles furent vite réglées lorsque la Géorgie et la Caroline du Sud déclarèrent qu'elles quitteraient l'Union s'ils étaient interdits.

C'est donc sur une **double exclusion** que débuta l'histoire des États-Unis. La suite ne vaut guère mieux. La politique d'expansion vers l'Ouest de la nouvelle nation suscita dès 1790 une première guerre indienne contre les Miamis de l'Indiana et de l'Ohio, inaugurant un siècle de violences et de massacres, le plus souvent au mépris des accords signés. « Les gouvernements américains ont signé plus de 400 traités avec les Amérindiens et les ont tous violés », rappelle l'historien Howard Zinn. Ce n'est qu'en 1924 que l'*Indian Citizenship Act* déclara tous les Amérindiens citoyens américains, et encore faudrait-il attendre 20 années de plus pour qu'ils puissent voter dans tous les États.

Quant aux esclaves, ils furent au cœur de contradictions infinies. George Washington et son épouse possédaient plus de 300 esclaves, qui travaillaient du lever au coucher du soleil et encouraient le fouet à chaque incartade. Si Washington prit position au Congrès pour l'**abolition graduelle,** c'était surtout parce qu'il y voyait une difficulté pour l'avenir du pays, et lui-même n'affranchit ses propres esclaves que par voie testamentaire, après sa mort. La plupart des États du Nord, sous l'influence des églises protestantes, abolirent cependant l'esclavage, mais celui-ci prospérait dans l'économie cotonnière des États du Sud. Ce n'est qu'au terme d'une violente guerre civile que le 13e amendement affranchit, en décembre 1865, les 4 millions d'esclaves que comptait encore le pays. Mais ce ne fut que le début d'un autre combat, séculaire lui aussi, pour l'égalité des droits.

SAAM / RMN-GP

◀ CHEFS INDIENS
Célèbres pour ses portraits d'Amérindiens, Charles Bird King représente ici les chefs de tribus des Plaines venus négocier avec le gouvernement américain les droits de leur territoire. 1821. *Smithsonian American Art Museum, Washington.*

LINCOLN MEMORIAL À WASHINGTON
Inauguré en 1922, cet édifice est emblématique de l'architecture très solennelle, d'inspiration néoclassique, dont la capitale fédérale s'est dotée depuis le début du XIXe siècle.

MICHAEL BROCHSTEIN. ALL RIGHTS RESERVED / ZUMA / REA

LE SOCLE INTANGIBLE DE LA CONSTITUTION

Aux sources de la Constitution américaine se trouvent les « Articles de la Confédération », élaborés par la Convention de Philadelphie en mai 1777, deux ans après le début de la guerre d'Indépendance. Ils affirmaient l'Union perpétuelle entre les 13 États fédérés et attribuaient à la **Convention** le pouvoir exclusif sur la guerre, la diplomatie et les finances. L'indépendance acquise, il apparut cependant que ces articles étaient insuffisants pour garantir une politique commune. Une seconde Convention se réunit donc à **Philadelphie** en mai 1787 pour élaborer un nouveau texte. Les débats furent vifs et houleux, mais les travaux, présidés par Washington, aboutirent à un compromis : des pouvoirs strictement séparés, l'exécutif confié à un président, à la fois chef de l'État et chef du gouvernement, le judiciaire à une Cour suprême, le législatif à **deux Chambres,** l'une élue au suffrage direct en proportion du nombre d'habitants (la Chambre des représentants), l'autre où chaque État aura un nombre égal de députés (le Sénat). Le projet, adopté en septembre 1787, fut ensuite ratifié par chacun des 13 États. Complété par 27 amendements (le dernier date de mai 1992), ce texte est toujours en vigueur.

réunie pour réviser les « Articles de la Confédération », premier document constitutionnel de la jeune nation. Nommé président de la Convention, Washington présida donc aux travaux d'une assemblée qui accoucha quelques mois plus tard de la Constitution des États-Unis d'Amérique. En conséquence de quoi il fut élu en avril 1789, président de la nouvelle République.

C'est ainsi que l'ancien planteur, devenu général puis président, fut acclamé par la foule tout au long du trajet qui le mena de Mount Vernon à New York. Ses deux mandats (1789-1797) marquèrent l'apparition d'un nouvel État, puis son entrée sur la scène internationale. Les premières années furent surtout consacrées à la réorganisation d'un pays que la guerre et ses suites avaient laissé exsangue. Entouré d'hommes qui s'étaient illustrés durant la révolution – John Adams, Thomas Jefferson, Alexander Hamilton, James Madison –, il s'attacha d'abord à consolider l'administration fédérale et à résoudre la crise budgétaire. Secrétaire du Trésor,

Hamilton créa ainsi la banque fédérale des États-Unis en 1791. Mais une telle initiative suscita oppositions et débats : le conflit entre Hamilton, partisan d'un gouvernement fédéral fort, et Jefferson, qui défendait à l'inverse les droits et les prérogatives des États, affaiblit la présidence et fut aux sources du bipartisme américain. Le pays connut aussi, après l'instauration de taxes sur l'alcool, une vive agitation en Pennsylvanie — la fameuse « révolte du whisky » —, qui nécessita l'usage de la force militaire. Le désir d'expansion vers l'Ouest provoqua aussi la poursuite des guerres indiennes, notamment contre le chef des Miamis Little Turtle et d'autres tribus du Nord-Ouest, que les Britanniques poussaient contre les colons américains.

SURNOMMÉ LE « BILLET VERT », LE BILLET DE 1 DOLLAR PORTE L'EFFIGIE DE GEORGE WASHINGTON SUR SON RECTO.
PVDE / BRIDGEMAN IMAGES

Message d'adieu

En dépit de ce contexte difficile, George Washington, qui avait d'abord songé à se retirer des affaires, accepta sur la suggestion de Jefferson l'idée d'un second mandat. Celui-ci fut marqué par la position du pays dans la guerre qui débuta en 1793 entre la France révolutionnaire et la Grande-Bretagne. Soucieux de préserver les finances et la croissance économique du pays, Washington imposa, contre l'avis de Jefferson, la neutralité américaine, inaugurant ainsi la tradition isolationniste. Cette position lui permit de signer avec l'ancienne puissance coloniale le traité de Londres en 1794, qui régla les différends restés en suspens depuis l'indépendance. Il put ainsi favoriser l'expansion vers l'Ouest, concluant en 1795 avec 11 nations indiennes le traité de Greenville, par lequel elles abandonnaient leurs droits sur les territoires de l'Ohio et de l'Indiana. La colonisation vers l'Ouest profita également de l'ouverture de la navigation commerciale dans le bassin du Mississippi. Or, rien de cela n'apaisait les divisions partisanes, que Washington déplorait, mais qui n'avaient cessé de s'accentuer entre le parti républicain de Jefferson et de Madison, et les fédéralistes réunis autour d'Hamilton. De vives critiques furent émises par ses ennemis, qui l'accusèrent de cupidité et d'ambition. Quittant la présidence en mars 1797, Washington appela les Américains dans un message d'adieu publié dans le *Pennsylvania Packet* à privilégier l'unité sur les luttes partisanes et à choisir la neutralité. « Le maintien de l'Union, écrit-il alors, doit être le principal objet des vœux de tout patriote américain. »

Âgé de 65 ans, l'ancien président se retira sur son domaine de Mount Vernon, où il reprit ses activités de gentleman-farmer. Il fut rappelé une fois encore, lors de la crise internationale de 1798 qui faillit déboucher sur une guerre avec la France républicaine. Adams, son successeur, lui confia alors le commandement suprême des armées. La crise, heureusement, fut de courte durée. Washington décéda peu de temps après, en décembre 1799, étouffé par une infection du larynx, et fut enterré dans le caveau familial de Mount Vernon. On oublia alors toutes les critiques dont il avait pu être l'objet. « Premier dans la guerre, premier dans la paix et premier dans le cœur de ses concitoyens », tels furent les mots prononcés lors de son éloge funèbre. En 1800 parut *The Life of Washington*, véritable hagiographie rédigée par le pasteur Mason Weems, qui le dépeint en surhomme, chevalier sans peur et sans reproche, donnant le coup d'envoi au mythe du Père fondateur. La même année, le président Adams quittait Philadelphie pour s'installer dans la nouvelle capitale fédérale, baptisée à cette occasion Washington. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Washington, héros d'un Nouveau Monde
A. Kaspi, P. Kaspi, Gallimard, 1986.

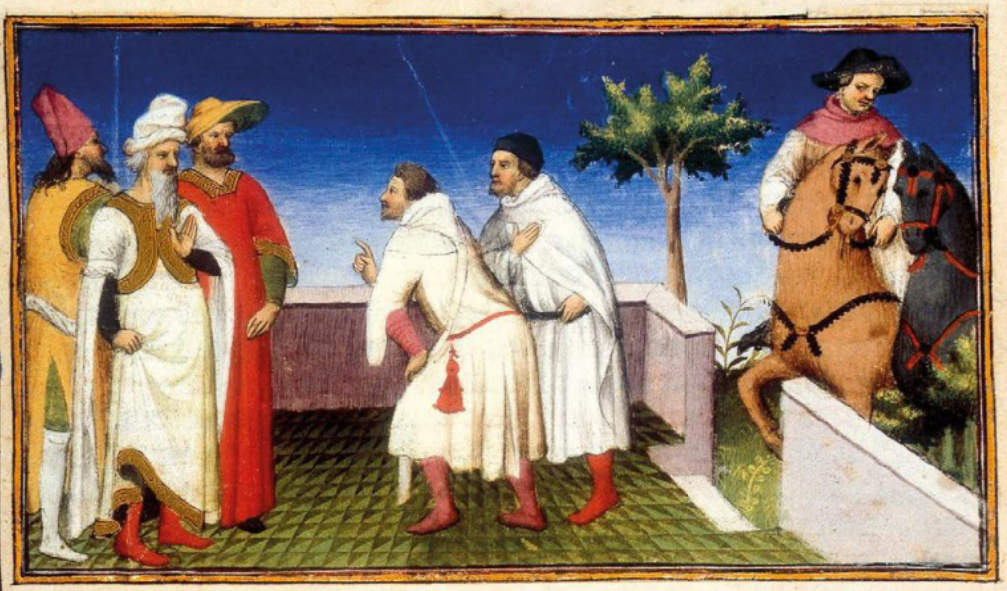
Les Pères de la révolution américaine
C. Fohlen, Albin Michel, 1989.

VOYAGEUR ET ÉCRIVAIN
Au palais Doria-Tursi, à Gênes, une mosaïque de 1867 évoque l'intrépide voyageur qui tient à la main son *Livre des merveilles*. En page de droite, les Polo font leurs adieux à Kubilay Khan. Miniature du XV^e siècle.

PORTRAIT : LEEMAGE / GETTY IMAGES. **MINIATURE :** AKG-IMAGES

MARCO POLO

Un Vénitien à la cour de Pékin



En 1271, un jeune homme de 17 ans s'apprête à entreprendre le voyage d'une vie : avec son père Niccolò et son oncle Matteo, Marco Polo quitte Venise pour un périple de 24 ans à travers une terre alors presque inconnue des Occidentaux : l'Asie.

ANTONIO RATTI
HISTORIEN

AKG-IMAGES

KUBILAY KHAN. PORTRAIT SUR SOIE PEINT PEU DE TEMPS APRÈS LA MORT DU KHAN EN 1294. *MUSÉE NATIONAL DU PALAIS, TAIPEI.*

UNE CARTE DU MONDE BOULEVERSÉE

De 1457 à 1459, à la demande du roi Alphonse V du Portugal, le moine Fra Mauro dessine un planisphère très détaillé, qui est aujourd'hui conservé à la bibliothèque Marciana, à Venise. À l'époque, il n'existe aucune convention pour orienter les cartes. Celle-ci est orientée au sud : l'Europe se trouve en bas et inversée. Le planisphère dessine un monde aux contours plus précis et dont les terres intérieures sont bien mieux connues qu'à l'époque de Marco Polo, deux siècles auparavant. Mais il manque évidemment l'Amérique.

À la lecture des ouvrages des géographes du Moyen Âge, on est inévitablement surpris de constater que les territoires immenses qui embrassent le nord de l'Asie, la Chine et une grande partie du sous-continent indien leur sont totalement inconnus. Dans la plupart des cas, les cartographes se contentent de laisser ces espaces vides sur leurs cartes ; sont parfois écrites des indications aussi peu rassurantes que *Hic abundant leones* (« Ici les lions abondent ») ou *Anthropophagi* (« Anthropophages »), comme s'il fallait justifier cette « ignorance » en invoquant des animaux dangereux ou des peuples primitifs. Comme l'indique l'écrivain belge Albert t'Serstevens dans l'ouvrage qu'il consacre en 1959 aux précurseurs du voyageur vénitien : « Aucune des 64 mappemondes que j'ai consultées, dessinées entre le VII^e^ et le début du XIII^e^ siècle, ne donne la moindre idée de ce qu'étaient les immenses régions qui s'étendent vers l'Orient, au-delà du Gange, de l'Himalaya, du Pamir et des monts Oural. » Il faut attendre la fin du XIII^e^ siècle pour que soit levé le mystère entourant ces terres.

On le doit à un texte dont la première parution, rédigée en ancien français, s'intitule *Devisement du monde*, ou *Livre des merveilles*, ou encore *Le Livre de Marco Polo*, voire *Le Million*. Une œuvre unique en son genre, qui décrit de façon très détaillée le voyage du jeune Marco Polo à la cour de Kubilay Khan, petit-fils du grand Gengis Khan. Au début du XIII^e^ siècle, ce dernier, à la tête des troupes mongoles, avait réussi à soumettre presque toute l'Eurasie et avait jeté les fondations d'un empire s'étendant de l'Europe orientale jusqu'à la mer du Japon. Lorsque Kubilay arrive au pouvoir en 1260, il achève de conquérir la Chine et fonde la dynastie Yuan. Ce sont justement ces circonstances extraordinaires, créant une unité politique et militaire du nom de *Pax mongolica*, qui permirent d'établir un lien sans précédent entre l'Asie et l'Europe. Une occasion qu'une cité comme Venise, dont la richesse était liée au commerce avec l'Orient, ne laissa pas passer. Et parmi ceux qui surent en tirer profit se trouvait la famille Polo.

Si le jeune Marco peut se lancer dans l'aventure qui le rendra célèbre, il le doit à l'entregent de son père Niccolò et de son oncle Matteo (ou Maffeo), qui avaient réussi à atteindre la Chine et à être reçus par Kubilay en personne en 1266. De retour dans leur patrie trois ans plus tard, ils ne sont plus de simples commerçants : ils sont les émissaires spéciaux du Grand Khan, chargés de jouer les ambassadeurs auprès du Souverain Pontife. Une mission délicate, entérinée par l'émission d'un sauf-conduit, la « table d'or »,

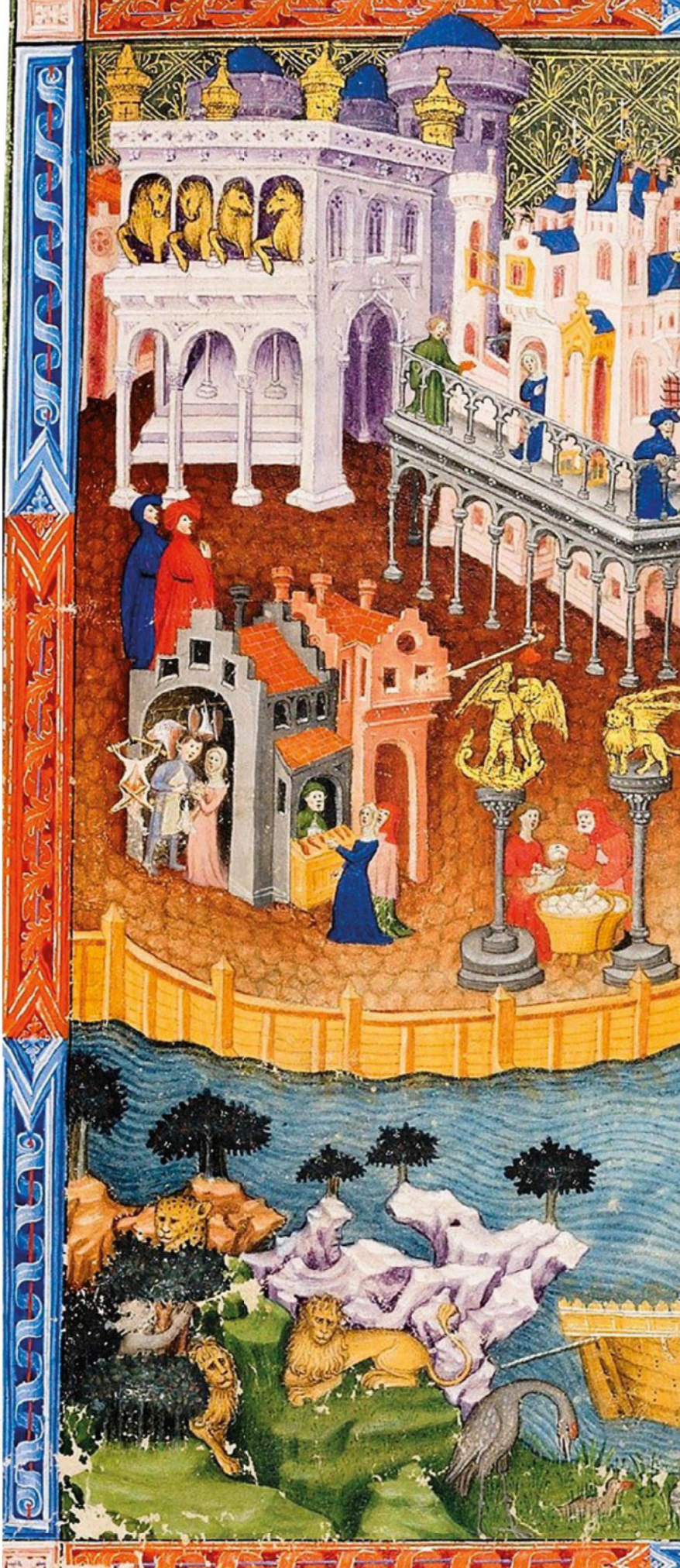
AKG-IMAGES / WHA / WORLD HISTORY ARCHIVE

dite *paiza* en chinois et *gerega* en mongol. Ce document leur permettait de circuler librement dans toutes les terres contrôlées par les Mongols, à l'aller comme au retour. Lorsque Niccolò et Matteo, accompagnés du jeune Marco alors âgé de 17 ans, entreprennent une deuxième fois, en 1271, le voyage vers l'Empire céleste, ils savent que leur fortune dépend aussi de ce voyage.

À travers le pays du Déluge

Laissant Venise derrière eux, les voyageurs débarquent à Acre, en Terre sainte, en avril 1272. Ils entament alors un voyage difficile, qui les conduit à travers l'Anatolie orientale et l'Arménie, avant de prendre la direction du haut plateau iranien pour atteindre le détroit d'Ormuz, embarquer vers l'océan Indien et se diriger ensuite vers la Chine. Durant cette première partie de leur trajet au Proche-Orient, tous trois se déplacent par voie terrestre, voyageant seuls ou se joignant à des caravanes lors des étapes les plus périlleuses. Dans la mesure où le *Livre des merveilles* n'est pas un carnet de voyage, mais un recueil de choses vues et entendues durant le voyage, et dont les détails relatifs aux déplacements sont quasiment omis, on ne sait rien de la façon dont les Polo entraient en contact avec la population. Mais il est probable — grâce à l'expérience acquise par Niccolò et Matteo — qu'ils faisaient appel à des guides connaissant les langues vernaculaires et aux fonctionnaires qui contrôlaient les terres sous l'autorité du grand khan, dont l'appui était garanti en produisant le sauf-conduit. Ce qui n'empêchait pas les difficultés et les dangers liés à un climat rigoureux et aux fortes crues des fleuves.

Les informations concernant ces premières étapes en Asie sont nombreuses, et bien souvent surprenantes : « Je vous dis aussi que dans cette grande Erminia [Arménie] l'arche de Noé se trouve sur une grande montagne », dit Marco, se référant au mythique mont Ararat, où, d'après la légende, serait arrivée l'arche de Noé après le Déluge. Sans compter d'autres découvertes étonnantes. Non loin du mont Ararat se trouvait une source de pétrole, probablement du bitume, que les populations locales exploitaient depuis des



DEAGOSTINI / LEEMAGE

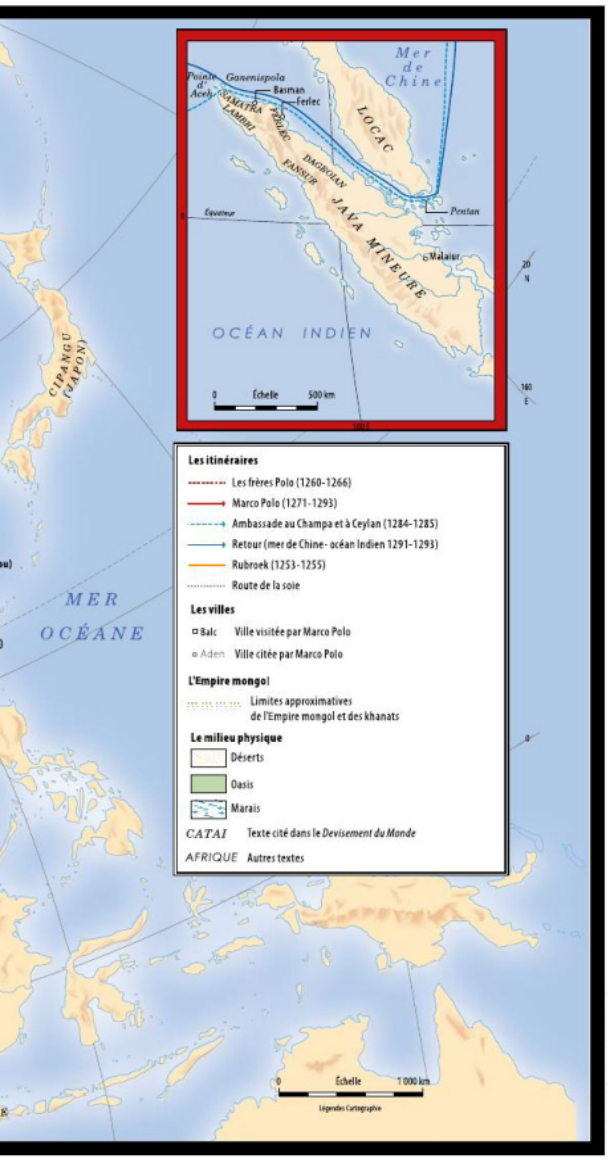
LE DÉPART DE VENISE

Cette miniature du XVe siècle reconstitue le moment où Marco Polo part de Venise. À gauche, on voit la basilique Saint-Marc avec les quatre chevaux en bronze ornant sa façade ; à côté le palais des Doges devant lequel s'ouvre la place avec les colonnes de saint Théodore et du lion de saint Marc. Marco Polo, vêtu de rose, se trouve sur un quai, peut-être la « riva degli Schiavoni ». *Bibliothèque Bodléienne, Oxford.*

DES MISSIONNAIRES PRÉCURSEURS

MARCO POLO n'est pas le premier Occidental à fouler le sol chinois. Il a été précédé par des commerçants, par des aventuriers et, surtout, par des religieux comme le franciscain Jean du Plan Carpin : missionné en Mongolie par le pape Innocent IV en 1245, il arrive à la cour de Güyük, le troisième khan, après un long voyage par voie terrestre. Tout aussi remarquable est l'expérience de Guillaume de Rubroek, religieux et missionnaire flamand qui, en 1253, se rend à Karakorum, la capitale de Möngke, le quatrième grand khan, en qualité d'émissaire du roi de France Louis IX. Mais, contrairement à la diffusion du *Livre des merveilles*, les informations fournies par ces précurseurs finissent dans les archives des commanditaires de leurs voyages, ce qui les prive d'une notoriété méritée.

temps immémoriaux : « À cette frontière, il y a une source d'où jaillit tant d'huile et avec tant d'abondance qu'on pourrait en charger cent navires à la fois. Elle ne sert pas en cuisine, mais pour brûler. » La renommée de ce lieu était telle que des « hommes de très loin » y venaient. Le *Livre des merveilles* décrit aussi avec force détails les terres de l'actuel Irak. Cependant, on ne sait si les Polo arrivèrent jusque-là ou s'ils se contentèrent de fournir des renseignements de seconde main. Ces renseignements restent malgré tout très précieux sur les peuples qui y vivaient, les langues qu'ils parlaient, leurs traditions et leurs coutumes. Comment ne pas être impressionné par la description de Mossoul, ville réputée pour ses « étoffes de soie et d'or » ? Marco Polo parle ici de la mousseline, un tissu très fin et très léger, inventé dans le nord de l'Irak et qui enrichit les marchands locaux.



CARTE : LÉGENDES CARTOGRAPHIE

Le Vénitien est également fasciné par le fait qu'une importante communauté chrétienne vit dans la région, mais s'empresse de préciser que leur croyance n'est pas « celle qu'ordonne l'Église de Rome ». Il s'agit des nestoriens, qui étaient adeptes d'une doctrine soutenant la coexistence de deux natures du Christ, l'une divine et l'autre humaine, raison pour laquelle cette doctrine était considérée comme hérétique. Un autre chapitre fait référence à Baudac (ou Bagdad), où réside le calife de « tous les sarrasins du monde, de même qu'à Rome le pape de tous les chrétiens ». C'est une ville immense que traverse un fleuve « très grand [le Tigre], par lequel on peut aller à la mer des Indes et où vont et viennent les marchands et leurs marchandises ».

Il est probable que les trois Vénitiens pénètrent en Perse en traversant les montagnes sauvages du Kurdistan, et qu'ils arrivent ensuite à Tabriz, une ville du nord-ouest du pays où ils découvrent avec fascination « les plus beaux tapis du monde ». Le trajet par le haut plateau iranien divisé en huit royaumes livre des informations surprenantes. Marco Polo cite par exemple la ville de Saba, à l'emplacement inconnu, « d'où partirent les trois Rois Mages quand ils vinrent adorer Jésus-Christ. Ils sont enterrés dans cette ville dans trois grands et magnifiques sépulcres », dans lesquels « les corps des Rois sont intacts avec leurs barbes et leurs cheveux ». Cette découverte inattendue suscite la curiosité du jeune Marco qui, à plusieurs reprises, demande des renseignements aux gens du lieu. Mais « personne ne sut lui dire quoi que ce soit, sinon qu'il s'agissait de trois rois enterrés dans l'Antiquité ». On note aussi un témoignage remarquable sur les « adorateurs du feu », des communautés qui suivaient l'ancienne doctrine de Zoroastre et avaient résisté à l'arrivée de l'islam six siècles auparavant. Après Tabriz, les trois voyageurs s'arrêtent à Yazd, décrite comme une ville très belle et riche de tissus d'or et de soie, puis à Kerman, où sont élevés les « meilleurs faucons du monde ». Là, ils apprennent qu'à Ormuz aucune embarcation en état de naviguer n'est disponible. C'est un contretemps majeur qui les contraint à modifier leurs plans et à continuer par voie terrestre, en suivant une route plus difficile les contraignant à traverser le désert de Dasht-e-Lut, l'Afghanistan et la vallée du Panchir.

Repos forcé en Afghanistan

Dans le *Livre des merveilles*, la description de ces terres n'est pas toujours linéaire, et inclut des digressions sur d'autres régions, souvent troublantes pour le lecteur. Comme dans l'allusion à la « noble » Samarkand, dont le seul but est d'expliquer une anecdote curieuse à propos d'un frère du grand khan qui s'est converti au christianisme. Depuis le Panchir, les Polo suivent une partie de la route de la soie qui les mène à Wakhan, une bande de terre qui s'avance dans le territoire chinois. C'est le début de leurs aventures les plus pénibles : la traversée de la chaîne du Pamir, qui leur permet de pénétrer dans le bassin du fleuve Tarim (l'actuelle région du Xinjiang),

JOSSE / LEEMAGE

▲LES NESTORIENS EN CHINE
Le culte nestorien a une longue histoire en terre chinoise : la stèle nestorienne ci-dessus, érigée en 781, mentionne l'arrivée des Nestoriens à Xi'an, capitale des Tang, en 635.

un territoire situé au bout du monde et que les explorateurs occidentaux ne redécouvriront qu'au XIXe siècle.

Le *Livre des merveilles* est très avare de détails sur ce volet du voyage, tant en ce qui concerne les épreuves qu'endurent les Polo que sur leurs impressions. On ne découvre que par hasard que Marco séjourne quelque temps dans les montagnes de Badascian (l'actuel Badakhchan, en Afghanistan) afin de se rétablir d'une maladie. Cette terre était riche en pierres précieuses, les spinelles, une variété de rubis que l'on extrayait en grandes quantités, mais qu'il était interdit d'exporter sous peine de mort. Cette pause a vraisemblablement permis au jeune homme d'observer certains détails relatifs à la population, notamment la coutume qu'ont les femmes de porter des « pantalons » d'une forme insolite. Et il fournit même une explication d'ordre pratique : « Elles le font pour donner l'impression d'avoir un grand fessier, car leurs hommes apprécient les femmes plantureuses. »

Si, en arrivant au bassin de Tarim, les Polo pensaient avoir laissé derrière eux la partie la plus difficile du voyage, ils se trompaient. Le réveil est brutal. En effet, ils doivent d'abord affronter une marche dans le désert du Taklamakan en longeant une route qui traverse les villes commerçantes de Kachgar, de Khotan et de Cherchen, puis la traversée du désert de Gobi. Il va sans dire que ce fut là l'une de leurs entreprises les plus dangereuses. Pour ne pas courir de risques inutiles, les trois hommes, qui voyagent à dos de chameaux, décident de se joindre à une caravane. Une idée qui se révèle fâcheuse, car le groupe est pourchassé par des bandits. Si les Polo réussissent à prendre la fuite et à trouver refuge dans une ville proche, nombre de leurs compagnons sont tués.

Fonctionnaire du grand khan

Une fois sortis d'affaire, ils n'ont d'autre choix que de poursuivre leur route. Le sort leur sourit de nouveau. Après avoir parcouru 2 000 km dans le désert, ils comprennent qu'ils sont en sécurité : un détachement de la garde du grand khan les attend pour les escorter à la cour. Il leur faut plus d'un mois pour atteindre la merveilleuse Shangdu, la résidence d'été de Kubilay Khan, construite quelques années auparavant au nord de Pékin. Au bout de trois ans et demi, les Vénitiens sont finalement arrivés en Chine. Lorsqu'ils sont reçus à la cour avec tous les honneurs, ils admirent la splendeur « d'un immense palais de pierres nobles et de marbre ingénieusement travaillé ». L'audience que leur accorde Kubilay représente le moment le plus important de la vie de Marco Polo. Ce dernier explique dans son livre comment, en arrivant devant lui, « ils s'agenouillèrent et s'inclinèrent. Le grand khan les fit se relever et fit preuve de grande joie, et leur demanda qui était ce jeune homme qui était avec eux. Messire Niccolò répondit : "Seigneur, c'est mon fils et votre serviteur. Kubilay répondit : "Qu'il soit bienvenu et il m'agrée infiniment." » Puis il poursuit en les interrogeant sur la mission qui leur a fait quitter l'Europe.

Marco voyait s'ouvrir les portes d'un pays immense, qu'il finirait par connaître à la perfection. Une fois familiarisé avec les langues, il est rapidement nommé fonctionnaire, ce qui le conduit à participer à des missions dans tout l'empire, du Tibet à la Birmanie, de la Cochinchine à l'Inde. Les Polo résident là-bas pendant presque 17 ans, jusqu'à ce qu'en 1292 Kubilay Khan leur donne la permission de retourner dans leur patrie. Ils naviguent jusqu'au golfe Persique à bord d'une flotte de 14 jonques. Ce voyage par voie maritime n'a rien à envier à celui qu'ils avaient effectué par voie terrestre. Après avoir longé Malacca, ils débarquent à Sumatra, où ils sont contraints de rester pendant cinq mois à cause de vents

LE MONT ARARAT. Marco Polo évoque « une chose grande et noire que l'on voit de loin entre ces neiges ; mais de près l'on ne voit plus rien ». Il faisait référence à l'arche de Noé, qui aurait échoué au sommet de la montagne, selon le récit biblique du Déluge.

DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY / W. BUSS / BRIDGEMAN IMAGES

contraires. Ils arrivent ensuite aux ports de l'Inde et de Ceylan, que Marco Polo connaît bien car une précédente mission l'y a déjà conduit. Au bout de 18 mois, la flotte est à Ormuz. Ils séjournent quelques mois de plus en Perse, avant d'entreprendre la dernière partie du voyage qui les ramène dans leur patrie après une escale à Constantinople. Nous sommes en 1295, et cela fait 24 ans que leur voyage les a éloignés de Venise. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Marco Polo
O. Germain-Thomas, Folio, 2010.

Marco Polo et la Route de la Soie
J.-P. Drège, Gallimard (Découvertes), 1989.

TEXTE

Le Devisement du monde
Marco Polo, La Découverte, 2011.

CHRISTOPHE COLOMB, UN LECTEUR ATTENTIF

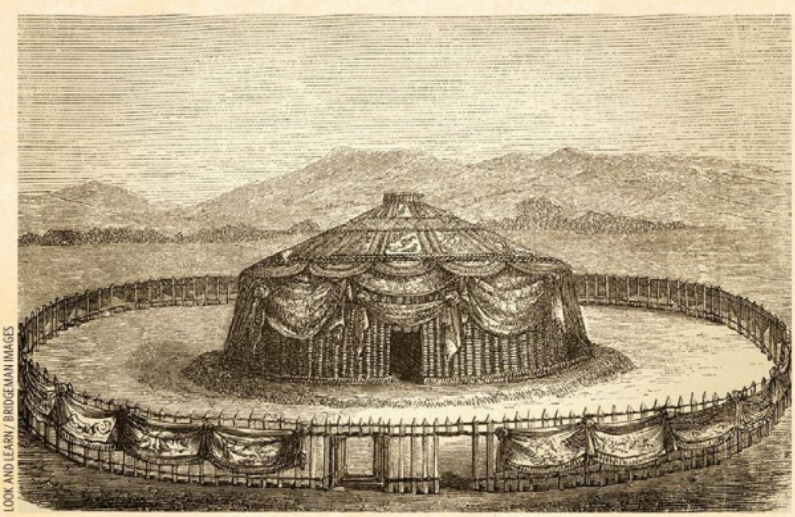
LE LIVRE DE MARCO POLO suscite la curiosité des explorateurs et des aventuriers durant plusieurs siècles. L'exemplaire que possédait Christophe Colomb, annoté de sa main, a été conservé. Jusqu'à son dernier jour, le Génois fut convaincu d'avoir débarqué aux confins orientaux du monde décrit par le Vénitien. Le 21 octobre 1492, il écrit dans son journal de bord qu'il ira à « l'autre île, très grande, que je crois être Cipango [le Japon], d'après les indications que donnent ces Indiens qui sont avec moi et qu'ils appellent Colba [Cuba] » ; il pensait ensuite « aller sur la terre ferme [la Chine] et dans la ville de Guisay [Qinsaï] et donner les papiers [du roi du Portugal] au grand khan, demander et revenir avec une réponse ».

LES MERVEILLES DE LA COUR DE KUBILAY KHAN

Marco Polo est fasciné en arrivant à Shangdu, la Xanadu du poète anglais Coleridge. Kubilay Khan y possédait sa résidence d'été : un fastueux palais en marbre, avec des pièces et des couloirs dorés « et merveilleusement peints d'illustrations d'animaux, d'arbres, de fleurs et de toutes sortes de choses ». Marco et les frères Polo sont reçus par l'empereur qui, « quand ils lui remettent les lettres et les privilèges qui viennent du pape, manifeste un grand contentement ».

UNE MURAILLE DE 25 KM de périmètre entourait un paysage de fleuves, de bosquets et de prairies. Il y avait un parc zoologique avec des cerfs, des lièvres, des chevreuils et des gerfauts (une espèce très appréciée de faucon de chasse). Marco Polo raconte que « parfois, le grand khan va dans cette prairie close, avec un léopard sur la croupe de son cheval, et s'il veut capturer l'un de ces animaux, il libère le léopard pour qu'il chasse ».

AU MILIEU DU PARC, « dans un fort joli bosquet », se trouvait la splendeur suprême : un immense palais démontable, constitué de bambous « d'une grosseur de plus de trois ou quatre paumes et de dix à quinze pas de long », taillés pour faire des piliers, des poutres et même des tuiles, et attachés au sol par « plus de deux cents cordes de soie ». C'est là, entre le palais de marbre et « le palais de roseaux », que Kubilay Khan passait les mois de juin, juillet et août, car, nous dit Marco Polo, « ici, l'air est bon et très tempéré et pas trop chaud, mais frais ».



LOOK AND LEARN / BRIDGEMAN IMAGES

LA GRANDE YOURTE DE GENGIS KHAN, GRAND-PÈRE DE KUBILAY. LE « PALAIS DE ROSEAUX » DE CE DERNIER ÉTAIT UNE VERSION GRANDIOSE DES HABITATS DÉMONTABLES DES MONGOLS, PEUPLE DE PASTEURS NOMADES.

RAFFAEL / LEEMAGE

JOSSE / LEEMAGE

KUBILAY CHASSANT À SHANGDU. LE GRAND KHAN PRENAIT UN LÉOPARD SUR LA CROUPE DE SON CHEVAL ET L'UTILISAIT POUR CHASSER. ILLUSTRATION TIRÉE DU *LIVRE DES MERVEILLES*.

LES POLO DEVANT LE GRAND KHAN. NICCOLÒ ET MATTEO S'INCLINENT DEVANT KUBILAY À L'ENTRÉE DE SA TENTE. ILLUSTRATION TIRÉE DU *LIVRE DES MERVEILLES*.

MINOTAURE

LE MONSTRE DU LABYRINTHE

Victime d'une vengeance divine, Pasiphaé, épouse du roi de Crète, nourrit un amour contre nature pour un taureau. Ainsi naît l'un des monstres les plus célèbres de la mythologie, symbole fataliste de la bestialité que chacun porte en soi.

AURÉLIE DAMET
MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE GRECQUE, UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

UNE SOLITUDE SANS FIN
Sur ce tableau de George Frederic Watts, et selon les propres déclarations du peintre, le Minotaure est présenté comme un symbole des instincts bestiaux de la civilisation moderne. 1885. *Tate Modern, Londres.*
En page de gauche, une monnaie crétoise ornée d'un labyrinthe. Vᵉ siècle av. J.-C. *Musée national romain, Rome.*

PEINTURE : ALBUM. **MONNAIE :** BRIDGEMAN / ACI

« Et moi qui ai enfanté ce monstre sans être en rien coupable », se lamente Pasiphaé dans une tirade des *Crétois* d'Euripide, une pièce datée des années 430 av. J.-C. Avec Phèdre, Canacé et Sthénébée, Pasiphaé appartient au cortège de ces femmes euripidéennes victimes d'une passion dont elles rejettent la responsabilité.

Le coupable, c'est Poséidon, dieu des Mers, qui a suscité chez elle un désir irrépressible et contre nature pour un taureau ; le coupable, c'est son époux Minos, roi de Crète, qui a déclenché la colère de Poséidon, mais qui ose maintenant la blâmer et vouloir la « museler », « l'enfermer dans un cachot ». En un discours passionné, Pasiphaé résume la légende qui court depuis les temps archaïques sur la naissance du Minotaure, ce fils monstrueux dont la tête de taureau personnifie la faute funeste de la reine. Un mythe qui a connu diverses versions et interprétations.

Les premières traces littéraires apparaissent dans une œuvre attribuée à Hésiode, le *Catalogue des femmes*. Des fragments poétiques évoquent la mer, un taureau qui tombe amoureux, l'épouse de Minos et un fils prodigieux qui a un corps d'homme et une tête de taureau. C'est à la lecture de la *Bibliothèque* du Pseudo-Apollodore et de celle de Diodore de Sicile que l'on accède à une reconstitution de l'ensemble de l'histoire. Lorsque le roi de Crète, Astérion, meurt sans enfant légitime, Minos veut prendre le pouvoir. Ses frères, Rhadamanthe et Sarpédon, l'en empêchent. Minos leur soutient qu'il tient bien la royauté des dieux. Pour preuve, ses requêtes sont entendues des divinités : lors d'un sacrifice à Poséidon, Minos lui demande de faire apparaître un taureau hors des flots et promet de le lui sacrifier. Mais une fois la bête blanche sur le rivage, Minos s'empare du trône et envoie le taureau rejoindre son troupeau. Poséidon, furieux, instrumentalise Pasiphaé pour se venger du roi menteur et sacrilège : la reine est dès lors en proie à une passion dévorante pour le taureau. Elle se tourne vers Dédale l'Athénien, l'artisan de génie qui séjourne en Crète après avoir été banni de sa patrie à cause du meurtre de son neveu. Il construit pour la reine une génisse en bois qu'il couvre d'une vraie peau de bête et place le leurre dans le pré où le taureau de Poséidon a l'habitude de paître. Pasiphaé se glisse à l'intérieur et, après s'être accouplée avec le taureau, donne naissance au Minotaure, qu'Apollodore nomme Astérion. Une variante apparaît chez l'auteur Hygin, selon laquelle la reine aurait été coupable d'avoir négligé la déesse Aphrodite : « Pour cette raison, Vénus lui inspira un horrible amour à la suite duquel elle devint amoureuse du taureau. »

Bien avant la tradition littéraire et iconographique de l'époque archaïque, la Crète est liée au motif du taureau. Les vestiges

Sous l'emprise d'une passion qui la dépasse, Pasiphaé s'unit au taureau de Poséidon.

RHYTON EN FORME DE TÊTE DE TAUREAU, QUI SERVAIT À BOIRE OU À OFFRIR UNE LIBATION. *MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, HÉRAKLION.* AKG / ALBUM

ORONOZ / ALBUM

DÉGUISÉE EN VACHE
L'histoire du Minotaure était très populaire dans l'Antiquité, comme le montre cette fresque romaine. Dédale y présente à Pasiphaé la vache en bois grâce à laquelle elle pourra s'unir au taureau. *Maison des Vettii, Pompéi.*

ALBUM / ORONOZ

ARIANE DONNE À SON BIEN-AIMÉ THÉSÉE LA PELOTE DE FIL QUI PERMETTRA AU JEUNE HOMME DE RETROUVER LA SORTIE DU LABYRINTHE. PAR PELAGIO PALAGI. XIXE SIÈCLE. *GALERIE D'ART MODERNE, BOLOGNE.*

DEA / ALBUM

de l'époque dite minoenne (IIe millénaire av. J.-C.) ont notamment livré des fresques figurant des scènes de capture et de jeux, où le taureau est chevauché par des jeunes filles et des jeunes garçons. Cette prouesse athlétique de la « taurokathapsie », où il fallait sauter entre les cornes d'un taureau, se déroulait probablement dans les cours centrales des palais : à Phaistos et à Malia, on a ainsi repéré des aménagements architecturaux permettant de protéger les spectateurs des mouvements de la bête. Il est possible que le taureau ait fait partie du panthéon des Crétois. Il est en outre intéressant de rappeler qu'Astérion était l'époux d'Europe, cette femme violée par Zeus qui avait pris la forme d'un taureau. Elle donna naissance à trois enfants, Minos, Sarpédon et Rhadamanthe, qu'Astérion éleva comme père nourricier après son mariage avec Europe. Minos est donc lui-même issu d'une union interspécifique.

LE MINOTAURE. COPIE ROMAINE D'UNE STATUE DE MYRON QUI DÉCORAIT L'ACROPOLE. *MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, ATHÈNES.*

DEA / SCALA, FLORENCE

Le fléau qui frappe Athènes

Après la naissance du Minotaure, Minos enferme le monstre dans un labyrinthe construit par Dédale, « une demeure aux détours tortueux, de sorte qu'on y errait sans trouver l'issue », précise Apollodore. Certains historiens et archéologues mettent en lien le motif du labyrinthe et l'enchevêtrement de pièces, d'escaliers et de corridors dégagés dans les fouilles de Cnossos, le principal palais minoen. La légende de Thésée vient alors se greffer sur le destin de la bête mi-homme mi-taureau. En effet, dès l'époque archaïque, le meurtre du Minotaure par le héros athénien connaît un grand succès dans la production artisanale et artistique. De nombreux vases figurent Thésée empoignant le Minotaure par une corne et s'apprêtant à le tuer à l'aide d'une pierre, d'une épée ou d'une massue. Des plaques d'or et des brassards de boucliers, provenant surtout d'Olympie, popularisent aussi à partir du VIIe siècle av. J.-C. le motif de la lutte entre Thésée et le monstre.

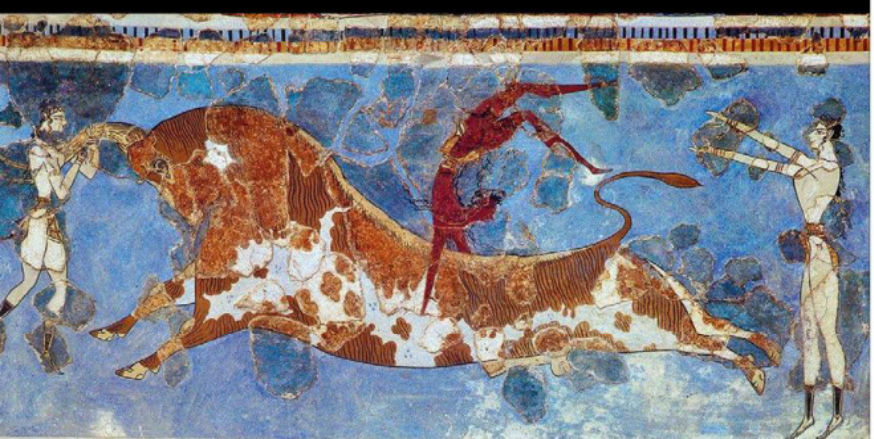
Diodore et Apollodore précisent le contexte de la mort du Minotaure. Le fils de Minos, Androgée, aurait été assassiné sur l'ordre d'Égée, roi d'Athènes et père de Thésée. Ce meurtre déclenche une guerre avec Minos et une sécheresse qui accable les Athéniens. Selon l'oracle d'Apollon, seul l'apaisement du roi de Crète peut endiguer le fléau. Il formule alors ses exigences : tous les neuf ans, sept jeunes gens et sept jeunes filles seront livrés en pâture au Minotaure. Lors de l'envoi du troisième convoi, Thésée fait partie des victimes potentielles. Selon les versions, il se serait porté volontaire ou aurait été désigné par Minos lui-même. Arrivé en Crète avec les autres otages, il est aperçu par la fille de Minos, Ariane, qui tombe amoureuse et lui confie une pelote de fil qu'elle tient de Dédale, toujours acteur du mythe

MEINRAD RIEDO / AGE FOTOSTOCK

LE TAUREAU DE CNOSSOS
Le palais crétois de Cnossos était orné de nombreuses fresques, dont certaines ont été restaurées. Celle ci-dessus représente un taureau rouge aux longues cornes, qui est en train de charger.

Les Crétois, experts en « saut du taureau »

LES FOUILLES menées par Arthur Evans en Crète à partir de 1900 ont permis d'exhumer de nombreux trésors du palais de Cnossos : des bijoux, des récipients et des fresques, qui constituent de précieuses sources d'information sur la civilisation minoenne. À l'instar d'autres peuples, les Crétois attribuaient une vertu spécifique au taureau. Ces éléments fusionnent dans la « taurokathapsie », un exercice de voltige à caractère rituel, dont le point d'orgue consistait à effectuer un saut très risqué sur le dos du taureau, comme l'illustre cette fresque qui ornait la salle du trône du palais de Cnossos.



ERICH LESSING / ALBUM

grâce à sa *mètis*, son intelligence rusée. Thésée arrive ainsi à tuer le monstre et à ressortir du labyrinthe sain et sauf, avec les autres jeunes gens.

D'un point de vue anthropologique, le meurtre du Minotaure permet à Thésée de s'inscrire dans la lignée des héros civilisateurs, qui purgent les contrées des brigands et des monstres, à l'instar d'Héraclès. D'ailleurs le Minotaure n'est qu'un adversaire sur une longue liste : avant d'arriver à Athènes, Thésée a pacifié sur son chemin la région située entre sa ville de naissance, Trézène, et la cité de son père, Égée. Il tue ainsi Procuste, Sinis, Scyron et Cercyon. Tous ces individus s'en prenaient auparavant aux voyageurs, jusqu'au passage du héros. La mort du Minotaure permet aussi au jeune Thésée d'obtenir la royauté et constitue en cela un rite initiatique permettant d'accéder à la maturité. En effet, Thésée est censé mettre des voiles blanches à son navire, lors de son retour à Athènes, s'il revient sain et sauf. Mais, oubliant sa promesse, il se présente avec des voiles noires. Son père, Égée, voyant au loin cette funeste couleur et croyant son fils mort, se suicide de douleur et laisse le trône au jeune homme.

LABRYS EN OR. L'ORIGINE DU MOT LABYRINTHE POURRAIT PROVENIR DE CE TERME. *MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, HÉRAKLION.* ERICH LESSING / ALBUM

Une bouillie en réconfort

Dans la religion athénienne, Thésée est ainsi le héros protecteur de la jeunesse, qu'il accompagne dans le passage vers l'âge adulte. Deux fêtes athéniennes liées à la classe d'âge des adolescents célèbrent le souvenir de ses aventures crétoises : les Pyanepsies et les Oschophories. Lors des Pyanepsies, garçons et filles consomment une bouillie. Ce repas constitue une réplique alimentaire de la bouillie mythologique préparée par les adolescents avec les restes des victuailles emportées pour le trajet depuis Athènes. Tout juste sauvés du Minotaure par Thésée, ils se sustentent de cette purée. Pendant la fête des Oschophories, qui a lieu le même jour que les Pyanepsies, une procession est menée par deux garçons déguisés en filles. Ce travestissement renvoie là encore à l'épisode crétois : Thésée aurait remplacé deux des jeunes filles otages par des garçons. Ainsi, la saga crétoise fait de Thésée un héros de l'initiation des jeunes.

Outre ce rôle formateur, Thésée acquiert un statut particulier à l'époque classique, où il est aussi associé à la puissance maritime athénienne, la « thalassocratie ». Il est présenté désormais comme un fils de Poséidon, dieu des Mers, et son passage par la Crète prend une nouvelle signification. En tuant le Minotaure, Thésée est aussi vainqueur de Minos. Or, pour les Athéniens, Minos et son royaume incarnaient la première thalassocratie de l'histoire, à laquelle se substitue désormais la puissance maritime athénienne.

Si l'épisode du Minotaure est mis en valeur par la culture et la propagande athéniennes, son existence même ne fait pas l'unanimité dans la documentation antique. Certaines

UNE FIN SANGLANTE
Cette amphore attique du VIe av. J.-C. représente l'issue du combat entre Thésée et le Minotaure. L'animal est vaincu face au héros, que regardent les jeunes Athéniens qu'il vient de libérer. *British Museum, Londres.*

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

Thésée abandonne celle qui l'a sauvé

DE MÊME QUE MÉDÉE, la princesse Ariane trahit son peuple et sa propre famille par amour pour un héros étranger. L'origine de son personnage est mystérieuse : peut-être est-elle une déesse de la Végétation, ou bien la « Dame du labyrinthe » mentionnée sur une tablette rédigée en linéaire B, retrouvée à Cnossos. Mais c'est son destin humain qui fascine. Ariane, qui a aidé Thésée à sortir du labyrinthe, est abandonnée par le jeune ingrat à Naxos, lors du voyage de retour vers Athènes. Les interprétations divergent à partir de là : elle trouve la mort sur l'île ou est sauvée par le dieu Dionysos.

ARIANE ABANDONNÉE SUR L'ÎLE DE NAXOS. PAR EVELYN DE MORGAN. 1877. *COLLECTION DE L'ARTISTE.*

BRIDGEMAN / ACI

▼ **LE RETOUR DES ATHÉNIENS**
Les jeunes gens libérés par Thésée débarquent à Athènes, où ils sont accueillis avec allégresse. Scène du « vase François ». VI^e siècle av. J.-C. *Musée archéologique, Florence.*

SCALA, FLORENCE

voix minoritaires et peu connues se sont élevées contre ce mythe tératologique, évoquant l'histoire d'un monstre humain. Au IV^e siècle av. J.-C., un auteur du nom de Palaiphatos écrit un recueil d'*Histoires incroyables* dans lequel il revisite au prisme d'une lecture rationnelle différents mythes grecs. Il se pose ainsi en précurseur de l'évhémérisme qui se développe au siècle suivant, selon lequel les personnages des mythes ont réellement existé. Palaiphatos s'étonne ainsi de la légende du Minotaure. Il rappelle doctement que les accouplements entre espèces différentes n'existent pas et qu'une femme ne peut pas porter un fœtus avec des cornes. L'explication est tout autre. Le roi Minos souffrait des testicules et dut attendre l'intervention de Procris, la fille du roi Pandion, pour être guéri. Minos avait pour ami un certain Tauros, un jeune homme très beau dont s'éprit Pasiphaé pendant que son époux était malade. De sa liaison adultérine naquit un enfant, Minotaure, que Minos envoya dans les montagnes afin qu'il soit élevé par des bergers. Minotaure finit par devenir violent et incontrôlable, et se terra dans une fosse profonde qu'il avait lui-même creusée afin d'échapper à la capture. Minos lui envoyait tous ceux qu'il voulait punir jusqu'à ce que Thésée le mette à mort.

Dans l'attente d'un rédempteur

Cette version anthropomorphe du Minotaure n'est pas celle qui a traversé les siècles. Le monstre est devenu un motif récurrent dans l'art et la littérature. En 1947, Jorge Luis Borges écrit une nouvelle, *La Demeure d'Astérion*. Alors que l'Antiquité a fait du Minotaure un faire-valoir de Thésée, Borges change de point de vue. Pour la première fois, le Minotaure s'exprime et raconte la solitude de son labyrinthe. « Tous les neuf ans, neuf êtres humains pénètrent dans la maison pour que je les délivre de toute souffrance. [...] Ils tombent l'un après l'autre, sans même que mes mains soient tachées de sang. [...] L'un d'eux, au moment de mourir, annonça qu'un jour viendrait mon rédempteur. [...] Pourvu qu'il me conduise dans un lieu où il y aura moins de galeries et moins de portes. Comment sera mon rédempteur ? Je me le demande. Sera-t-il un taureau ou un homme ? Sera-t-il un taureau à tête d'homme ? Ou sera-t-il comme moi ? Le soleil du matin resplendissait sur l'épée de bronze, où il n'y avait déjà plus trace de sang. "Le croiras-tu, Ariane ? dit Thésée, le Minotaure s'est à peine défendu." » ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Thésée et l'imaginaire athénien
C. Calame, La Découverte, 2018.

Dédale. Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne
F. Frontisi-Ducroux, La Découverte, 2000.

TEXTE
L'Aleph et autres contes
J.-L. Borges, Folio bilingue, 2017.

HONNEUR AU HÉROS
Sur cette fresque pompéienne, l'un des jeunes Athéniens libérés manifeste sa reconnaissance à Thésée, au centre de la peinture. Le Minotaure gît au pied de son vainqueur. *Musée archéologique national, Naples.*
WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE

LA SURVIVANCE DU MONSTRE

Le thème du labyrinthe se christianise au Moyen Âge. On le retrouve sur le dallage des cathédrales, comme à Chartres ou à Amiens : il devient un chemin de vie symbolique, que le pèlerin doit parcourir jusqu'au centre en priant. La figure du Minotaure se transmet aussi à l'époque médiévale, grâce aux travaux des érudits sur les auteurs classiques. Incarnation du Mal, le monstre prend parfois une apparence inversée : un corps de taureau surmonté d'un buste d'homme. La Renaissance remet à l'honneur le mythe de Thésée, comme le montre le panneau peint ci-dessus, ornant un coffre de mariage. Le récit y est relaté à travers différentes scènes qui cohabitent sur le même plan.

LES ENCADRÉS ONT ÉTÉ RÉDIGÉS PAR AMARANTA SBARDELLA, DOCTEURE EN LITTÉRATURE COMPARÉE.

THÉSÉE ET LE MINOTAURE. MAÎTRE DES CASSONI CAMPANA. DÉBUT DU XVI[E] SIÈCLE. *MUSÉE DU PETIT PALAIS, AVIGNON.*

ERICH LESSING / ALBUM

1 **Le Minotaure** attaque les Crétois. Pourvu d'un corps de taureau et d'un buste d'homme, il ressemble à un centaure.

2 **Aidé** de Poséidon, un groupe d'hommes armés réussit à capturer le Minotaure et l'enferme dans le labyrinthe.

3 **Thésée** débarque en Crète pour sauver les siens. Le navire est orné des sept blasons des Médicis.

4 **Le héros** athénien rencontre Ariane, qui s'éprend de lui. Elle est accompagnée de sa sœur cadette, Phèdre.

5 **Ariane** offre à Thésée une pelote de fil qui lui permettra de sortir du labyrinthe, une fois le monstre tué.

6 **Thésée,** revêtu d'une armure médiévale, s'achemine vers le labyrinthe pour combattre le Minotaure.

7 **Le héros** tue le Minotaure. Ariane et Phèdre attendent Thésée. On aperçoit l'une des extrémités du fil salvateur.

8 **Thésée,** triomphant, se dirige vers le port pour embarquer, accompagné des deux princesses crétoises.

9 **Le navire** quitte le port pour Athènes, mais Thésée omet d'enlever la voile noire annonciatrice de sa mort.

La Mano Negra, une société secrète contre la bourgeoisie

A la fin du XIXe siècle, une série de meurtres est attribuée à un gang anarchiste andalou. Une affaire qui divise toujours les historiens.

Le 4 février 1883, en Andalousie, la Guardia Civil découvre un cadavre en état de décomposition dans un champ d'El Algarrobillo, dans la municipalité de Jerez de la Frontera. La victime, Bartolomé Gago Campos, est un jeune travailleur agricole surnommé El Blanco de Benaocaz. L'autopsie révèle qu'il a été tué par balles deux mois plus tôt. Les enquêteurs tiennent rapidement le coupable : le cultivateur Francisco Corbacho.

Au premier abord, il s'agit d'un crime comme les autres. Des bruits courent selon lesquels la famille Corbacho devait une somme importante à Gago. Une autre rumeur prétend que Gago a tenté de séduire plusieurs femmes, dont une nièce des Corbacho. Mais, au terme de son enquête, la Guardia Civil arrive à une conclusion surprenante : l'assassinat a été commandité par une organisation criminelle anarchiste, la Mano Negra (« Main noire »).

Ce groupe, dont le principal objectif est de déclencher une révolution sociale et d'instaurer le communisme, commet sabotages et attentats contre les propriétaires terriens en Andalousie. Organisés de manière clandestine, ses partisans n'hésitent pas à punir tous les membres qui les trahiraient. C'est pour cette raison que, selon la Guardia Civil, Pedro Corbacho, chef de l'organisation à Jerez de la Frontera, a donné l'ordre d'exécuter Gago.

Le 5 juin, le procès débute au palais de justice de Jerez, devant un public venu en nombre. Lors des interrogatoires, les accusés reconnaissent appartenir à des groupes socialistes prônant l'entraide, mais ils nient farouchement appartenir à une société secrète. Sept accusés sont condamnés à mort, tandis que l'on inflige aux huit autres 17 ans de prison. En avril 1884, la Cour suprême fait passer le nombre de condamnés à mort à 13, mais le gouvernement en gracie six. Les détenus sont exécutés à Jerez de la Frontera deux mois plus tard.

DÉTENUS liés à la Mano Negra dans la prison de Cadix. Gravure tirée de *La Ilustración Española y Americana*, 1883.

DOCUMENTA / ALBUM

Tué pour du vin

Au même moment, d'autres crimes sont commis près d'El Puerto de Santa María. Le 2 avril 1883, le cadavre de l'aubergiste Antonio Vázquez, baignant dans une mare de sang, est découvert dans son établissement d'El Empalme. La veille, un groupe de quatre hommes a pénétré dans sa misérable

ORONOZ / ALBUM

OBJECTIF : NUIRE

LES STATUTS de la Mano Negra prévoient de former un « tribunal populaire chargé de juger et de condamner les crimes de la bourgeoisie ». Ses membres « imagineront tous les moyens possibles d'incendier, d'assassiner, d'empoisonner, en résumé, de nuire ».

MONNAIE D'ALPHONSE XII. *CABINET DE NUMISMATIQUE, BARCELONE*

gargote. Après quelques verres, ils menacent l'aubergiste avec un pistolet et un couteau pour le dépouiller. Malgré sa misère, les voleurs sont persuadés qu'il cache une belle somme d'argent. Devant ses supplications et ses dénégations, l'un des voleurs, Antonio Roldán, perd son sang-froid et se jette sur le pauvre homme pour l'égorger. Les bandits ne repartent qu'avec deux sous et quelques tonneaux de vin.

Quelque temps plus tard, les criminels sont arrêtés par la Guardia Civil. Il s'agit de travailleurs agricoles, la plupart à peine âgés de plus de 20 ans, même si le plus vieux, Antonio Roldán, a 42 ans. La majorité d'entre eux ne possèdent pas de casier judiciaire et ne sont pas éduqués, ou très peu. Pourtant, la police les met vite en relation avec la Mano Negra. Le procès se déroule le 26 juin 1883 à El Puerto de Santa María et, deux jours

L'URGENCE SOCIALE

UN PRISONNIER déclare : « À Jerez, il y avait les impuissants de la ville et la Guardia Civil pour arrêter les affamés. Ils prenaient ce qu'ils pouvaient des moulins, des boulangeries et de certaines boutiques. Les femmes et les enfants allaient dans les champs pour trouver de l'herbe pour se nourrir. »

MENDIANT ANDALOU. DESSIN DE J. M. MARQUÉS. 1884.

PRISMA / ALBUM

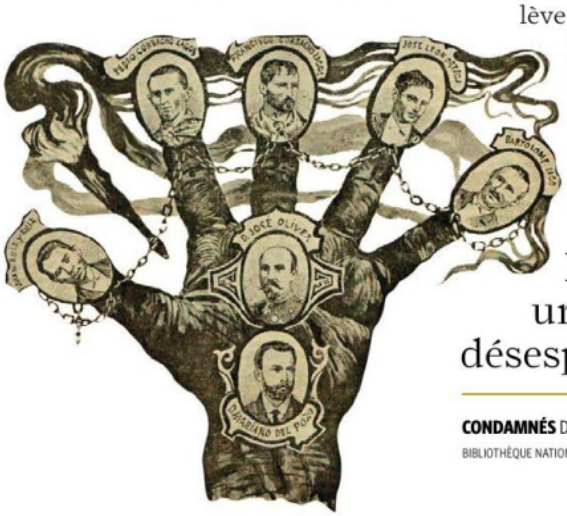
JEREZ DE LA FRONTERA.
Vue de la cathédrale du Saint-Sauveur. XVIIe siècle.

NEIL FARRIN / GETTY IMAGES

plus tard, les accusés sont condamnés à mort pour vol avec homicide. Le gouvernement commue trois des condamnations en peines de prison à perpétuité, et seul Antonio Roldán est exécuté par strangulation, le 23 mars 1884.

En août 1883, Fernando Olivera Montero, gardien du domaine de l'Hormigoso, est retrouvé mort. Au début, cette mort ne soulève aucun soupçon. Néanmoins, au bout de quelques mois, Cristóbal Durán Gil, habitant d'Arcos, et Antonio Jaime Domínguez, originaire d'El Bosque, sont arrêtés et accusés d'avoir frappé Olivera à mort. Lors de leur interrogatoire, la Guardia Civil essaie de leur faire avouer leur appartenance à la société secrète. Antonio Jaime admet que Durán lui a demandé de rejoindre l'Internationale. Mais lors du procès, il nie devant le procureur appartenir à la Mano Negra. Cristóbal Durán se rétracte également.

Toujours lors du procès, le procureur affirme que Durán a donné un ultimatum à Olivera pour son adhésion et que, fatigué d'attendre, il lui a tendu une embuscade avec Antonio Jaime, qu'il a également menacé s'il ne l'aidait pas. Ensemble, ils l'ont roué de coups, ce qui a entraîné sa mort. Toutefois, il est impossible de prouver qu'Olivera est décédé des suites des coups reçus, ni que les détenus appartiennent à la Mano Negra. La seule chose qui incrimine



CONDAMNÉS DE LA MANO NEGRA. ILLUSTRATION DE LA REVUE *MUSEO CRIMINAL*, 1904.
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'ESPAGNE

La Mano Negra naît dans un contexte de misère et de désespoir des paysans andalous.

Une vendetta inventée

EN JUILLET 1883, l'hebdomadaire *Le Monde illustré* parle des représailles de la Mano Negra contre les délateurs : « La gendarmerie espagnole a découvert a trouvé l'un des leurs pendu par les pieds à un arbre ; la tête avait été préalablement détachée du tronc et liée sur les pieds mêmes. Une inscription indiquait parfaitement le but des coupables se vengeant d'un indigne. » Pourtant, la scène terrifiante semble inventée de toutes pièces, car rien de tel n'est attesté à Villamartín, ville de la province de Jerez où se sont déroulés les faits, selon le magazine français.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Durán et Jaime, ce sont leurs premiers aveux, obtenus sous la torture. Malgré tout, Durán est condamné à la prison à perpétuité et Antonio Jaime Domínguez, à 17 ans de prison.

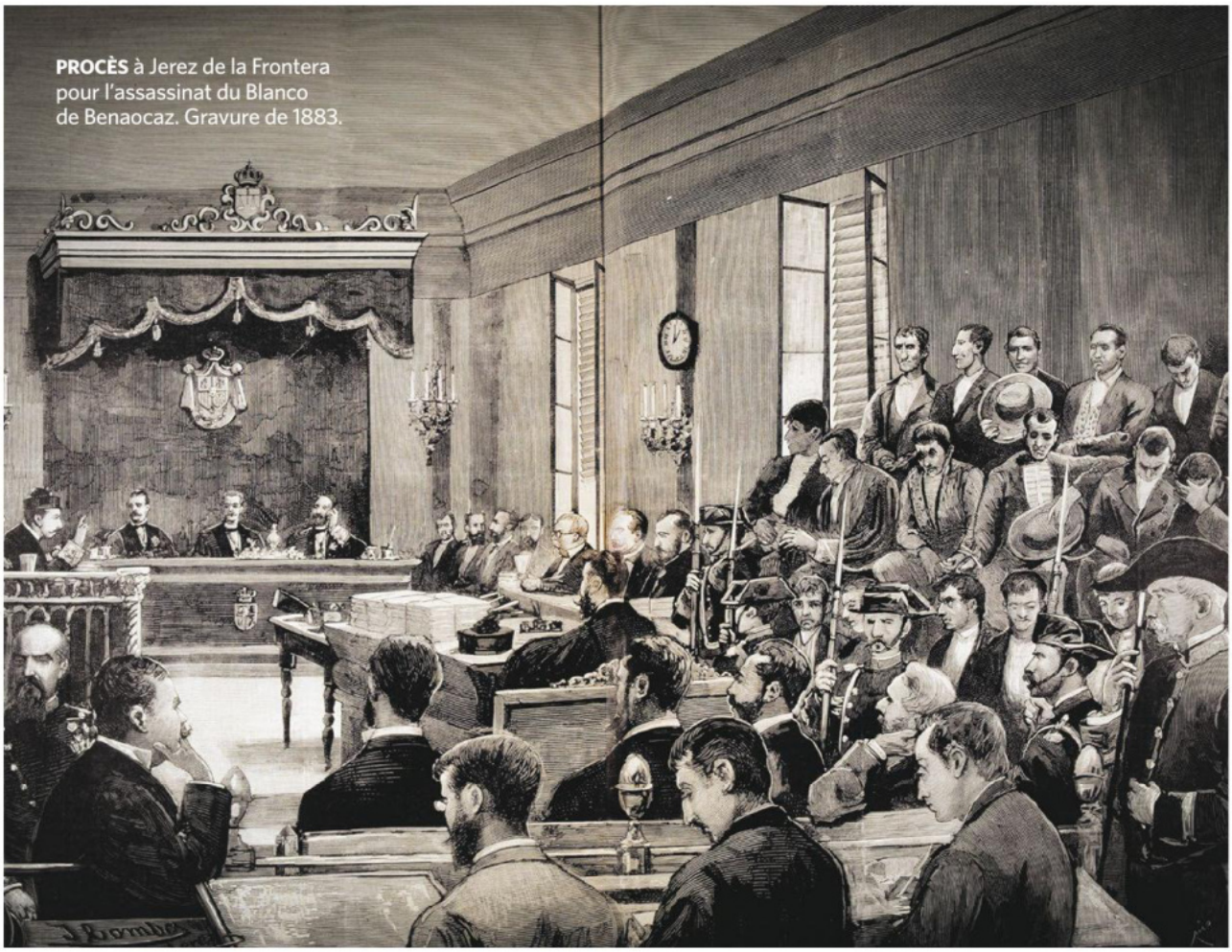
Ces évènements et d'autres qui se produisent à cette époque dans la campagne de Jerez, et dont l'écho retentit dans toute l'Espagne grâce à la presse, créent une véritable psychose quant à l'existence de la mystérieuse société secrète. Une question se pose alors : cette organisation criminelle a-t-elle réellement existé ? Les historiens actuels débattent toujours à ce sujet.

À l'époque, certaines personnes nourrissent de vrais doutes sur son existence. Par exemple, les auteurs d'une compilation d'articles — *Causas célebres llamadas de la Mano Negra, publicadas en el Diario de Cádiz* (1883) — expliquent à propos du meurtre de Vázquez : « Le délit dont le jugement public est décrit ci-après n'a rien ou pas grand-chose à voir avec ce que l'on appelle la Mano Negra. En réalité, le fait que les auteurs du crime appartiennent à une organisation secrète recherchée n'est que la cerise sur le gâteau. Mais le mobile du crime est totalement étranger à cette société. » Il faut ajouter à cela les irrégularités du procès, avec des aveux obtenus sous la torture et des juges et des procureurs disposés à condamner sans preuves.

Grèves et émeutes

En fait, pour comprendre le phénomène de la Mano Negra, il faut tenir compte de la crise économique et sociale que traverse l'Andalousie dans les années 1880. Les mauvaises récoltes, dues à la sécheresse de l'été 1881, accentuent la misère des paysans et des travailleurs agricoles, déjà nécessiteux. Lorsque les pluies font leur retour, c'est de manière sporadique, avec parfois une intensité inhabituelle et dévastatrice. La faim et le désespoir s'emparent de la région entre 1882 et 1883, ce qui entraîne l'augmentation des vols, des émeutes, des grèves, des attaques de fermes, des menaces aux propriétaires et des assassinats. Un sentiment d'insécurité s'empare des propriétaires terriens, de la bourgeoisie et des autorités chargées de maintenir l'ordre dans la campagne andalouse, notamment dans la province de Cadix.

À la fin de l'année 1882, en réponse à l'agitation sociale dans la campagne



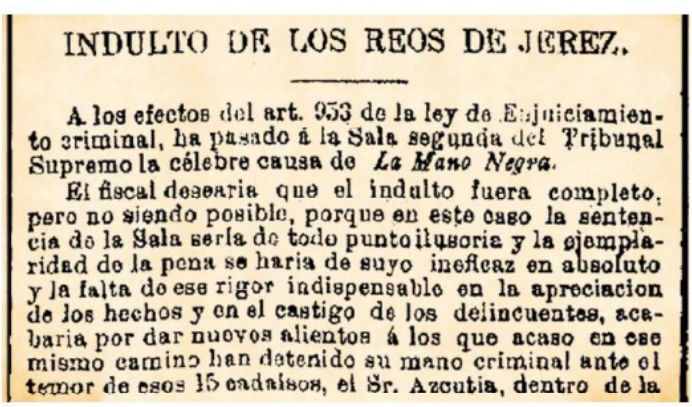
PROCÈS à Jerez de la Frontera pour l'assassinat du Blanco de Benaocaz. Gravure de 1883.

SEGP / ALBUM

de Jerez, le gouvernement envoie un contingent de la Guardia Civil qui procède à des centaines d'arrestations, jusqu'à 3 000 selon certains auteurs. La surveillance et la répression redoublent après que le gouvernement a appris la préparation d'une grève générale pour la moisson de 1883, déjouée par une intervention résolue de la Guardia Civil.

Des années plus tard, l'écrivain Vicente Blasco Ibáñez, dans son roman *La Cité des futailles*, qui se déroule dans la campagne de Jerez, laisse entendre que la Mano Negra n'a été qu'un épouvantail utilisé par les propriétaires terriens pour soumettre les travailleurs. « Il suffisait que se réunissent dans un certain secret quelques journaliers dans une grange ou dans une ferme de la campagne pour que les riches tirent immédiatement le signal d'alarme dans les journaux de toute l'Espagne, qu'arrivent de nouveaux soldats à Jerez et que la Guardia Civil investisse la campagne, menaçant tous ceux qui n'affichent pas un train de vie conforme à leur salaire de famine. La Mano Negra ! Toujours ce fantôme, décuplé par l'imaginaire exubérant andalou, que les riches s'assuraient de conserver vivant et de faire apparaître dès que les rustres formulaient la moindre demande ! » À cela s'ajoute la presse qui exploite la curiosité malsaine des lecteurs, avides de nouvelles truculentes, en les convainquant de l'existence d'une terrible menace contre l'ordre établi.

Malgré tout, certains auteurs soutiennent que la Mano Negra a réellement existé. Juan Díaz del Moral, auteur de *Historia*



INDULTO DE LOS REOS DE JEREZ.

A los efectos del art. 953 de la ley de Enjuiciamiento criminal, ha pasado á la Sala segunda del Tribunal Supremo la célebre causa de *La Mano Negra*.

El fiscal desearia que el indulto fuera completo; pero no siendo posible, porque en este caso la sentencia de la Sala seria de todo punto ilusoria y la ejemplaridad de la pena se haria de suyo ineficaz en absoluto y la falta de ese rigor indispensable en la apreciacion de los hechos y en el castigo de los delincuentes, acabaria por dar nuevos alientos á los que acaso en ese mismo camino han detenido su mano criminal ante el temor de esos 15 cadalsos, el Sr. Azcutia, dentro de la

NOUVELLE DU JOURNAL *LA ÉPOCA* DU 19 AVRIL 1884 SUR LA RÉVISION DU PROCÈS DU BLANCO DE BENAOCAZ.

ALAMY / ACI

La mise à mort des condamnés

LE 14 JUILLET 1884, sept accusés du procès du Blanco de Benaocaz sont exécutés. Un journaliste raconte : « Les bourreaux les préparaient, les exécutant les uns après les autres. La mise en place du tissu noir sur la tête indiquait que la fin était arrivée. [...] En 18 minutes tout était réglé. »

RUE DES ARCHIVES / ALBUM

ILLUSTRATION DU *PETIT JOURNAL* DE 1892 MONTRANT L'EXÉCUTION DE 1884.

de las agitaciones campesinas andaluzas (1929), écrit : « Un adhérent de la société secrète, interrogé par mes soins, m'a confessé qu'il est arrivé que soit décrétée et appliquée la peine de mort à un ouvrier pour délation. Ainsi, je crois indéniablement à l'existence de la société secrète et de certains des crimes qui lui sont reprochés. »

Des actes falsifiés ?

La preuve matérielle la plus pertinente de l'existence de la société sont les statuts de l'association découverts cachés sous une pierre en 1878 par Tomás Pérez de Monforte, commandant de la police rurale de Jerez de la Frontera. De nombreux historiens croient que ces statuts ont été fabriqués de toutes pièces par la Guardia Civil elle-même, mais l'historienne argentine Clara E. Lida affirme, dans un travail de recherche rigoureux, que le texte est authentique, car il en existe plusieurs exemplaires et qu'il est similaire aux statuts d'autres associations clandestines ouvrières de l'époque.

Pourtant, les historiens sont toujours divisés quant à l'authenticité des statuts et de l'existence de la Mano Negra. Certains affirment que le vocabulaire employé ne correspond pas à celui d'une organisation fondée sur le collectivisme libertaire, alors que, pour d'autres, il ne fait aucun doute qu'ils sont authentiques. Malgré cela, ils affirment que les autorités policières, et plus particulièrement le ministère public, a instrumentalisé les informations découvertes des années plus tôt pour désarticuler des groupes clandestins de résistance paysanne. L'existence de la Mano Negra aurait été confirmée par un communiqué de la Fédération des travailleurs de la région espagnole, organisation anarcho-syndicaliste fondée en décembre 1881 et liée à l'Internationale. Pour se dissocier des crimes, vols et assassinats sévissant dans certains cantons andalous, elle déclara qu'elle n'entretenait aucun lien avec la Mano Negra ou une autre société secrète de type criminel. Sans preuves plus concluantes, le débat reste ouvert et l'énigme, non résolue. ■

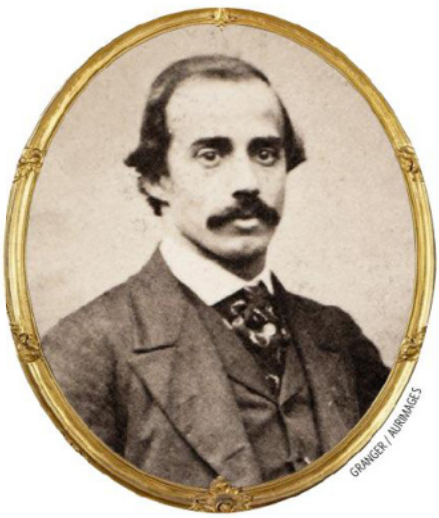
ALBERT GHANIME
UNIVERSITÉ DE BARCELONE

Pour en savoir plus

La Mano Negra
C. E. Lida, L'Échapée, 2011.

Le gorille met en émoi l'Occident

Darwin n'est pas le seul à avoir bouleversé l'histoire humaine. En Afrique, la découverte des gorilles au milieu du XIXe siècle place l'homme occidental face à un nouveau défi intellectuel.



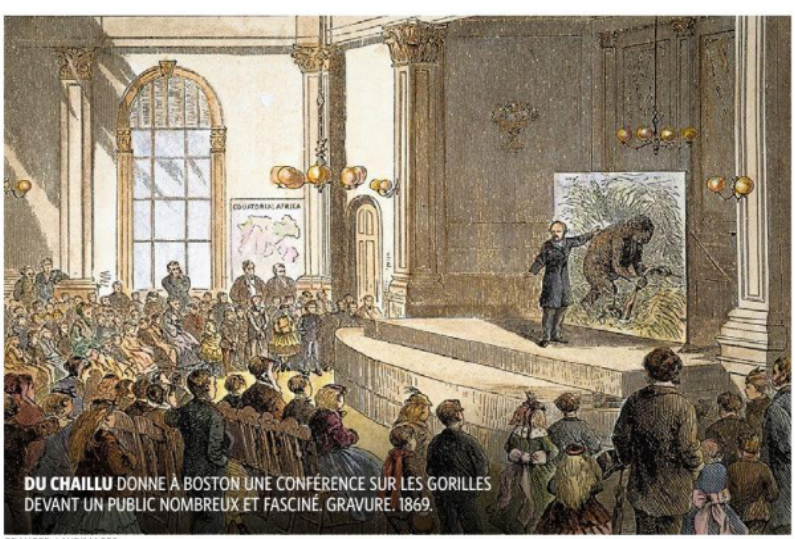
GRANGER / AURIMAGES

▲ **PAUL DU CHAILLU,** EXPLORATEUR AMÉRICAIN D'ORIGINE FRANÇAISE.

La publication, en 1859, de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin renforce l'intérêt des scientifiques et du public en général pour les singes, dont Darwin pense qu'ils partagent avec l'humanité une ascendance commune dans la chaîne de l'évolution. La progression de l'exploration de l'Afrique apporte alors toujours plus de nouvelles informations sur ce continent et permet même la découverte de nouvelles espèces qui semblent confirmer la théorie darwinienne. L'une d'entre elles est le gorille, dont on sait aujourd'hui qu'il est l'un de nos parents les plus proches.

En 1847, le missionnaire américain Thomas Savage donne la première description de l'animal, à partir d'un squelette découvert dans l'actuel Gabon. S'appuyant sur cette découverte, plusieurs articles scientifiques s'emploient à définir cette nouvelle espèce de primates appelée « gorille », terme utilisé dès l'Antiquité par l'explorateur carthaginois Hannon le Navigateur pour parler de femmes velues aperçues sur les côtes d'Afrique.

En 1861 sont publiés les *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*, écrits par un obscur explorateur américain d'origine française. Paul Belloni Du Chaillu y narre ses pérégrinations en terre gabonaise et déclare avoir découvert 80 espèces d'animaux. La description dramatique de sa rencontre avec le premier gorille et la manière dont il a chassé quelques individus captivent les lecteurs. Sa popularité grandissante le conduit à organiser des conférences, au cours desquelles il retrace ses péripéties africaines en exposant des spécimens de gorilles empaillés. Du Chaillu donne au public occidental ce qu'il attend de l'Afrique : de l'intrigue, du drame et de l'exotisme. S'il ne se présente pas comme le découvreur du primate, il affirme en revanche être le premier homme blanc à en avoir chassé un et à avoir étudié cet animal dans son milieu naturel. Or, ses prétentions scientifiques et ses descriptions exagérées du physique, du comportement et du caractère des gorilles font très vite l'objet d'une campagne de discrédit de la part de la communauté scientifique.



DU CHAILLU DONNE À BOSTON UNE CONFÉRENCE SUR LES GORILLES DEVANT UN PUBLIC NOMBREUX ET FASCINÉ. GRAVURE. 1869.

GRANGER / AURIMAGES

Savant ou charlatan ?

Son œuvre contient une foule d'ambigüités et de contradictions, mais c'est surtout son récit sur les gorilles qui est contesté. On doute que ce soit lui qui ait chassé les animaux, et on l'accuse d'avoir copié des descriptions antérieures de missionnaires s'appuyant sur le folklore local et sur les récits de chasse africains. En réalité, Du Chaillu a étudié dans une école

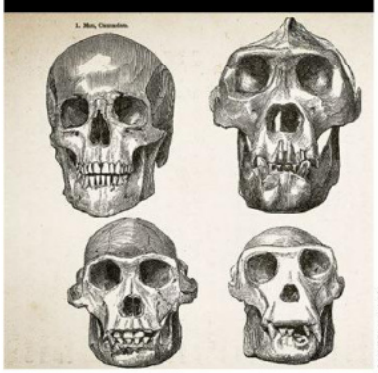
PLUSIEURS GORILLES sont suspendus à des arbres. Gravure tirée de l'ouvrage de Du Chaillu.

MNHN / RMN-GRAND PALAIS

UNE CRÉATURE IMMENSE ET RUGISSANTE

DU CHAILLU décrit sa première rencontre avec un gorille : « C'est une apparition que je n'oublierai jamais. Il paraissait avoir près de six pieds (1,80 m) ; son corps était immense, sa poitrine monstrueuse, ses bras d'une incroyable énergie musculaire. [...] Notre vue ne l'effraya pas. Il se tenait là [...] et se battait la poitrine avec ses poings démesurés. [...] C'est leur manière de défier leur ennemi ; et, en même temps, il poussait d'énormes rugissements ».

COMPARAISON DE CRÂNES DANS *VOYAGES*. PAR DU CHAILLU. 1861.



BRIDGEMAN / ACI

missionnaire du Gabon, où il a été accueilli par John Wilson, l'homme qui a rapporté, des années auparavant, le premier squelette de gorille à Savage. Circonstance aggravante pour Du Chaillu : la propagation d'une rumeur sur ses origines. Il est le bâtard d'un négociant français et d'une femme noire ou mulâtre réunionnaise. Une donnée « raciale » qui accentue l'hostilité du monde scientifique envers l'explorateur.

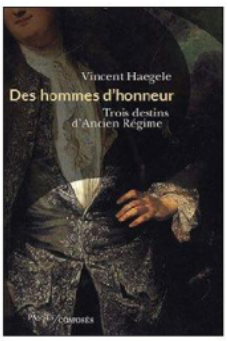
Bien que les scientifiques l'accusent d'embellir son récit, Du Chaillu continue de bénéficier des faveurs du public, qui l'associe désormais à la découverte du gorille. À une époque où les théories évolutionnistes bouleversent le monde, il explique dans ses *Voyages* que ce singe est « mi-homme, mi-bête ». En 1861, les crânes de gorilles qu'il rapporte deviennent les pièces maîtresses des débats enflammés de l'ère victorienne sur l'évolution humaine. Deux ans plus tard, l'explorateur, que les scientifiques dénigrent en le traitant de simple chasseur de gorilles, entreprend sa deuxième exploration. Il en tire un nouvel ouvrage, *Le Pays d'Ashango*, dans lequel il parle de la découverte d'humains de petite taille : les Pygmées. Du Chaillu vient-il de découvrir le chaînon manquant de l'évolution ?

En réalité, il est probable que l'explorateur n'a pas chassé lui-même les gorilles qu'il présente en Occident. Il a faussé et exagéré son récit en transformant le gorille en une créature féroce et brutale, une description du primate qui ne concorde pas avec les études postérieures. Malgré cela, les primatologues et les explorateurs ont continué d'évoquer Du Chaillu en révisant, corrigeant ou démentant son récit. En tout état de cause, son nom est associé pour toujours à ce que lui même a défini comme « le roi de la forêt africaine ». ■

ERIC GARCÍA MORAL
HISTORIEN

ANCIEN RÉGIME

L'honneur en un autre temps



DES HOMMES D'HONNEUR. TROIS DESTINS D'ANCIEN RÉGIME

Vincent Haegele

Passés Composés, 2019, 352 p., 23 €

Le sentiment de l'honneur est une valeur universelle, mais il est aussi à géométrie variable. Dans la France de l'Ancien Régime, il obéissait à des règles devenues, aujourd'hui, obsolètes. L'auteur prend en compte trois destins (ou plutôt quatre) de Français du siècle des Lumières.

Il est parti d'archives découvertes de manière fortuite. Archiviste de formation, il estime que « seule l'archive permet de débrouiller, quoique imparfaitement, les fils d'événements souvent complexes ». Une première étude met en scène Louis de Gouy d'Arsy, noble d'épée qui, après avoir donné son sang à la bataille du col de l'Assiette (1747), vécut près de la Cour, mais aussi sur ses terres à Compiègne. Il fut entraîné dans une suite de querelles relevant du droit féodal le plus abscons pour nous. Mais Haegele le suit à la trace, non sans finesse.

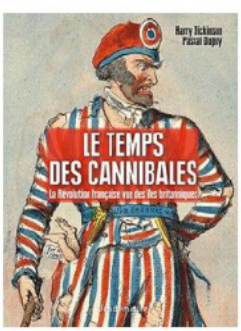
Il retrace ensuite la carrière de deux amis d'enfance, Armand Nogaret et Antoine Le Bel, hauts fonctionnaires avant la lettre, gestionnaires et manipulateurs de fonds, de rentes, de biens qui finiront par fâcher ces deux épicuriens. Leur enjouement gastronomique nous fait oublier, un peu, leurs turpitudes.

En dernier, le destin d'un aventurier de petite veine, Victor-Joseph Étienne, dit Étienne de Jouy. Le hasard et la fortune, bonne ou mauvaise, l'entraînèrent jusqu'à Ceylan, en Inde, à l'époque où florissaient les grandes compagnies coloniales néerlandaise et anglaise. Étienne, homme à femmes sans trop de scrupules, vécut assez pour embellir sa folle jeunesse. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

XVIII[E] SIÈCLE

La Révolution vue d'outre-Manche



LE TEMPS DES CANNIBALES. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE VUE DES ÎLES BRITANNIQUES

Harry Dickinson, Pascal Dupuy

Vendémiaire, 2019, 468 p., 25 €

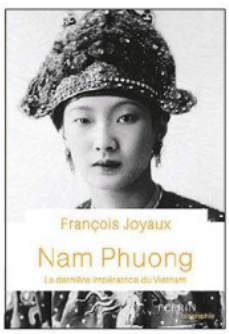
De 1792 à 1802, le Royaume-Uni fit la guerre à la République française. « L'or de Pitt », le premier ministre du roi George III de 1783 à 1801, soutint la contre-révolution. Un tel acharnement a fait croire que les Britanniques ne formaient qu'un seul bloc, décidé à anéantir un pays qui avait choisi un régime politique qu'ils détestaient, piétinant les libertés au nom des principes abstraits qui cachaient une volonté hégémonique et impérialiste sur le continent.

Cet ouvrage tombe à pic pour lézarder ce tableau. Dans un pays en plein boom démographique et industriel, au commerce mondial, les joutes politiques furent ardentes, voire féroces. Les Britanniques étaient les plus alphabétisés d'Europe (60 % pour les hommes, 40 % pour les femmes), la presse bénéficiait d'une assez large liberté. Avec toutes ses déficiences, la Chambre des communes faisait office de caisse de résonnance. Face à William Pitt, le leader libéral Fox se refusait à l'affrontement avec la France. Il ne fut pas suivi. La guerre faillit ruiner le royaume, mais Pitt resta inflexible.

Très novateur, cet essai vaut par son approche des réseaux de propagande du pouvoir. L'image négative de la Révolution jacobine s'imposa. Les opposants qui réclamaient une réforme parlementaire en profondeur restèrent isolés. Des accrocs à l'*habeas corpus* les firent taire. Sauf en Irlande, cette éradication ne fut pas féroce. Elle mit le pays à l'abri de toute révolution radicale. Un pari gagné jusqu'à aujourd'hui. ■

J.-J. B.

Nam Phuong, l'impératrice libre



NAM PHUONG. LA DERNIÈRE IMPÉRATRICE DU VIETNAM
François Joyaux
Perrin, 2019,
368 p., 23 €

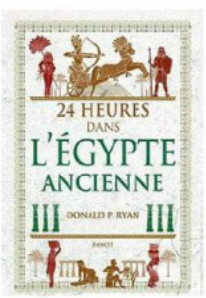
Il était une fois une jeune fille cochinchinoise de bonne famille, belle et distinguée, élevée en France au couvent des Oiseaux, qui allait épouser l'empereur d'Annam. Ainsi pourrait-on commencer à raconter l'histoire de Nam Phuong (« Parfum du Sud »), née Jeanne Marie-Thérèse Nguyên Hûu Thi Lan en 1913, dernière impératrice d'Indochine. Avec son époux, Bao Dai, ils vivent à peu près heureux dans la Cité interdite de Hué et ont cinq enfants.

Très vite, l'Histoire se met en travers de l'idylle, plus ou moins arrangée. Fervente catholique, Nam Phuong exige de son mari, bouddhiste, une monogamie inédite pour la dynastie, et le baptême pour leurs enfants. Le Vatican et la Cour renâclent. Ce n'est que le début d'une suite d'embûches, de tragédies, d'exodes.

L'entrée en guerre de la France, la défaite de 1940, l'occupation japonaise ne dérangent pas, pourtant, le quotidien de Hué. Nam Phuong s'occupe d'œuvres caritatives, d'éducation, du prince héritier Bao Long. La religion, la famille, la patrie sont sa colonne vertébrale. Profrançaise, mais indépendantiste, elle signe une lettre ouverte favorable à la révolution Viêt-minh en 1945, se défait de sa couronne et de ses bijoux, avant de s'exiler sur la Côte d'Azur. Bao Dai, peu soucieux du destin de son empire, papillonne. Après la défaite française de Diên Biên Phu, Nam Phuong se retire en Corrèze, à Chabrignac, où elle repose depuis son décès en 1963. Un exil dans l'exil, banal et triste, pour cette reine déchue, figure d'un monde disparu et héroïne d'une épopée moderne. ■

MARIE CÉHÈRE

ET AUSSI...



24 HEURES DANS L'ÉGYPTE ANCIENNE
Donald P. Ryan
Payot, 2019,
288 p., 20 €

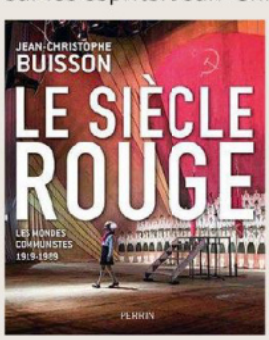
UNE FAÇON ORIGINALE et incarnée d'entrer dans l'Égypte ancienne : à chaque heure un personnage différent pour raconter une journée de l'an 1414 avant J.-C., dans la capitale d'Amenhotep II. Un pharaon, un pêcheur, une pleureuse, une danseuse...

L'HISTOIRE DES JUIFS. APPARTENIR DE 1492 À 1900
Simon Schama
Fayard, 2019,
796 p., 32 €

L'AUTEUR POURSUIT sa magistrale histoire des juifs avec ce deuxième opus qui commence avec leur expulsion d'Espagne en 1492 et s'achève en 1900. L'histoire vivante d'une permanente résilience face aux épreuves et à l'oppression.

LE COMMUNISME, MYTHE PLANÉTAIRE

ON A PARFOIS L'IMPRESSION que pour les jeunes générations le communisme n'a jamais existé. S'il s'est effondré avec la fin de l'URSS, il a pourtant touché pendant trois quarts de siècle tous les continents et presque tous les pays. Il suscita l'espoir et fit maintes victimes. Ce matérialisme dialectique, en effet, l'emportait par la force mais aussi l'emprise qu'il exerçait sur les esprits. Jean-Christophe Buisson a su embrasser cette histoire planétaire par un grand récit rythmé et illustré où chaque date fait mouche.



LE SIÈCLE ROUGE. LES MONDES COMMUNISTES 1919-1989
Jean-Christophe Buisson
Perrin, 2019, 464 p., 27 €

XIXE-XXE SIÈCLE

Versailles après Versailles

La vie du plus royal des palais ne s'est pas figée après la Révolution. Inspirant artistes, écrivains et passionnés du patrimoine, il reste le théâtre festif d'une histoire enfin exposée à sa juste valeur.

Versailles aurait pu sombrer dans l'oubli. Après la Révolution, il fallait sans doute un siècle de distance pour apaiser les regards sur ce symbole de l'ancien monde. C'est à la fin du XIXe siècle, à l'aube de la Belle Époque, que le château connaît une nouvelle période d'engouement qui allie passion et nostalgie. C'est ce mouvement que l'exposition « Versailles Revival. 1867-1937 », présentée dans les salles d'Afrique et de Crimée, décrypte à travers 350 œuvres et documents. Un anglicisme assumé par la présidente de l'établissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles, Catherine Pégard, pour qui ce mot sonne plus juste que ceux de résurrection ou de renaissance.

FÊTE DE NUIT À VERSAILLES
PAR GASTON DE LA TOUCHE.
1906. *MUSÉE D'ORSAY, PARIS.*

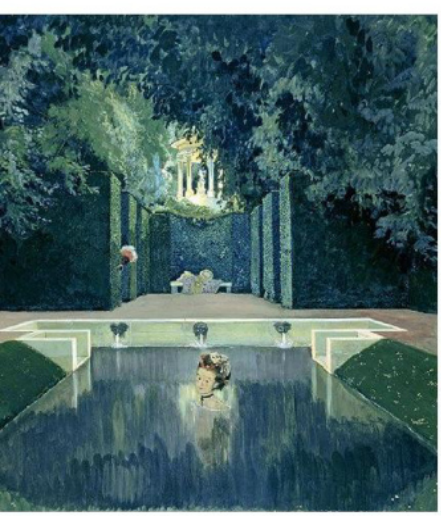
CHÂTEAU DE VERSAILLES (DISTR. RMN-GP) / CHRISTOPHE FOUIN / SERVICE DE PRESSE

Car l'exposition se propose de montrer un retour en grâce qui prit l'ampleur d'un véritable phénomène de société. D'un côté la chronique de ce renouveau, de l'autre le décryptage d'un épisode de l'histoire de l'art où Versailles inspira les plus grands. C'est sous l'impulsion de l'impératrice Eugénie, sous le Second Empire, que le mouvement démarre : admiratrice de Marie-Antoinette, Eugénie lui consacre une exposition en 1867, au Petit Trianon. Aujourd'hui les visiteurs peuvent découvrir la chambre de la reine restituée telle qu'elle fut pensée à l'époque pour l'exposition universelle.

Splendeur retrouvée

La fascination gagna ensuite les milieux artistiques et littéraires : peintres, musiciens, écrivains s'intéressèrent de nouveau au château et à ses jardins, tel le Russe Alexandre Benois évoquant dans ses tableaux la promenade du roi ou le bain de la marquise. La plus grande œuvre de l'exposition, le tableau d'Alfred Roll *Célébration du centenaire des États généraux de 1789*, jusqu'ici roulé dans les réserves, est présenté de manière exceptionnelle.

Conservateurs et architectes travaillèrent également à rendre sa splendeur passée au château. Versailles, ses jardins et leurs fontaines redevinrent incontournables pour les artistes et pour le grand public. Et, dès 1937, les lieux attirèrent un million de visiteurs. Marcel Proust le décrivait ainsi : « Versailles, grand nom rouillé et doux, royal cimetière de feuillages, de vastes eaux et de marbres, lieu véritablement aristocratique et démoralisant. » ■

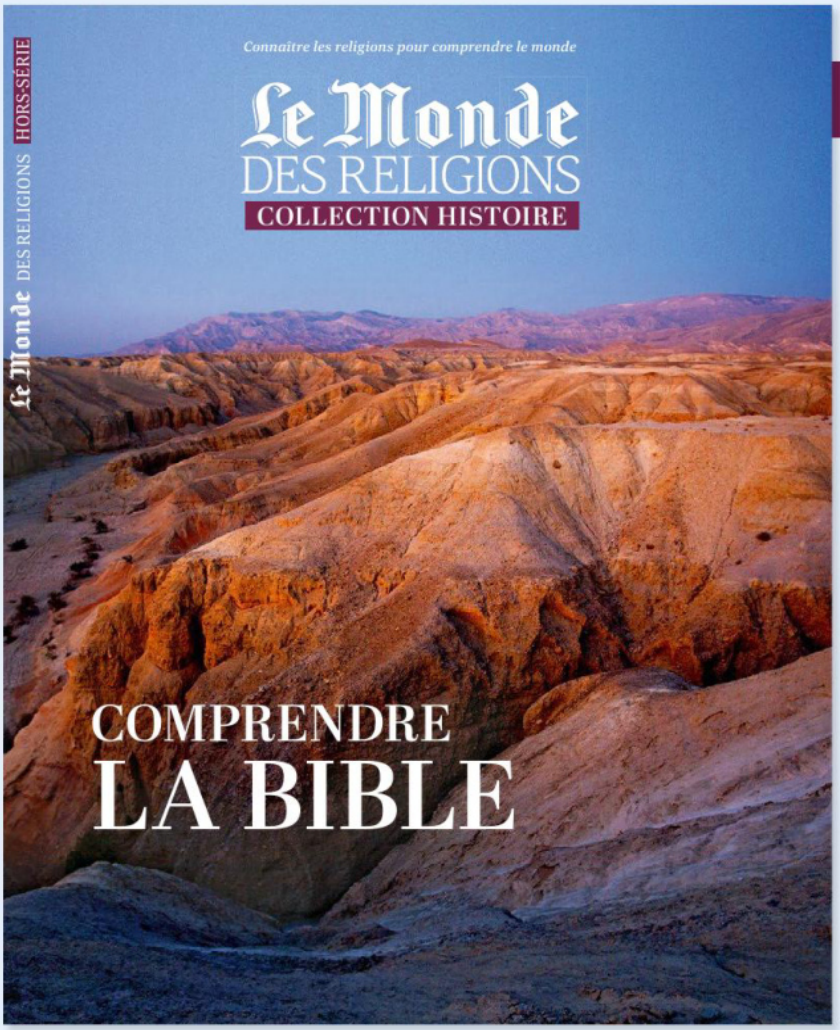


◀ ***LE BAIN DE LA MARQUISE***
PAR ALEXANDRE BENOIS. GOUACHE SUR PAPIER, 1906. *GALERIE D'ÉTAT TRETIAKOV, MOSCOU.*

FINE ARTIMAGES / LEEMAGE / © ADAGP, PARIS, 2019

Versailles Revival. 1867-1937
LIEU Château de Versailles
WEB chateauversailles.fr
DATE Jusqu'au 15 mars

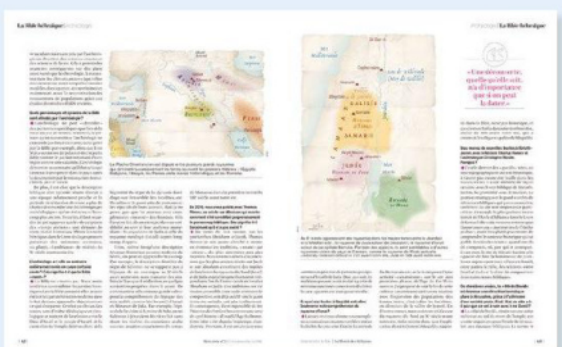
Découvrez le dernier hors-série du *Monde des religions*



NOUVEAU

La Bible est Le Livre.
Un livre hybride, juif et chrétien, hébraïque, hellénique, latin, toujours polyglotte, plus grand best-seller de tous les temps.
Écrit à mille mains, de Jérémie et d'Esdras à Paul et Jean de Patmos, en passant par tant d'autres scribes plus ou moins anonymes, c'est un chef-d'œuvre forgé sur plus d'un millénaire et qui a traversé les siècles sans prendre une ride.

Ce livre total peut s'avérer intimidant pour nos contemporains.
Ses meilleurs spécialistes nous donnent les clés pour le comprendre, dessinent les voies pour l'aborder, s'y plonger et s'y perdre dans le bonheur de sa lecture infinie.



Format :
22 x 28 cm
84 pages - 7,50€

BON DE COMMANDE

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
HS *Comprendre la Bible*	08.4112	7,50€	.....	..... €
Participation aux frais d'envoi				3€
Total de la commande				..... €

Merci de nous retourner ce bon avec votre règlement par chèque à l'ordre de Le Monde des Religions à : **MdR/VPC**
TSA 81305 – 75212 PARIS CEDEX 13 – Tél. **01 48 88 51 05**
Site : **www.laboutiquelemondedesreligions.fr**

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/04/2020 en France métropolitaine. Livraison entre 2 et 3 semaines.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications (Groupe Le Monde), responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse confidentialite.lemondedesreligions.fr ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 80, bd Auguste-Blanqui - 75707 Paris cedex 13 ou dpo@groupelemonde.fr

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
Code postal
Ville .....
Tél 80E3C

E-mail ..... @ .....
❑ Je souhaite être informé(e) des offres du *Monde des Religions*
❑ Je souhaite être informé(e) des offres des partenaires du *Monde des Religions*

R.C. Paris B 323 118 315

MOYEN ÂGE - XXIE SIÈCLE

La meilleure façon de marcher

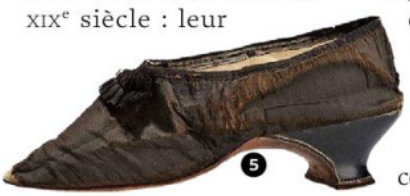
À l'heure où triomphe le port de la basket, le musée des Arts décoratifs expose 500 paires de chaussures dont le caractère usuel, luxueux ou excentrique démontre le pouvoir de la démarche.

1 CHAUSSURE POUR HOMME. IRAN, DÉBUT DU XVIIE SIÈCLE.
2 ESCARPIN *VERSEAU*. PAR PACO RABANNE. 1995.
3 *HORSESHOES* CRÉÉES PAR IRIS SCHIEFERSTEIN EN 2006.
4 SANDALE POUR FEMME. FRANCE, VERS 1938.

Toujours aussi inattendu et jouissif dans le choix de ses sujets, le musée des Arts décoratifs, à Paris, met actuellement en scène la chaussure ! « Marche et démarche » propose à travers 500 œuvres, dont beaucoup de paires étonnantes, de découvrir le statut de cet accessoire. Entre le Moyen Âge et le XIXe siècle, deux façons de marcher dominent, liées au statut social : avant la fabrication mécanique, paysans et travailleurs portaient de lourds sabots de bois, tandis que les privilégiés de la ville et de la cour chaussaient de jolis souliers taillés dans des soieries et du cuir fin. Comme cette paire de bottines réalisées pour Caroline Murat au début du XIXe siècle, en semelle de cuir avec gros de Tours (une sorte de taffetas), soie et broderie de lame d'argent !

Culte des petits pieds

Un élément frappe le visiteur qui découvre les chaussures féminines du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle : leur petite taille. Une salle met en regard certains modèles féminins occidentaux avec les « lotus d'or », ces minuscules chaussures que les Chinoises portaient après de longues années à bander leurs pieds pour en réduire la taille. Mais les Occidentaux aussi vouaient un culte aux petits pieds : une chaussure de Marie-Antoinette ne mesure que 21 cm de long et pas plus de 5 cm de large. Comment faisait-elle pour la porter ? Les textes de l'époque montrent que les dames de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie marchaient en fait très peu et que leur mobilité était contrôlée.



Bottes, sandales, mules, escarpins, mocassins, espadrilles, derbies, chaussons, tennis, babouches... le XXe siècle présente pour sa part une variété qui semble illimitée, et l'on écarquille les yeux devant les bottes en paille de riz du Japon, les sandales pachtounes d'Afghanistan ou les *Horseshoes* avec un sabot de cheval qui termine la chaussure. Certains modèles n'ont clairement pas été dessinés pour permettre la marche ! En fin de parcours, le visiteur peut essayer quelques modèles très hauts ou très pointus. En se tenant à la rambarde, car le musée décline toute responsabilité en cas de chute... ■

5 CHAUSSURE AYANT APPARTENU À MARIE-ANTOINETTE. 1792.
6 *BALLERINA ULTIMA*. PAR CHRISTIAN LOUBOUTIN ET DAVID LYNCH. 2007.

PHOTOS SERVICE DE PRESSE : 1 2 4 ET 6 : MAD PARIS / HUGHES DUBOIS • 2 : MAD PARIS / JEAN THOLANCE • 5 : MAD PARIS / CHRISTOPHE DELLIÈRE

Marche et démarche. Une histoire de la chaussure
LIEU Musée des Arts décoratifs, 107 rue de Rivoli, Paris
WEB madparis.fr
DATE Jusqu'au 23 février

VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !

ABONNEZ-VOUS À HISTOIRE & CIVILISATIONS

2 ANS (22 N^OS) POUR 79€ SEULEMENT :

48% de réduction soit 10 numéros offerts

BULLETIN D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer avec votre règlement par chèque à l'ordre d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante :
Histoire & Civilisations – Service abonnements – 8 rue Jean-Antoine-de-Baïf – 75212 Paris cedex 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*, je choisis :

☐ L'abonnement pour 2 ans (22 n^os) pour **79€** seulement
au lieu de ~~151,80€~~* soit 48 % d'économie ou **10 numéros offerts**.
90E04

☐ L'abonnement pour 1 an (11 n^os) pour **44€** seulement
au lieu de ~~75,90€~~* soit 42 % d'économie ou **4 numéros offerts**.
90E05

☐ M ☐ Mme

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

Code postal |_|_|_|_|_|

Ville .....

Téléphone |_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Email ..... @.....

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 31/05/2020, réservée à la France métropolitaine.
Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch – Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter au 33 1 48 88 51 04.

Je souhaite être informé(e) ☐ des offres de *Histoire & Civilisations* ☐ des offres des partenaires de *Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications (Groupe Le Monde), responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse http://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 80, bd Auguste-Blanqui - 75707 Paris cedex 13 ou dpo@groupelemonde.fr

R.C. Paris B 323 118 315

Dans le prochain numéro

CULTURE CLUB / GETTY IMAGES

COPERNIC : AU CENTRE EST LE SOLEIL

AU XVIE SIÈCLE, l'univers tout entier tourne autour d'un petit chanoine polonais. Né en 1473, Copernic étudie à Cracovie, puis dans la prestigieuse université de Bologne, en Italie. De retour en Pologne, au service de l'Église, il s'adonne à sa véritable passion : l'astronomie. Nuit après nuit, il observe le firmament, élaborant la théorie héliocentriste qui allait remettre en cause 1 500 ans d'histoire des sciences.

L'AVENTURE MÉDIÉVALE DES ENFANTS EN CROISADE

À PARTIR DES ANNÉES 1230, des chroniqueurs français, allemands, italiens, espagnols et anglais signalent, pour l'année 1212, en Île-de-France, en Rhénanie et dans les ports de la Méditerranée, la présence parmi les pèlerins d'une foule d'enfants marchant vers la Terre sainte. Entre mythe et réalité, ce mouvement a fortement marqué les mentalités médiévales et continue à attiser notre curiosité.

LA CROISADE DES ENFANTS EN 1212. GRAVURE, 1888.

UIG / ALBUM

Aux origines de la mafia

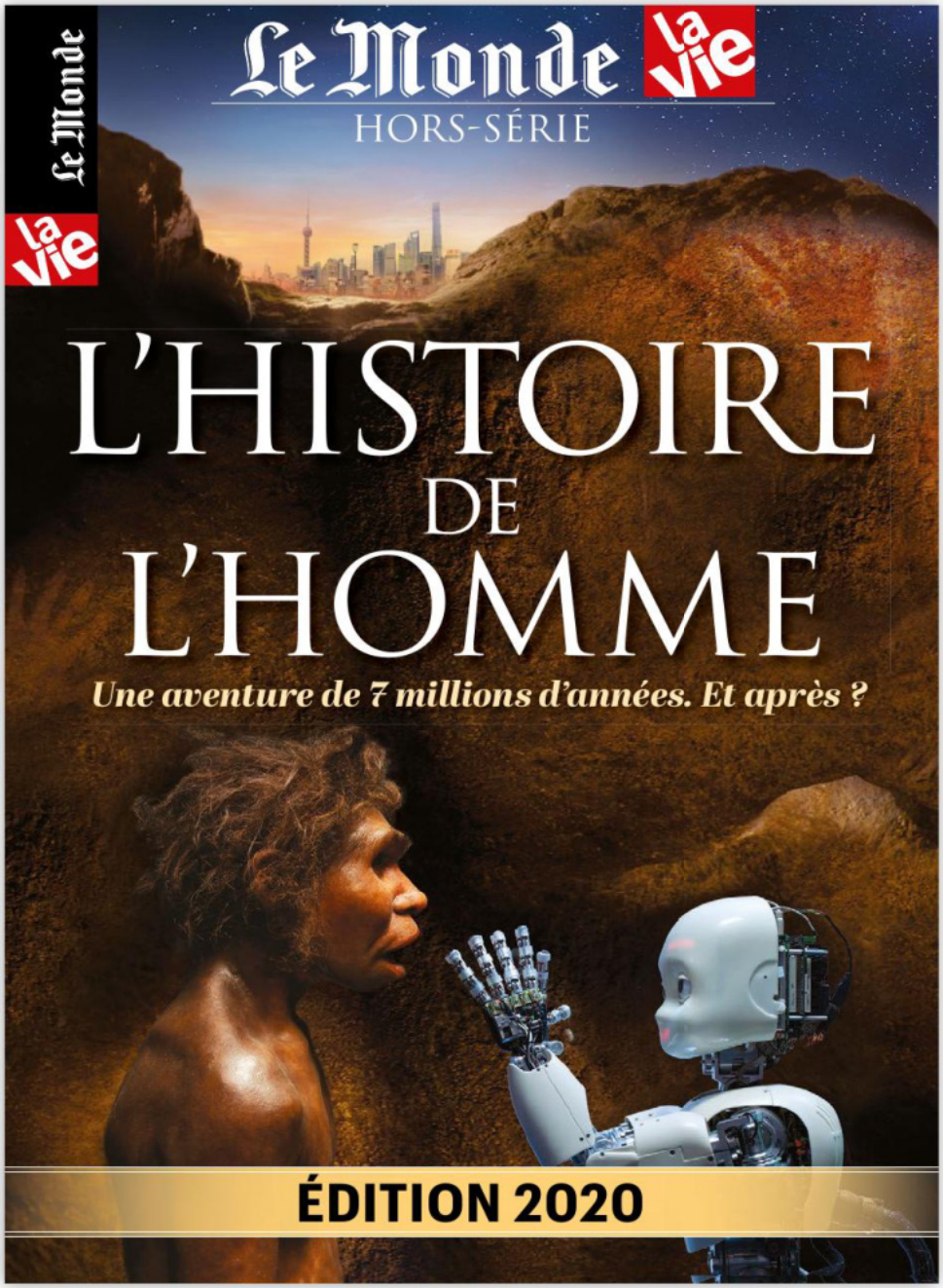
À la fin du XIXe siècle, dans l'Italie à peine unifiée, des rumeurs courent sur l'apparition de sociétés secrètes de brigands, de Naples à la Sicile. Légendes dorées inventées par les *mafiosi* ou récits instructifs sur une hydre qui exploite villes et campagnes ?

Les juifs en Égypte

Durant plus de quatre siècles, les lointains descendants d'Abraham résidèrent paisiblement sur les bords du Nil, avant de tomber - selon la Bible - en esclavage. Mais, au milieu du XVe siècle av. J.-C., un prophète nommé Moïse mena l'exode du peuple hébreu vers le pays de Canaan.

Le procès d'Oscar Wilde

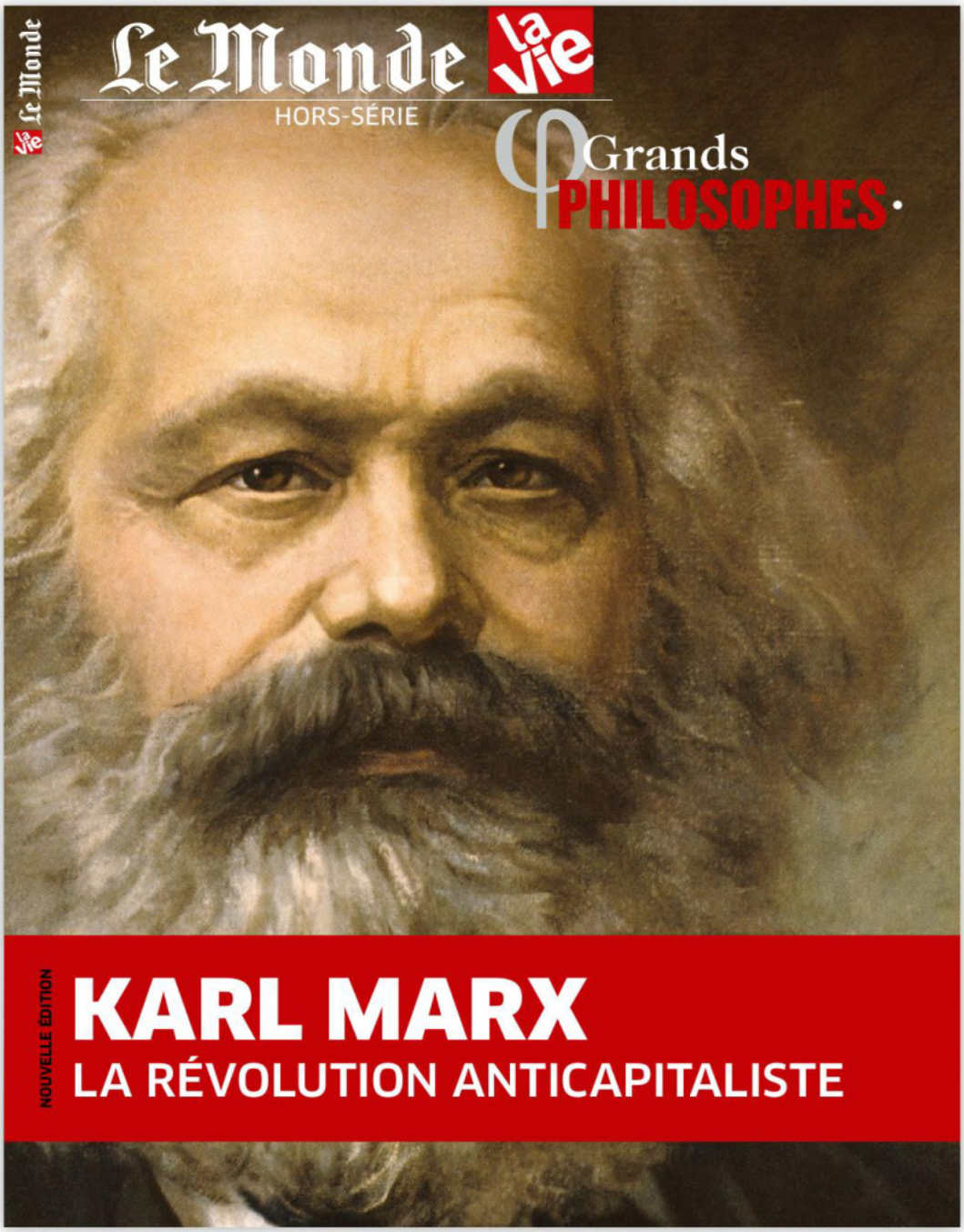
« L'amour qui n'ose pas dire son nom, [...] c'est pour lui que je suis placé là où je me trouve maintenant. » Au cœur du scandale, c'est avec ces mots que l'écrivain irlandais, au sommet de sa gloire, plaide sa cause face au tribunal où il est jugé pour homosexualité en mai 1896.



Revivre l'extraordinaire épopée de l'homme depuis l'âge de pierre !
Notre histoire est pleine de surprises, fruit de l'insatiable curiosité qui a permis à notre espèce de modifier à la fois son environnement, son corps et son cerveau. Maîtrise du feu et du langage, naissance de l'art et de la spiritualité, invention de la ville, de l'État, de l'argent, des droits de l'homme, mais aussi de la guerre, de l'esclavage et du racisme… L'humanité est ici révélée dans tous ses aspects, bons ou mauvais.
Un numéro spécial indispensable à l'heure où se pose la question de notre devenir sur la planète. Avec la contribution des meilleurs experts et de nombreuses cartes originales.

L'HISTOIRE DE L'HOMME

Un hors-série Le Monde la vie
188 pages - 12 €
Chez votre marchand de journaux
et sur Lemonde.fr/boutique



C'est l'un des auteurs les plus controversés. Ses idées ont électrisé la pensée politique mondiale. Ses revendications sociales sont devenues internationales et, du socialisme au communisme, ont servi de ferment à nombre de révolutions populaires, mais aussi de caution aux pires totalitarismes de gauche du XXe siècle. Pourtant, plus qu'à l'action, Marx se voua à la réflexion.

À travers le récit de sa vie consacrée à son œuvre et par l'analyse de sa philosophie matérialiste envisagée comme levier pour changer le monde, ce hors-série permet de redécouvrir le plus fervent adversaire du capital.

KARL MARX LA RÉVOLUTION ANTICAPISTALISTE

Un hors-série Le Monde la vie - 108 pages - 9,90 €
Chez votre marchand de journaux et sur laboutiquelavie.fr